

DISCARDED
CONCORDIA UNIV. LIBRARIES

BIBLIOTHÈQUE ROMANTIQUE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
HENRI GIRARD

BIBLIOTHÈQUE ROMANTIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE H. GIRARD

PREMIÈRE SÉRIE.

La Série complète : ÉDITION DE LUXE : **300** fr.
EDITION ORIGINALE : **60** fr.

1. — ÉMILE DESCHAMPS. — *Un Manifeste du Romantisme. — LA PRÉFACE DES ÉTUDES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES*, publié par HENRI GIRARD. Ed. luxe : **40** fr. — Ed. originale : **8** fr.
2. — ALPHONSE RABBE. — *ALBUM D'UN PESSIMISTE*, publié par JULES MARSAN. Ed. luxe : **50** fr. — Ed. originale : **10** fr.
3. — ALFRED LE POITTEVIN. — *UNE PROMENADE DE BÉLIAL ET ŒUVRES INÉDITES*, publié par RENÉ DESCHARMES. Ed. de luxe : **60** fr. — Ed. originale : **12** fr.
4. — JULES LEFEBVRE-DEUMIER. — *LES VESPRES DE L'ABBAYE DU VAL*, publié par GEORGES BRUNET. Ed. luxe : **50** fr. — Ed. originale : **10** fr.
5. — XIMÉNÈS DOUDAN. — *LES RÉVOLUTIONS DU GOUT*, publié par HENRI MONCEL. Ed. luxe : **50** fr. — Ed. originale : **10** fr.
6. — THÉODORE JOUFFROY. — *LE CAHIER VERT* suivi de *COMMENT LES DOGMES FINISSENT* et de *Lettres inédites*, publié par PIERRE POUX. Ed. luxe : **50** fr. — Ed. originale : **10** fr.
7. — *LA COURONNE POÉTIQUE DE LORD BYRON*, par GEORGE ROTH. Ed. luxe : **40** fr. — Ed. originale : **8** fr.

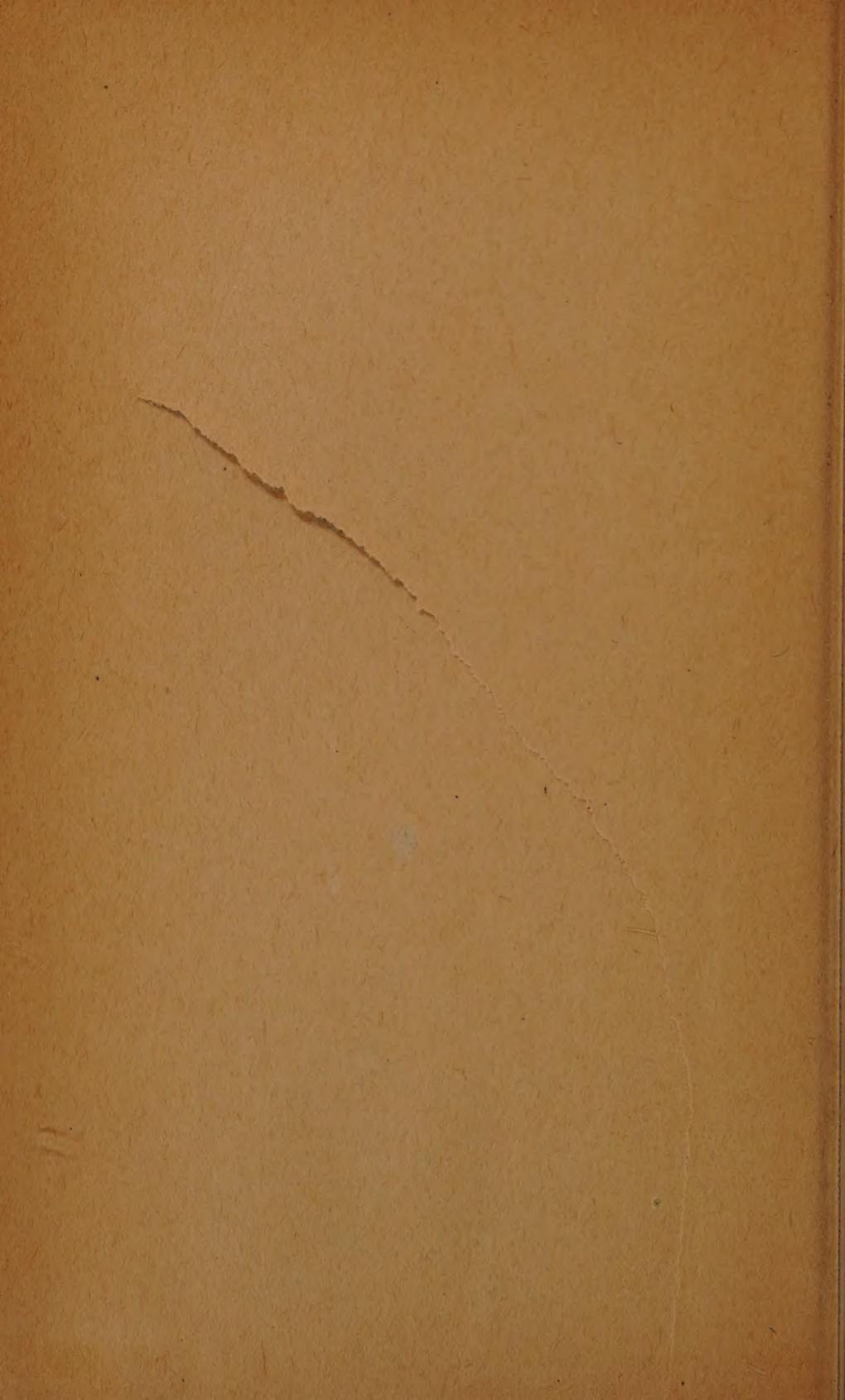
DEUXIÈME SÉRIE.

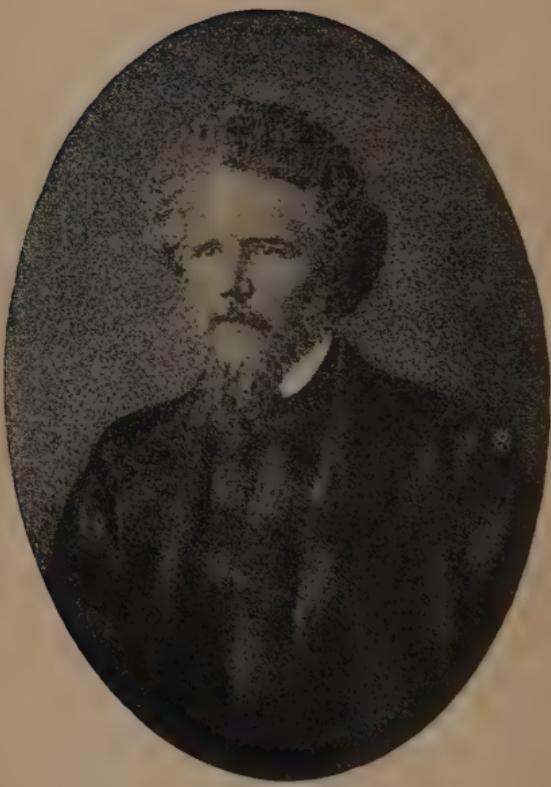
La Série complète : ÉDITION DE LUXE : **300** fr.
EDITION ORIGINALE : **60** fr.

8. — SENANCOUR. — *ALDOMEN ou LE BONHEUR DANS L'OBSCURITÉ*, publié par ANDRÉ MONGLOND. Ed. luxe : **40** fr. — Ed. originale : **8** fr.
9. — *LETTRES DU MARQUIS DE CUSTINE AU MARQUIS DE LA GRANGE*, publiées par le comte ALBERT DE LUPPÉ. Ed. luxe : **45** fr. — Ed. originale : **9** fr.
10. — SAINT-SIMON. — *DE LA REORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ EUROPÉENNE*, publié par ALFRED PÉREIRE. (Préface de HENRI DE JOUVENEL). Ed. luxe : **42** fr. **30**. — Ed. originale : **8** fr. **50**.
11. — ULRIC GUTTINGUER. — *ARTHUR, Religion et Solitude*, publié par HENRI BREMOND. Ed. luxe : **60** fr. — Ed. originale : **12** fr.
12. — ANTOINE FONTANEY. — *JOURNAL INTIME*, publié par RENÉ JASINSKI. Ed. luxe : **50** fr. — Ed. originale : **10** fr.
13. — PHILOTHÉE O'NEDDY. — *FEU ET FLAMME*, suivi d'une correspondance inédite de l'auteur avec ERNEST HAVET, publié par MARCEL HERVIER. Ed. luxe : **50** fr. — Ed. originale : **10** fr.

PHILOTHÉE O'NEDDY

FEU ET FLAMME





PHILOTHÉE O'NEDDY

GEORGE WILLIAMS UNIVERSITY
LIBRARY

PHILOTHÉE O'NEDDY [pseud. of

Théophile Dondey]

FEU ET FLAMME

PUBLIÉ

AVEC UNE INTRODUCTION DES NOTES

PAR

MARCEL HERVIER

SUIVI DE

LA CORRESPONDANCE INÉDITE

DE THÉOPHILE DONDEY ET D'ERNEST HAVET



PARIS

ÉDITIONS
DES PRESSES FRANÇAISES
10^{me}, RUE DE CHATEAUDUN

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
“LES BELLES-LETTRES”
95, BOULEVARD RASPAIL

1926

IL A ÉTÉ TIRÉ
TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER
VERGÉ D'ARCHES, NUMÉROTÉS

AVERTISSEMENT

La réimpression de Feu et Flamme que nous offrons aux curieux du romantisme est précédée d'une introduction dans laquelle est étudié le mouvement littéraire dont est issu ce volume. Nous publions à la suite du texte la correspondance de Philothée O'Neddy et d'Ernest Havet, jusqu'ici en grande partie inédite. Notre ancien et vénéré maître Louis Havet a bien voulu nous la communiquer et nous autoriser à la reproduire dans ce livre ; qu'il nous soit permis d'en adresser à sa mémoire tous nos remerciements. C'est grâce à lui que la figure du poète se précise à nos yeux dans ses gestes familiers. Nous y trouvons en outre l'intérêt de voir vivre, penser, écrire devant nous le savant consciencieux qui tient sa place à côté de Renan, l'ami fidèle du poète souvent triste, malade et découragé, d'Ernest Havet : quarante ans de l'amitié la plus noble, uniquement occupée de questions littéraires et politiques, voilà ce que nous racontent ces lettres précieuses.

INTRODUCTION

O'NEDDY POÈTE JEUNE-FRANCE : « FEU ET FLAMME »

Si l'on établit un lien entre les événements politiques et la littérature, il faut avouer que l'ébranlement de la Révolution et des guerres de l'Empire tarda assez longtemps avant de manifester toutes ses conséquences, puisque le mouvement romantique ne prit son essor que sous la Restauration. Il n'en fut plus de même, le branle une fois donné ; et l'éclair de juillet, comme dit Michelet, pénétra aussitôt dans les âmes et secoua toutes les jeunes intelligences. A l'enthousiasme qu'avait excité dans la jeunesse la bataille heureuse d'*Hernani*, s'ajouta celui de la liberté conquise. Toute bouillonnante des idées nouvelles, après la première troupe qui mena l'attaque et renversa les forteresses classiques, une seconde génération, rendue plus hardie par les succès déjà remportés, s'avança à l'assaut de la gloire.

En ce temps-là, comme déjà du temps d'Alcibiade, quand on voulait faire parler de soi, on attirait l'attention de la foule par des singularités. Ces poètes et ces artistes en herbe n'y manquèrent pas. Ils se donnèrent un nom : les *Jeunes-France*, portèrent la barbe longue, autant que la nature et leur âge le permettaient, choisirent pour leurs costumes des formes et des couleurs propres à étonner. Il s'agissait en effet d'étonner « les bourgeois ».

Tout ceci était extérieur et ne donnait pas encore la véritable originalité. On y ajouta donc une vie assez désordonnée et excentrique. Il faut, il est vrai, reconnaître que la plupart de ces débutants étaient pauvres, et réduits parfois aux expédients pour vivre. On trouve déjà dans les tableaux qui nous retracent leur vie une première esquisse de la Bohème que peindra Murger¹. Les incidents bruyants d'une vie de hasard, les fredaines retentissantes et voulues attirèrent comme il convenait l'attention.

On parla des *Jeunes-France*. La presse, surtout la presse d'opposition, en les attaquant, leur donna la notoriété. Le *Figaro* d'alors, dès 1831, leur consacre du mois d'août au mois d'octobre toute

1. En tâchant de définir les *Jeunes-France*, Sainte-Beuve note avec raison, en les opposant à la Bohème de Murger qui vient dix ans plus tard, un caractère plus relevé et une ambition plus haute. Il loue en eux : « l'enthousiasme exalté pour tous les vieux maîtres gothiques et non classiques, le mépris du médiocre, l'horreur du lieu commun, et du vulgaire, l'ardeur et la fièvre d'un renouvellement ». (*Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 281).

une série d'articles satiriques². On y lit tout d'abord le portrait du Jeune-France :

Le *Jeune-France* est assez bien reçu dans les salons. Ordinairement il a un habit noir, boutonné de l'épigastre aux carotides maxillaires ; collet flasque, cravate flasque, figure flasque ; le tout, pâle, sale et opaque. Il a le pantalon brisé sur la botte, et la botte ordinai-rement crevée ou couverte de poussière. Il vient de loin, de la verte colline ou du chemin poudreux. Avec cela, le *Jeune-France* doit avoir l'air courbé par l'orage ; il est voûté comme une ogive de l'Orient venue : son cou et son dos forment une vive arête. Appuyé sur le manteau d'une cheminée, il ressemble à une salamandre, à une cariatide, à un magot ; c'est le feu, c'est la pierre, c'est un Chinois.

Le *Jeune-France* est gai, mais d'une gaîté putride. Dans la journée, il a vu les Catacombes, le Père-La-Chaise et la Chambre des Pairs ; il devise sur Montfaucon et le cabinet d'anatomie ; aux jeunes dames il montre un os, et leur dit : « Vous en avez autant sous vos gazes et vos mousselines. Ainsi vous marchez toujours en compagnie d'un squelette, vous avez la mort sous vos jupes : voyons la mort !

Le *Jeune-France* aime donc la musique, et boit du punch, et se grise ; c'est le genre.

Oh ! combien la réalité de cette vie est profonde, et sombre, et salée ! comme la mer ! Bois, jeune homme, bois toujours, bois ! jusqu'à la lie, jusqu'aux citrons, jusqu'à la muscade. On porte le *Jeune-France* chez lui.

Et si dans la nuit il s'éveille, il écrit aux rayons de

2. En voici la liste : 30 août 1831 : *Les Jeunes-Francs* ; 1^{er} septembre, *Lettre d'un Jeune-France à Figaro* ; 3 septembre : *les Dames Jeunes Frances* ; 10 septembre ; *Le festin des Jeunes-Francs* ; 4 octobre : *Le Jeune-France en voyage* ; 24 octobre. *Les chapeaux de cuir* et *Les cuisiniers Jeunes-Francs*.

la lune, il peint à la lueur des étoiles ; et il peint comme ça lui vient, lui : comme le chaos, chaos sublime, croûte phénoménale ; type primitif, égyptien, pyramidal, mastodonte ; c'est grand, c'est laque, c'est ocre, c'est bistre, c'est une grande route de couleurs natives, minérales, désordonnées...

Deux sous pour voir un géant patagon, un nain du Spitzberg ; quatre sous pour examiner l'Albinos, le serpent boa ; rien pour voir les *Jeunes-France*. On peut les trouver le matin à Tortoni, le jour dans la rue, le soir aux premières représentations romantiques. On peut en approcher sans crainte : le *Jeune-France* ne mord pas. Examinez, messieurs, mesdames !

Le chroniqueur n'est guère plus tendre pour la Dame *Jeune-France*. Puis il se divertit à décrire les orgies que les *Jeunes-France* se paient, à bon compte pour leur bourse, mais à grands frais d'imagination :

Voyons le *Jeune-France* à table, comme nous le verrons plus tard chez lui dans ses ameublemens.

Le *Jeune-France* aime la hure de sanglier, le filet de chevreuil sauvage, le paon aux larges ailes, l'eau parfumée, les drageoirs et les hanaps.

Mange du sanglier, homme fort : c'est indigeste, mais gothique. Le paon est détestable ; mais il a une queue, est-ce pas ? qui semble un soleil, un héliotrope, une pensée orientale. La métaphore l'emporte sur l'appétit, et tu déchires l'aile du volatile, en songeant qu'il a paré jadis la table d'un seigneur châtelain et fait les délices de l'hôtel de Nesles. Du paon pour quatre, garçon.

Mais, avant tout, la soupe junée, le potage au safran ;

le potage apporté du bas-empire en Italie par les Lascaris...

Après la soupe jaune, le bœuf noir cuit dans l'eau, nourriture des hommes primitifs. Avez-vous vos couteaux ?

— Nous ne portons que des poignards.

— A nous les poignards !

Puis ils boivent.

— Messieurs, voici ma coupe à moi.

— Horreur ! C'est le crâne de sa maîtresse !

— Je l'ai remplie de larmes amères, que de fois ! remplissons-la de punch !

— A cet hommage rendu à la beauté qui fut, ajoutons un hommage à l'amitié qui a été ; agitons le punch avec ce tibia d'un ami enlevé à la fleur de l'âge.

— Cimetière de joie, catacombes d'ivresse, où suis-je ? Là, le punch échevelé, comme ont dit deux auteurs qui ont aussi leurs ridicules ; là, la mort où nous buvons...

... Puis le bruit tombe, les *Jeunes-France* tombent, et le garçon du *Veau qui tette* laisse la carte à payer sur le goulot d'une bouteille. A savoir :

Soupe au safran pour douze.....	2 fr.
Bouilli pour six.....	2 fr. 8 s.
Radis pour quatre.....	16 s.
Moutarde et beurre.....	8 s.
Une bouteille tisane de champagne..	3 fr.
<hr/>	
TOTAL.....	8 fr. 12 s.

Ces traits un peu lourds ne sont pas cependant sans quelque vérité, nous le verrons ; en tout cas

ils eurent du succès et quelques jours après le journaliste se rendait ce témoignage :

Le ridicule a fait fortune, c'est qu'il était vrai. On chante le *Jeune-France* au Vaudeville, aux Variétés... Dans six mois ils seront dans les salons de Curtius ; dans un an ils seront empaillés ; ensuite on n'en parlera plus¹.

On pourrait croire, à lire de pareilles attaques, que ces jeunes ambitieux n'avaient que des ridicules. A vrai dire, ils en avaient quelques-uns. Jeunes, ils ne doutaient de rien, et tranchaient de tout avec assurance, ce qui amenait leur adversaire du *Figaro* à dire plaisamment un jour :

Nous avons vu les littérateurs *Jeunes-France* ; voici venir les jeunes littérateurs, les dramaturges pupilles, les écrivains qui ont un tuteur, et qui ne pourraient pas encore entrer au jeu.

Ces auteurs-là ont quelquefois quinze ans ; le grand nombre est en plus bas âge... J'en connais qui ont été lire une pièce au comité de lecture du Théâtre-Français dans les bras de leur nourrice²...

Mais il faut aussi reconnaître leurs mérites ; d'abord l'ardeur et la hardiesse sont un privilège de la jeunesse qu'on aurait tort de bâmer outre mesure : il s'éteint avec l'âge, et il suscite avec l'enthousiasme, l'activité féconde.

D'autre part, cette recherche de l'originalité

1. *Figaro*, 4 octobre 1831. *Le jeune France en voyage*.

2. *Figaro*, 5 décembre 1831, *Les jeunes littérateurs*.

ne venait pas d'un souci malsain de gloire mal acquise. En réalité, emportés par l'idéal romantique, tous en étaient profondément pénétrés ; ce n'étaient pas des charlatans et des pitres, mais des convaincus. Qu'un peu plus tard Théophile Gautier, qui avait partagé leur vie, leurs sentiments, leurs admirations et leurs doctrines, se soit à son tour moqué d'eux, dans ses romans goguenards, les *Jeunes-France* (1833) ; qu'il ait donné par exemple la recette pour faire un poète de l'école nouvelle dans l'histoire de *Daniel Jovard ou la Conversion d'un classique*, cette satire, plus experte assurément que celle dont le *Figaro* nous a fourni des exemples, n'a pas peu contribué, à mon sens, à déconsidérer les poètes de cette seconde génération romantique. Si l'on ajoute que la polémique avait à l'avance ridiculisé le mouvement, que les œuvres vinrent tardives et rares, et qu'aucune ne mit son auteur au rang où s'étaient élevés les grands initiateurs, on comprendra que l'oubli ait enseveli la plupart de ceux qui se croyaient dignes de rivaliser avec les Lamartine et les Hugo.

Cet oubli est injuste ; car si aucune œuvre ne s'impose, du moins la richesse du tempérament, la sincérité du sentiment, la valeur poétique de mainte pièce, le souci du style permettent qu'on s'y attache. Déjà on a remis en lumière celui qui apparaissait comme le chef de la bande, Petrus Borel ; nous voudrions à notre tour attirer l'attention sur l'ami qui le suivit, en publiant son re-

On conçoit que dès ce moment sa plume n'eût fût pas restée inactive ; des vers en coulaient de temps en temps. Sans doute, tous ces essais n'ont pas vu le jour, mais il en reste dans *Feu et flamme* qui portent la date de 1829 ou de 1830. Le jeune homme était désireux de prouver que pour n'avoir fait paraître son ouvrage qu'après Musset, après Borel, il n'avait pas été moins qu'eux précoce. Mais, sans doute, bien qu'il se mêlât aux réunions de ses amis, il se laissait griser moins qu'eux par les hasards imprévus d'une vie d'aventure. Quand Musset avait tâté de la bureaucratie, il s'en était échappé bien vite par un volume de vers. Plus timide peut-être, plus conscient de la médiocrité de la fortune de ses parents, Dondey à vingt ans entra comme surnuméraire au même ministère que son père ; il y resta. La nécessité d'ailleurs l'y obligea. L'épidémie de choléra-morbus en 1832, de même qu'elle priva Musset de son père, enleva celui de Dondey, à la veille de sa retraite, après plus de vingt-neuf ans de services. Sa veuve n'avait alors droit à aucune pension. Théophile était le seul soutien de sa mère et de sa sœur. L'administration tâcha de réparer en quelque mesure les lacunes iniques de la législation ; il fut nommé commis ; ses fonctions furent jusqu'au bout son unique ressource.

Gautier nous donne à cet âge de vingt ou vingt-deux ans le portrait de Philothée O'Neddy. « C'était, dit-il, un garçon qui offrait cette particularité

d'être bistré de peau comme un mulâtre et d'avoir des cheveux blonds crêpés, touffus, abondants comme un Scandinave ; ses yeux étaient d'un bleu clair, et leur extrême myopie en rendait le globe saillant ; sa bouche était forte, rouge et sensuelle. De cet ensemble résultait une sorte de galbe africain qui avait valu à Philothée le sobriquet d'Othello »¹.

Tel il était dans sa jeunesse, tel il resta jusqu'à ses dernières années. M. Louis Havet, qui l'a vu plus d'une fois chez son père, se rappelait très nettement sa phisyonomie. Avec une précision charmante, il a évoqué devant moi l'homme qui, à soixante ans passés, avait gardé une chevelure très abondante ; ses cheveux, plantés droit, se tenaient debout, hérisrés, même quand il venait de sortir des mains du coiffeur. Il notait aussi sa myopie excessive, mais affirmait que, par coquetterie, il ne porta jamais de verres. « Quand il venait nous voir à Vitry, me racontait M. Havet, il effarait, dans l'omnibus, les dames qui se trouvaient en face de lui par sa manière de regarder avec des yeux qui ne voyaient rien. »

Malgré la médiocrité de la vie qu'il était réduit à mener, O'Neddy n'avait pas abandonné ses amis, et tout son désir était de révéler son nom au public. Mais le groupe littéraire auquel il appartenait n'avait pas une bien bonne presse. Nous avons vu

1. *Histoire du romantisme*, ch. vii,

les attaques dirigées par le *Figaro* contre les *Jeunes-France*, dès 1831. Le même journal va bientôt les englober dans un parti politique et les baptiser d'un nouveau nom.

Le 24 octobre 1831, l'article intitulé : *les Chapeaux de Cuir*, prenant prétexte des variations de costume chez les jeunes poètes, annonce que « les chapeaux culbutent les gilets et les lamas ». Le chapeau de feutre gris, parodie britannique qui risait l'élégance et le bon goût, prostitué maintenant aux mains des agents de police et des classiques, est abandonné. « Enfin parut le cuir bouilli, naturalisé au Palais-Royal, par les volontaires hâvrais. Ce fut un délire chez les Jeunes-France. Voyez ! avoir l'air matelot et néerlandais ; avoir l'air voyageur, artiste à pied qui sue, porte un sac et un album, et gobe de la poussière, quelle étendue !... Voilà qui est beau, et neuf, et magellanaïque. »

Qu'est-ce que ce chapeau ? Le 9 février 1832, l'article intitulé : le *Bousingot* va nous l'apprendre :

Le bousingot, c'est le chapeau ciré.

Le bousingot ou chapeau ciré existe ordinairement de dix-huit à vingt-trois ans ; il a encore un an de droit à finir pour retourner dans son pays et changer d'opinion. Il reporte ordinairement le luxe absent de son costume et de ses manières, dans l'excroissance de la barbe et des favoris ; il est tout cuir, poil, loutre et républicain.

Le 12 mars, dans une pointe dirigée contre *les*

incroyables littérateurs, « ces charmants vauriens qui parlent en traînant la gutturale, écrivent avec un pinceau, et font du style en roué », le début établit une assimilation bien nette :

Nous avons dit les *Jeunes-France*, véritables bouzingots littéraires. Nous avons dit les lamas, les chevelus, les courtiers-marrons de l'intelligence. A chacune de ces caricatures, le ridicule est échu, trop exact pour être démenti, trop fou pour durer toujours. Si notre plume n'attaque plus, c'est que le ridicule est mort...

Aussi, désormais, toutes les satires lancées contre les Bouzingots, au milieu de celles qui atteignent les Saint-Simoniens, que ce soit la *Biographie du Bouzingot*, en cinq chapitres, à partir du 13 février 1832, ou des caricatures données en supplément, figurant le Bouzingot avec son habit à grandes basques, et son chapeau de cuir noir, à bords larges et plats, ne les considèrent plus que du point de vue politique : ce sont essentiellement les républicains.

Le terme ne fut pas oublié ; plus tard il était repris par Asselineau, dans un article paru dans *le Boulevard*¹, pour désigner le mouvement littéraire qui avait suivi la Révolution de Juillet, et Dondey, ou plutôt O'Neddy, vieilli et retiré de la bataille, tint à honneur de rétablir ce qui lui paraissait être la vérité. Cette lettre importante,

1. Reproduit ensuite dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 1866, et rectifié dans sa *Bibliographie romantique* (1872-74)

datée du 23 septembre 1862, fut publiée après la mort de Dondey en 1875¹, par Rouquette, sous le titre : *Lettre inédite de Philothée O'Nddy, auteur de « Feu et flamme », sur le groupe littéraire romantique dit des Bousingos.*

Jamais il n'y a eu de *Bouzingotisme*, ni de *Bouzingots*. Jamais les *Jeunes-France* de notre groupe (c'est seulement ainsi que nous nous appelions, et qu'il faut nous appeler) ne se sont affublés d'un tel substantif et d'un pareil qualificatif. C'est tout bonnement une mauvaise plaisanterie du cru des bourgeois, comme la fameuse ronde dansée autour du buste de l'auteur d'*Athalie*, au cri de : *Racine est un polisson !* Voici, au vrai, l'histoire de la chose : Un beau jour, quelques-uns d'entre nous firent quelque part un dîner assez vif². En s'en revenant, *sub nocte per umbram*, on était très bruyants, on chantait une chanson peu attique, dont le refrain était : *Nous avons fait ou : Nous ferons du bouzingo* (notez bien l'orthographe). Bref, on scandalisa tout un quartier de Lutèce, et on commit simplement le délit de tapage nocturne. Le guet intervint, déguisé en escouade de sergents de ville, et ne fut pas rossé. Bien pis : trois ou quatre *Jeunes-France* furent arrêtés, entre autres le pauvre Gérard. Ils en furent quittes pour un court moment à Sainte-Pélagie. Il y a de Gérard une charmante petite pièce sur sa captivité. Cependant le mot de *bouzingo* ayant fort retenti, les bourgeois s'en emparèrent, et avec leur bonne foi et leur bon goût habituels, se mirent à affirmer dans les feuilles de *l'ordre et des saines doctrines*,

1. Elle figure aussi dans le volume posthume d'*Œuvres en prose* de Dondey.

2. Ne serait-ce pas celui que Gautier met en scène dans les *Jeunes-France* sous le titre : *Le Bol de Punch* ?

que les jeunes républicains venaient de prendre ce surnom *Bouzingots* (sic), qu'il s'en faisaient gloire, qu'en cela ils avaient raison, qu'ils étaient ainsi bien nommés, qu'il fallait désormais ne plus les appeler autrement. De là, chez lesdites feuilles, un zèle inouï à répéter sur tous les tons, pendant six mois, les mots *Bouzingotisme* et *Bouzingot*. On en rit d'abord parmi nous. Théophile Gautier s'écria : « Ces ânes de bourgeois, ils ne savent pas seulement comment s'écrit bouzingo ! Pour leur apprendre un peu d'orthographe, nous devrions bien publier à plusieurs un volume de contes que nous intitulerions bravement : *Contes du bouzingo !* »

Si l'on peut discuter la défense présentée par O'Neddy, sur le dernier point tout au moins ses souvenirs sont exacts. En effet, sur la couverture des *Rhapsodies* de P. Borel (1832) étaient annoncés :

LES CONTES DU BOUSINGO, par une camaraderie.

Le seul Gérard, dit M. Marie, s'acquitta de sa part, en écrivant ce « conte macaronique » qu'il publia dans le *Cabinet de lecture* du 24 septembre 1832 : la *Main de Gloire*, « extrait, dit une note en renvoi du titre, des *Contes du Bousingo, par une camaraderie*, 2 vol. in-8°, pour paraître vers le 15 novembre ». C'est tout ce qu'on en connaît¹.

Si, comme on vient de la voir, ce terme de bou-

1. Aristide Marie, *Petrus Borel, sa vie, son œuvre*. Paris, 1922, p. 37.

zingot¹ choquait les poètes du jeune cénacle, il n'en était pas de même de l'appellation de républicain. Ils l'admettaient avec plaisir, et répondant sous l'Empire à Asselineau, Dondéy, fonctionnaire, ne cache rien des sentiments politiques qu'il a toujours professés.

— Nous étions républicains pour la plupart... Le brave Petrus était montagnard ; le jeune O'Neddy, lui, était girondin. (Ici, vous ne l'accuserez pas d'outrance). Quand Philothée écrivait qu'il était bon d'écartier le fanatisme républicain, il n'entendait nullement par là le républicanisme, mais les conspirations, les émeutes, les attentats, les violences... La préface de *Feu et Flamme* énonce des vœux de révolution sociale.

1. Une note de Sainte-Beuve à la fin du t. IX des *N. L.* revient sur les Jeune France dont il avait parlé à propos de Th. Gautier. Il nous apprend que les jeunes poètes avaient été reçus chez V. Hugo avec sympathie. Quelques amis plus anciens en avaient éprouvé quelque surprise jalouse, et Ulrich Guttinger même ne voulait plus remettre les pieds chez Hugo. Un ami commun de Sainte-Beuve et de Guttinger, Auguste Le Prévost, tâcha de calmer la susceptibilité froissée du second. Il expliqua son effort dans une lettre que cite Sainte-Beuve. Mais avec sa finesse habituelle et sa connaissance très précise de tout, le critique montre les erreurs où, sur les Jeune-France, Le Prévost tombait comme tant d'autres. Celui-ci terminait en disant que pour son compte il ne cesserait pas de fréquenter chez Hugo, « au risque d'y rencontrer M. Gautier ou tout autre ambassadeur bousingot. »

C'est à ce propos que Sainte-Beuve remarque : « On voit à quel point il y avait méprise ; la singularité du costume donnait le change sur la nature des opinions. Auguste Le Prévost méconnaissait le *Jeune France* ; il appelait *bouzingot* ce qu'il y avait de plus opposé à cette catégorie de politiques tapageurs et communs. » (p. 453). Mais il a tort de croire en eux à « l'absence de toute passion politique », à une sorte de mépris pour des préoccupations jugées inférieures et bourgeois. Il abuse d'une pièce où Gautier place au-dessus des discours des tribuns les beautés de la nature et le parfum des roses. Gautier n'a fait que traverser le mouvement, puis il s'en est moqué. En réalité, ces jeunes poètes avaient aussi des idées sociales et les problèmes sinon de la politique journalière, du moins de l'organisation de la société ne les laissaient pas indifférents.

Nous avions parmi nous des adhérents du saint-simonisme et du fouriérisme. Aussi O'Neddy, dans le temps, a-t-il été bien étonné quand il s'est vu gourmandé si vertement dans la *Revue Encyclopédique*, pour son malheureux *Pandaemonium*. Il croyait pourtant avoir été d'une précaution oratoire suffisante, en prenant le soin de griser outrageusement ses personnages, avant de les rendre coupables des énormes propos qu'ils débitent.

Malgré quelques restrictions prudentes, Dondéy resta toujours un fervent républicain. Il faut croire même que sous l'Empire comme sous la monarchie de Louis-Philippe, il y avait dans la mise et la démarche quelque chose qui signalait extérieurement le républicain, à en juger par cette savoureuse anecdote que m'a contée M. Louis Havet : « Il suivait un jour une rue où des gamins avaient pour jouer tendu une ficelle à travers le trottoir ; il ne la voyait pas, à cause de sa grande myopie, il allait y buter, quand un des enfants cria au camarade qui tenait la ficelle : « Mais laisse-donc passer ce républicain ! » Avoir été, à son visage, reconnu pour républicain le comblait de joie. Aucune aventure de sa vie ne lui faisait plus de plaisir. »

Mais ce qui irritait le plus ces jeunes enthousiastes, c'était le doute sur leur sincérité ; ils s'indignent si l'on insinue que tout le bruit qu'ils menaient n'était que pour la galerie, et qu'en définitive ils ne s'apercevaient pas qu'ils se rendaient ridicules. Il faut voir de quel air Dondéy

relève les affirmations qu'Asselineau avait hasardées :

Ne dites pas, je vous prie que Petrus Borel était seul sincère. D'autres encore l'étaient. O'Neddy réclame pour eux et pour lui-même. Il l'était on ne peut plus dans ses allures byroniennes et dans ses grands entraînements vers Monseigneur Don Quichotte.

... Que je vous fasse une dernière chicane ! Vous dites qu'ils étaient ridicules. Un tel mot n'est applicable qu'à des sots. Pour des fous, il faut se contenter du mot risible. Par la mort-Dieu ! c'étaient nos adversaires, les bourgeois et les chiffreurs, qui étaient ridicules !

Il fallait cependant s'illustrer par des œuvres. Le premier, Petrus Borel, que tous regardaient, selon le mot de Gautier, comme l'« astre », qui entraînait les autres dans son attraction, dès le mois de janvier 1832, lança ses *Rhapsodies*, précédées d'une préface retentissante. On comptait bien « au moins éblouir la bourgeoisie stupéfiée ». L'œuvre était de haut goût.

Les *Rhapsodies*, écrit M. Marie, débarrassées des clichés désuets, riches ça et là de belles rimes, de vocables rares, de néologismes parfois risqués, souvent pittoresques, toujours surprenants, éclatent dans leur nouveauté, avec leurs mètres rigides, tendus comme des arcs et sonores comme des armures...

Ici, peu ou point de ces rêveries d'adolescents en mal de puberté qui font le thème habituel des premiers vers. Ce qu'il vous livre, — il nous l'a dit sans ambages dans son aggressive préface, — c'est sa fière personne, avec sa façade adéquate et son masque immuable.

Le voilà, sous des aspects différents, — mais toujours identique, — de poète, d'amant, de frère, d'ami, de révolté, et de satirique armé pour les âpres flagellations¹.

L'accueil pourtant fut assez froid, et le *Figaro* en particulier du 20 janvier 1832, donna un compte rendu qui est rien moins que tendre. Un si médiocre succès, malgré un encouragement de Béranger, n'était pas fait pour entraîner les autres ; les circonstances extérieures en outre ne se présentaient pas très favorablement ; l'attention était concentrée sur l'épidémie de choléra ; il n'était pas de famille qui n'eût à en souffrir ; O'Neddy perdit son père et sa situation de fortune en fut bien diminuée. Le coup passé, il se décida néanmoins, grâce à l'aide que lui apportèrent ses cousins, les imprimeurs orientalistes Dondey-Dupré, à publier le recueil de ses poésies qui parut en août 1833. D'ailleurs, si l'édition fut faite avec grand soin au point de vue typographique, si le volume s'embellit d'un frontispice de Célestin Nanteuil tiré sur papier de Chine, le tirage fut très restreint : il ne dépassa pas trois-cents exemplaires : le poète dut lui-même en payer les frais, au moins en partie et versa deux-cents francs d'acompte à ses cousins. Quelle gloire attendre d'une œuvre mise au jour dans de telles conditions ? On peut penser que c'était plutôt une amorce,

1. *Petrus Borel, sa vie, son œuvre*, p. 64-65.

une manière de tâter la critique, les écrivains connus et de faire plaisir à ses amis et à soi-même.

Le titre du volume était *Feu et flamme* ! Quel beau titre pour les vers d'un jeune homme de vingt-deux ans ! Quelles fougues romantiques il promettait ! Quel pavillon incendiaire dressé hardiment pour éblouir et effrayer les « bourgeois et les chiffreurs ! » Le titre n'était pas menteur ; le livre certes n'était pas gros : 7 pages de préface et 150 pages de texte, dans lesquelles beaucoup étaient blanches ou consacrées aux titres des 16 pièces qui le composaient : 10 *nuits* et 6 fragments groupés sous la rubrique : *Mosaïque*. Mais quelles couleurs étranges, quels sentiments rares et singuliers ne devait-on pas rencontrer dans des pièces qui s'intitulaient d'un mot, comme : *Pandæmonium*, *Nécropolis*, *Succube*, *Incantation*, *Spleen*, etc... ?

Pourtant le succès fut nul. Ces feux et flammes s'éteignirent, sans jeter un rayon sur la figure du jeune poète qui rentra désormais dans l'ombre pour n'en plus sortir. Une seule revue daigna s'occuper de l'œuvre nouvelle : la *Revue Encyclopédique*. Mais, loin d'apporter à ce foyer brûlant quelques grains d'encens, elle jeta sur cet incendie dangereux un jet d'eau glacée qui étonnait encore le pauvre poète trente ans plus tard.

L'article, signé T. (attribué à Jean Reynaud), débute ainsi :

Nous avons souvent eu l'occasion de nous éléver contre les vaines et dangereuses idées répandues dans ces derniers temps au sujet de la poésie ; nous nous sommes plaint de l'immoralité de cet art sans but et de l'absurdité de cette idolâtrie exclusive de la forme. Nous profiterons de l'occasion de ce livre, non point pour renouveler ces critiques, mais seulement pour montrer par quelques citations à quel point d'égarement ces théories peuvent entraîner les âmes trop ardentes et trop abandonnées. On verra quelles passions sociales et quelles vertus demeurent dans les jeunes gens auxquels on a appris à ne rien estimer au delà d'un vers bien ciselé et d'une strophe bien panachée, et une fois jetés ainsi hors de la vie réelle (dont le Génie, suivant la parole du maître, brise les portes avec ses pieds d'acier), une fois lancés ainsi par l'univers sans autre dessein que d'y rencontrer de merveilleuses exaltations pour faire des odes et de pompeuses apparitions pour en nourrir des métaphores, on verra quels rêves étranges les assaillent et les tourmentent. Nous nous abstiendrons donc de toutes réflexions, et nous laisserons le poète manifester lui-même son sentiment et ses douleurs. Les vers sont en général faciles, et sur tous les points, il est aisé de reconnaître la manière de M. Hugo, exagérée et tenue dans l'excès, comme font toujours les disciples.

Suivent des citations de la préface, du *Pandæmonium*, et d'autres pièces.

La conclusion de l'article est la suivante :

La poésie de M. Hugo a du moins cet avantage sur les poésies véritablement spleeniques, que l'on goûte la douceur de trouver des métaphores jusqu'au sein des plus poignantes douleurs, et que c'est une consolation qui retient à la vie. Nous conseillons à nos jeunes

poètes de se méfier des séductions qu'un homme de génie peut souvent exercer, et de ne jamais quitter les choses vraies et sérieusement senties pour se mettre à la recherche des fantômes et des strophes à effet. L'exemple qui se présente à nous dans l'analyse de ce livre est le meilleur que nous puissions citer pour montrer où s'acheminent les talents les plus faciles et les plus clairs, du jour où ils commencent à jeter loin d'eux la réalité de leur patrie et de leur temps, comme chose banale et trop vulgaire¹.

On peut voir dans la lettre à Asselineau la protestation que notre poète élève contre l'accusation, faite, semble-t-il, bien légèrement, de jeter loin de lui la réalité de sa patrie, et Havet qui connaît bien son ami s'en indigne à juste titre.

O'Neddy avait cherché d'autres suffrages, ceux des écrivains célèbres, en leur envoyant son volume. Il reçut diverses réponses. Il n'en avait conservé que deux, celles de Chateaubriand et de Béranger. Ni l'une ni l'autre n'étaient des approbations, mais les réserves sévères n'empêchaient pas de reconnaître le talent. Béranger, dans une longue lettre que malheureusement Havet n'a pas donnée, s'appliquait à préserver O'Neddy des excès qui pourraient compromettre son talent, en l'assurant du ton le plus sincère « qu'on ne prend pas cette peine avec ceux qui ne font pas espérer beaucoup »².

1. *Revue Encyclopédique*, 1833, t. LIX.

2. *Havet*, *l. c.* p. 24.

La lettre « brillante » de Chateaubriand est reproduite en entier par le biographe d'O'Neddy, et nous croyons utile d'en mettre à nouveau le texte ici : si quelques termes en paraissent un peu bizarres, du moins, l'homme qui s'effrayait des enfants qui étaient nés de lui s'y peint excellentement :

Je voudrais, monsieur, n'avoir lu que votre lettre, bien que vous m'y donniez des éloges que je ne crois nullement mérités ; elle est pleine d'esprit, de noblesse, et de verve ; mais, monsieur, j'ai le malheur et la faiblesse d'être chrétien ; je ne suis point frappé de la grandeur de cette Babel que vous célébrez. J'ai dit la vérité à la puissance ; j'ose la dire au talent en m'adressant à vous. Ne profanez point les dons que vous avez reçus de la nature ; conservez votre génie ardent et passionné sans en altérer les accents ; il sera plus original quand il voudra moins l'être. Laissez le jargon gaulois à ceux qui sont obligés de cacher leur pauvreté sous les vieilles casaques de nos pères : ce déguisement pourrait empêcher la gloire de vous reconnaître.

Recevez, monsieur, à la fois mes excuses et mes remerciements les plus sincères. Pardonnez-moi, je vous prie, ma religion, mes cheveux gris et ma franchise. Celle-ci est de la Bretagne, ma patrie ; les autres sont du temps. René a pris des années, et il prêche ses enfants.

(Paris, 12 novembre 1833).

Tels sont tous les jugements que nous connaissons sur *Feu et flamme* au moment de son apparition. C'est peu et surtout on y voit des condamnations de l'œuvre. Sont-elles sans appel ? Et maintenant que nous sommes loin de l'époque où ces

vers paraissaient incendiaires, sommes-nous aussi frappés des dangers dont on peut être menacé en les lisant, et ne sommes-nous pas plus attentifs aux qualités non seulement de forme, mais encore de pensée et de sentiment qu'on y découvre ?

Feu et flamme n'a « rien de vulgaire », dit Havet, que son classicisme natif ne rend pas suspect. Gautier, qui fit à O'Neddy encore vivant l'immense plaisir de le tirer de l'ombre, écrit sur son œuvre connue (car Dondéy n'avait rien livré au public de ses poésies postérieures) une page à peu près définitive :

Le caractère qu'on retrouve dans tous les débuts de ce temps-là est le débordement du lyrisme et la recherche de la passion. Développer librement tous les caprices de la pensée, dussent-ils choquer le goût, les convenances et les règles ; haïr et repousser autant que possible ce qu'Horace appelait le profane vulgaire, et ce que les rapins moustachus et chevelus nommaient épiciers, philistins ou bourgeois ; célébrer l'amour avec une ardeur à brûler le papier, le poser comme seul but et seul moyen de bonheur, sanctifier et déifier l'Art regardé comme second créateur : telles sont les données du programme que chacun essaye de réaliser selon ses forces, l'idéal et les postulations secrètes de la jeunesse romantique.

Personne plus que Philothée O'Neddy ne présente ce caractère d'outrance et de tension. Le mot paraxyste employé pour la première fois par Nestor Roqueplan, semble avoir été inventé à l'intention de Philothée. Tout est poussé de ton, haut en couleur, violent, arrivé aux dernières limites de l'expression, d'une originalité agressive, presque *ruisselant d'inouïsme*, comme dirait

Xavier Aubry¹; mais à travers les paradoxes biscornus, les maximes sophistiques, les métaphores incohérentes, les hyperboles boursouflées et les mots de six pieds de long, il y a le sentiment de la période poétique et l'harmonie du rythme.

Philothée est un métrique; il façonne bien le vers sur l'enclume et, quand il a puisé dans la forge l'alexandrin incandescent, il lui donne, au milieu d'une pluie d'étincelles, la forme qu'il désire avec son opiniâtre et pesant marteau. S'il ne s'était retiré si tôt, il se serait fait assurément une place dans le bataillon sacré. Il avait cette qualité rare en art: la force; mais il s'est découragé dès le début par une de ces lassitudes dont le secret reste dans l'âme et plus souvent encore dans le cœur du poète².

Gautier fait peut-être un peu facilement bon marché de l'inspiration de son ancien camarade; il a l'air de penser, comme Asselineau, que ces outrances étaient un jeu destiné à forcer l'attention. Il convient d'entendre ici la défense du poète lui-même qui avait répondu ainsi aux jugements du critique: «Avant d'être introduit dans le groupe, et de connaître les personnes de Théophile Gautier et de Petrus Borel, O'Neddy avait déjà composé le tiers des pièces contenues dans *Feu et flamme*. La plupart en effet sont datées de 1829, de 1830 et de 1831. Il est donc peu juste de dire qu'il *singea* et qu'il *outra* les grands rabbins. Je crois d'ailleurs que, comparaison faite des vers de Petrus avec

1. Directeur du journal *l'Artiste* avec Arsène Houssaye.

2. *Histoire du romantisme*, ch. vii.

les siens, il est difficile de ne pas les trouver très dissemblables. Ce n'est pas mieux, mais c'est autrement. Par exemple, Petrus est trop dédaigneux de la foîme, et O'Neddy en est trop curieux. Il aurait *outré*, qui ? Petrus ? Là, vraiment, est-ce possible ? outrer du Petrus ! On pouvait tout au plus l'égaler en exagération. C'est à quoi, je le confesse, O'Neddy n'a pas manqué. Mais dire qu'il a été *singe* ! c'est dur. Appelez-le *fou*, à la bonne heure, c'est acceptable. Monseigneur Don Quichotte, le plus grand des chevaliers, l'était bien ! Qu'il ait une bonne grosse somme d'extravagance et de mauvais goût, rien de plus vrai, mais il a la présomption de croire que, dans ce 93 de notre révolution littéraire, sa carmagnole était bien à lui »¹.

Sur la sincérité et la profondeur des sentiments qu'avec éclat, peut-être avec un peu de fanfaronnade, expriment les vers de *Feu et flamme*, comment ne pas rappeler encore le jugement si senti d'un autre poète qui avait approché Dondey vieilli, devenu silencieux sans être moins ardent, et profité de ses conseils, d'Armand Silvestre, qui rappela son souvenir quelques jours après sa mort, dans un article de *l'Opinion nationale* (24 février 1875) ? En payant une dette de reconnaissance, il écrivait une page délicate et juste :

1. *Lettre inédite de Philothée O'Neddy, etc...*

Ce qui frappe dans ce recueil, c'est la virilité de l'inspiration, je ne sais quel mélange de chevalerie et de libre-pensée où se lit une âme à la fois indépendante et généreuse, un élan mystique contenu par des préoccupations modernes, une intuition douloureuse de l'avenir, je ne sais quoi de noble et de navré qui vous élève et vous serre le cœur... Cette impression d'étouffement dans la vie et d'angoisse dans l'humanité, cette sorte d'effroi de tout ce qui l'entoure, ces appels désespérés, vers un monde plus parfait, dont il semblait exilé, tout cela demeure contenu dans cet esprit à la fois puissant et timide et ne se trahit dans ses vers que par quelques cris aussitôt réprimés. On y sent un être déjà souffrant et déjà résigné, sur qui la douleur n'avait pas encore posé sa masse de fer, mais qu'elle noyait déjà dans le froid de son ombre. Et ces pages étaient celles de sa vingtième année !

Il cite le passage sur le bonheur dans la tombe (qu'Havet n'ose citer) ¹.

Armand Silvestre avait raison ; il y avait dans ce recueil autre chose que de vaines déclamations ; tout en prenant le ton qui convenait à un certain idéal littéraire d'école, O'Neddy laissait entrevoir certains sentiments profonds et sincères ; il ne voulait pas laisser ignorer qu'il avait été touché par l'amour, un amour peut-être romantique à certains égards, mais pur et brûlant ; pour qui sait ce que nous apprennent ses œuvres postérieures, et les rares lueurs qui éclairent la suite de sa vie, et nous font apercevoir « un chagrin inconnu plus

1. Nuit quatrième.

ou moins mal dévoré »¹, les demi-confidences de *Feu et flamme* sont pleines de sens, et même de prescience.

N'est-il pas remarquable que le poète, imaginant les trois temples où son nom pourrait être inscrit, ceux de la Liberté, de la Gloire et de l'Amour, ne trouve le sien nulle part et entende une voix d'en haut le condamner au désespoir ?²

Et cependant, c'est l'amour surtout qu'ici chante le poète, et sous les voiles et les travestissements, on n'a pas de peine à comprendre d'où partent les ardeurs qu'il exhale, alors peut-être couronnées de quelque succès.

Pour les autres sentiments qui ont placé dans les poèmes de *Feu et flamme*, O'Neddy a raison dans sa préface de déclarer qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre toutes leurs manifestations « qui ne sont pour la plupart que des boutades fougueuses ». Les écarts d'imagination s'accompagnent de prudence. Il a lui-même rappelé dans la lettre à Asselineau que dans son *Pandæmonium* il a grisé ses personnages avant de leur prêter leurs paradoxes effarants. Quand il blasphème contre la Religion du Christ et toute religion et se promet d' « être plus artiste que Dieu », il a soin d'intituler sa pièce : *Rodomontade*³. Or, il y a quelque désaccord entre ces éclats et la réalité. S'il n'y a

1. Gautier, *Histoire du romantisme*, ch. vii.

2. Nuit dixième.

3. Nuit troisième.

pas d'esprit chrétien dans ce recueil, si même le poète va jusqu'à se moquer sans raison en disant que le culte de sa mère n'est que jonglerie, cependant, au témoignage de M. Havet, toute sa vie, il resta religieux, mystique même et superstitieux ». Le titre de *Fanatisme* est donné à son troisième fragment, et à dessein, afin de paraître diminuer la sincérité de cette déclamation républicaine pleine de mouvement. Toutefois, chose curieuse, l'épigraphe qui est de lui-même, donne son nom véritable : la bravade s'unit aux précautions.

Le désir d'étonner par des tableaux étranges, d'un goût singulier, où le merveilleux même n'est pas absent, s'accompagne d'un souci particulier de l'expression et de la versification. Les qualités qui ont été reconnues par M. Marie en Petrus Borel se retrouvent en son ami, avec un degré peut-être de plus, puisque O'Neddy a prétendu que Borel ne soignait pas assez sa forme.

Tout d'abord, la langue est riche par la recherche de mots rares, empruntés parfois au langage des sciences, tirés de la vieille langue, ou forgés sur le latin. La liste en serait curieuse. *Arpégement* (p. 35) est dans le dictionnaire de musique de Rousseau, *strideur* (p. 32, 57) dans Buffon, *vio-lâtre* (p. 61) se dit en histoire naturelle. *Surdoré* (p. 9), *emmanteler* (p. 14, 18), *s'éjouir* (p. 49), se lisent dans Regnard, Ronsard, La Fontaine. *Obombrer* (p. 73) est donné par l'Académie. *Vénusté* (p. 61, 73), approuvé par Ménage, a été volontiers repris

par les écrivains modernes. D'après le latin sont créés *magniloquence* (p. 2), *capace* (p. 7), *condense* (p. 50), *perorateur* (p. 14. *Péroreleur* seul existe), *advoler* (p. 20), *adorner* (p. 14, 44, 50), *célestin* (p. 71). O'Neddy emploie le verbe *accidenter* (p. 52) au sens de remplir d'accidents, le parfait du verbe *sourdre* (p. 51) qui est défectif, *clairsemé*, comme substantif (p. 7), *platonicisme* (p. 43), *désharmonique* (p. 32), *dévirginer* (p. 4, 10) et non *dévirginiser* (comme Gautier). Il crée l'amusant adverbe *pachalesquement* (p. 6), l'adjectif *auréal* (p. 70), tiré sans doute de *aure*, esprit aérien. Quant à *fatuaire* (p. 49), que relève Havet comme singulier, ce mot fort rare existe comme substantif, au sens de devin inspiré ; O'Neddy l'emploie simplement comme adjectif, et il est juste pour parler d'un vieillard dont le front déployait un éclat sombre et divinateur.

Ainsi non seulement O'Neddy ne fuit pas le néologisme, mais il le recherche volontiers. Le goût romantique de la couleur locale amène aussi quelques mots techniques, archaïques ou rares, comme le *Kinnor* (p. 11, 59), la harpe des Hébreux qu'il emprunte aux *Martyrs* de Chateaubriand, *bandouliers* (p. 12), vieilli au sens de bandit, et que Corneille a employé, *espadon* (p. 15), grande épée à deux mains, *gobelin* (p. 20), lutin, uni avec le djinn, le dragon et le vampire.

La langue de notre poète se manifeste encore assez personnelle dans certains de ses emplois ;

si comme son maître Hugo, il respecte la syntaxe, il est cependant hardi pour son temps, dans l'emploi fréquent de l'adjectif au sens adverbial :

je me pose *incrédule et froid* (p. 2)
 mon œil s'arrêtait *ardent* (p. 18)
 Comme sa passion s'agenouille *fervente* (p. 43)
 dont le cours s'allongeait *indolent* (p. 48)
 la demeure
 Vibra *respectueuse* (p. 59-60).

L'infinitif pris pour substantif était fréquent dans l'ancienne langue ; il en reste quelques-uns dans l'usage courant ou poétique (les *pensers*, p. 28) ; O'Neddy en accroîtrait volontiers le nombre ; il dit ces *languirs* dévorants (p. 29), le corrodant *languir* (p. 32).

Si, comme il est naturel chez un écrivain encore très jeune, il y a des faiblesses assez fréquentes, et si, par exemple, l'adjectif est un peu trop abondant, néanmoins il est souvent coloré, ou étrange et rare ; il y a même chez lui cet emploi, qui parut tout nouveau au milieu du xixe siècle, de l'adjectif concret accolé à un substantif abstrait :

Drapant la *grise ampleur* de son froc militaire (p. 26).

Le caractère essentiel de ce style poétique, c'est bien, comme l'a dit Gautier, la force : les tableaux s'y dessinent avec un relief presque rude ; il n'est pas nécessaire qu'ils soient longs pour être précis ; un trait souvent suffit pour évoquer :

J'irais de saint Bruno renforcer la milice,
Dos en arcade et chef tondu ! (p. 20).

Les comparaisons et les images, dont beaucoup, par suite des sujets traités, ont un caractère voluptueux, n'ont pas moins de précision sculpturale, et en plein âge romantique sonnent déjà d'une façon parnassienne : je n'en citerai qu'un exemple entre beaucoup d'autres :

*Comme un prêtre qu'à Dieu le siècle impur dérobe,
Jette au bord du chemin son breviaire et sa robe !* (p. 45).

C'est comme métricien surtout que Gautier goûte le talent de O'Neddy. Son vers a presque toujours un rythme plein et sonore. Souvent il a quelque chose de musical, et parfois même de lamartinien :

Le pied de la nuit brune au front des tours se pose (p. 25).
Suspends à ton balcon des harpes d'Éolie,...
Mon ombre te joûra, sur la corde amollie,
Des airs voluptueux comme un frisson d'amour. (p. 62).

Dans la septième nuit, intitulée : *Dandysme*, O'Neddy parle d'excellente façon du pouvoir évocateur de la musique dont les sons représentent tour à tour à l'âme

la preste cadence
D'un double aviron qui danse
Sur un lac sonore et frais,

le choc de deux armées
Aux prises dans les vallons...
Entendez-vous les cymbales,
Le rire strident des balles,
Le rude bond du coursier,
L'obus qui fouille la terre,

Et les coups de cimenterre
Parmi les bustes d'acier ?

et mille autres choses choses encore. A ce moment
son âme semble au poète

Une île orientale aux palais magnifiques
Où deux grands magiciens, athlètes pacifiques,
Font, sous l'œil d'une fée, assaut d'enchantement.

Ne trouve-t-on pas ici comme un germe de ces *Correspondances* que plus tard Baudelaire croira découvrir, comme on peut saisir une parenté entre certains tableaux macabres des *Fleurs du Mal* et ce goût de la mort, qui fait de *Nécropolis*, de *Névralgie* des pièces si curieuses ?

Malheureusement, ces choses délicates que O'Neddy exprime sur la musique et l'harmonie, pourquoi faut-il qu'elles soient gâtées par un dénouement vraiment burlesque : car si son malheur veut qu'il se tue, il le fera dans une loge à grilles de l'Opéra italien !

En général, le mouvement énergique du vers se modèle sur l'énergie de la pensée, et l'ensemble prend vraiment une allure classique, par exemple dans la Nuit quatrième, le discours de cet étrange *jeune squelette*, formé de strophes de dix vers de huit pieds. L'allure en est remarquable et l'esprit classique d'Ernest Havet s'y était arrêté¹ :

1. M. Louis Havet, son fils, dans la visite que je lui fis à l'improvisiste, et où je l'interrogeais sur Dondey, me récitait ces mêmes vers, que sa mémoire avait fidèlement retenus à travers un demi-siècle.

Va, que la mort soit ton refuge !
 A l'exemple du Rédempteur,
 Ose à la fois être le juge,
 La victime et l'exécuteur.

Dans le même sens, ne pourrai-je à mon tour relever par exemple cette strophe du fragment 1^{er} où, par une extraordinaire prescience, le poète prévoit le sort qui en effet fut le sien :

Pleure : il faut te résoudre à languir dans les villes.
 — Adieu l'enthousiasme. — En des travaux serviles
 On t'ensevelira, comme en un froid linceul.
 Ah ! pleure — mais tout bas, de peur que l'ironie
 De misère et d'orgueil ne taxe ton génie.
 — Et point d'amis encore ! — Il te faut pleurer seul.

A l'énergie souvent classique, s'ajoute une grande variété dans les mètres, même à l'intérieur d'une même pièce.

L'alexandrin, dont la césure est souvent fort libre, est employé seul ou combiné en strophes avec le vers de huit pieds. Nous avons cité plus haut des vers de sept pieds. Dans la Nuit cinquième, les lamentations amoureuses d'El Modhi présentent l'alternance de strophes de cinq vers de huit pieds et de strophes de six vers, dont cinq de douze pieds, le sixième de huit pieds. Ces recherches rythmiques sont évidemment inspirées par les prouesses de Victor Hugo dans les *Orientales*.

Enfin, la stance de cinq vers dont Leconte de Lisle a plus tard fait un large emploi, se rencontre déjà dans le fragment second.

Toutes ces remarques établissent en nous la conviction que ce jeune homme de vingt-deux ans, sans s'attacher à suivre plus qu'il ne convient des modèles, avec une maîtrise surprenante, soit par la richesse du style et des images, soit pour la versification, exprime des sentiments souvent curieux, parfois personnels, profonds et émouvants. Ce n'est pas une œuvre indifférente, elle ne mérite pas l'oubli complet où dès sa naissance elle resta ensevelie.

Sur la vie de Dondéy après cette publication manquée et ses œuvres postérieures, toutes posthumes, sauf quelques fragments parus dans des journaux, la brièveté est de mise : la notice à laquelle nous avons renvoyé donne des précisions abondantes.

Jusqu'en 1846, Dondéy continue d'écrire des vers sans rien publier. Son peu de fortune, qui lui interdisait de faire les frais d'un nouveau livre, et l'impossibilité de trouver un éditeur qui voulût s'en charger en furent cause.

Dans l'*Estafette*, le *Voleur*, la *Patrie*, il publie des épisodes ou de courts romans, dont l'un, l'*Histoire d'un anneau enchanté, roman de chevalerie*, fut imprimé à part en 1842. Le plus curieux et le plus significatif de tous est sans doute *Le Lazare de l'amour*. « Les romans et nouvelles de Dondéy, dit Havet, ne sont que le développement du rêve d'amour dont son imagination était possédée.

Chacun de ses héros est une image de lui-même, un personnage enivré d'amour, et recourant toujours, afin de mieux jouir, à l'idée de la mort, comme au repoussoir le plus puissant pour lui faire sentir la vie »¹.

Il semble qu'à ce moment Dondéy eût une voie entr'ouverte devant lui dans le journalisme. *La Patrie* accueillait plusieurs de ses récits. Il y rédigea le feuilleton dramatique du 17 janvier au 27 mars 1843. Cette collaboration fut interrompue d'une manière qui fait honneur à Dondéy.

Nous savons quelle admiration il avait toujours eue pour Victor Hugo. Jeune, il avait figuré à la bataille d'*Hernani*, et son nom de guerre, un peu défiguré, est cité dans *Victor Hugo raconté*². « Jusqu'à sa dernière heure, dit M. Havet dans le discours qu'il prononça à ses obsèques, Hugo resta pour lui « l'idéal fait homme et un personnage sacré, comme le pontife suprême de l'art, de la libre pensée et de la République. » Tels étaient les sentiments de Dondéy. Il eut à les manifester

1. P. 30.

2. *Philothée* devient *Philadelphe*. — Auguste Vacquerie, dans son article nécrologique du *Rappel*, le 23 février 1875, rappelle aussi le fait et rapporte cette anecdote à propos de la reprise de *Hernani* en 1867 :

« L'employé se ressouvint du poète, et le combattant sentit se rallumer en lui tous ses feux et toutes ses flammes, quand l'Empire, après avoir fermé pendant dix-huit ans la porte du théâtre aux drames de Victor Hugo, l'entrebâilla pour *Hernani*, nous vîmes entrer chez nous un bon bourgeois, qui venait nous demander un billet pour la première représentation. Quand ce bourgeois nous eût dit son nom de guerre, nous nous empressâmes de lui donner la place qu'il désirait, trouvant bien juste que celui qui avait été de la bataille fût de la victoire. »

en cette année 1843 où parurent *les Burgraves*.

Le feuilleton dramatique par lequel, dans la *Patrie*, Dondéy rendit compte le 13 mars 1843 de la première représentation du drame était un long éloge, sans aucune critique ou restriction. Il y voyait « ce qu'a fait de plus complet cet homme prodigieux qui, jeune encore, a déjà fait tant de choses complètes. » V. Hugo le remercia de cet hommage par un billet du 27 mars, et l'envoi de la pièce imprimée. Fidèle à son admiration, Dondéy témoigne dans son feuilleton du même jour pour les parodies du drame jouées au Palais-Royal¹ et aux Variétés², d'un mépris profond, au point de déclarer qu'il n'a même pas assisté à la première de ces pièces. Enfin, il rédigea un long feuilleton pour protester contre la cabale sous laquelle tombaient les *Burgraves*. Ce feuilleton ne parut pas, et Dondéy donna sa démission de la *Patrie*.

Après un court passage au *Courrier français* où il donna encore sept feuillets dramatiques, Dondéy rentra dans sa tour d'une façon définitive.

Puis, même pour lui, pendant dix ans, il cessa d'écrire. Gautier en avait laissé entendre la raison. Les vers mêmes écrits plus tard par Dondéy ne nous laissent pas douter des causes de ce silence. Le regret de l'amour perdu, le désespoir d'une vie manquée, voilà ses deux thèmes essentiels.

1. Les *Hures-Graves*, trifouillis en vers et contre le *Burgraves*, en trois parties, par MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville.

2. Les *Buses-Graves*, amphigouri en trois actes, en vers de MM. Dupenty et F. Langlé.

Les vers, ainsi écrits à partir de 1856, des poèmes lyriques, un poème dramatique intitulé : *Miranda*, des pièces philosophiques, remplissent le volume des *Poésies posthumes*. Ils ne démentent pas les promesses de *Feu et flamme*.

Dondey avait vécu jusqu'alors avec sa mère et sa sœur. La mort de sa mère paralytique en 1861, après cinq ans de souffrances et de soins, renouvela ses chagrins. Il resta seul avec sa sœur, vivant très simplement, dans une maison de la rue Rollin actuelle, qui possédait un jardin. Sa sœur lui survécut et termina sa vie à Sainte-Périne.

Peu de liaisons égayaient son existence. On sait qu'il accueillit avec bonté Armand Silvestre et Louisa Sieffert. Toujours uni avec son ami d'enfance, Ernest Havet, il se rendait souvent chez lui. Les conversations littéraires étaient habituelles. Toujours plein de l'idée de la poésie, et fidèle au romantisme de sa jeunesse, il trouvait un contradicteur tenant des classiques dans un parent de son ami, M. Roullion ; Ernest Havet faisait la conciliation.

Pendant la Commune, Dondey malade demanda un congé. Il obtint sa retraite à la date du 1^{er} janvier 1873, comme commis principal de 1^{re} classe¹. Atteint à son tour par la paralysie, soigné par sa sœur, il changea de caractère. Jusqu'alors, de sa

1. Au ministère des Finances, on ne possède pas d'autres renseignements sur sa carrière. Sur les sommiers de l'administration il est appelé Dondey (fils), prénommé Auguste Marie. Le prénom de Théophile qu'il a toujours porté ne serait donc pas exact.

vie médiocre aucune amertume n'était résultée dans ses sentiments. « Jamais, me dit M. Louis Havet, je ne l'ai entendu se plaindre touchant des questions d'argent, porter un jugement mécontent sur ses chefs ou souhaiter un avancement. Il était bon et l'on s'attachait à lui. » Mais dans ses derniers jours, son humeur s'aigrit ; « il souffrait constamment et on souffrait près de lui ; le cerveau même était malade »¹.

Il s'éteignit le 19 février 1875. Son ami de toujours, Ernest Havet, prononça quelques mots sur sa tombe au cimetière Montparnasse. Auguste Vacquerie, Armand Silvestre et Grimaud firent chacun un article nécrologique dans le *Rappel* (23 février), l'*Opinion Nationale* (24 février), le *Bulletin français* (22 février). Ses amis tentèrent de défendre sa mémoire de l'oubli complet en donnant au public deux volumes, un de prose, un de vers, qui contiennent tout ce qu'il avait composé après 1833.

Cet effort ne réussit pas encore à sauver son nom². Aucun historien de la littérature ne lui accorde une place. Seul Godefroy lui a consacré une notice³ ; on ne s'étonne pas que ce critique bien pensant appelle *Feu et flamme* un volume

1 Ern. Havet, p. 122.

2 La publication des *Œuvres posthumes* ne fut annoncée que par Auguste Robert dans la *Revue de l'Instruction publique* du 26 janvier 1878. L'édition est loin d'être épuisée en librairie ; on n'en vend guère que deux exemplaires par an, trois dans les bonnes années.

3. *XIX^e siècle. Poètes*, t. II, p. 242. 2^e éd., 1879.

« délivrant » et juge que les exagérations du poète méritent le nom d' « extravagance ».

Aurons-nous été plus heureux en réclamant plus de justice et dans le mouvement poétique qui suivit 1830, Philothée O'Neddy tiendra-t-il le rôle qui lui appartient à côté de Petrus Borel ?

FEU ET FLAMME

Reproduction du titre
de l'Édition originale
parue en 1833.

Frontispice de Célestin Nauteuil.

FEU
FLAMME

AVANT-PROPOS

Un auteur, front levé, dans sa fière préface,
Au public qu'il insulte a beau s'écrier : Place !...

Assez long-tems, immobile et les bras croisés sur le seuil de ma case de paria, j'ai contemplé, dans une oisive contemplation, les adolescentes murailles de la Babel artistique et morale que l'élite des intelligences de notre âge a entrepris d'édifier.

Devenue, à cette heure, plus profonde, plus impérieuse, plus exaltée, ma sympathie m'ordonne de mêler un peu d'action à cette contemplation, d'aller me confondre dans la foule des travailleurs.

Donc, me voici : j'apporte aux gigantesques dalles une chétive poignée de ciment.

1. L'épigraphe est la parodie de deux vers de Boileau, dans la Satire IX (v. 187-8) :

Un auteur, à genoux, dans une humble préface
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce...

A côté de l'intention maligne à l'égard du classique par excellence, il me semble que l'on voit percer dans ces deux vers rapprochés de l'emphase et de l'exagération, d'ailleurs pleines de verve, qui éclatent dans les plaintes suivantes, une précaution de l'auteur. C'est un peu comme s'il nous disait : « Si vous ne croyez pas l'écrivain qui se fait humble devant vous, il ne faut pas non plus trop se fier à celui qui réclame fièrement sa place et crie à l'injustice. »

Ouvriers musculeux et forts, gardez-vous de repousser ma faible coopération ; jamais vous n'aurez assez de bras pour l'érection d'une si grande œuvre ! Et peut-être ne suis-je pas tout-à-fait indigne d'être nommé votre frère. — Comme vous, je méprise de toute la hauteur de mon âme l'ordre social et surtout l'ordre politique qui en est l'excrément ; — comme vous, je me moque des anciennistes et de l'académie ; — comme vous, je me pose incrédule et froid devant la magniloquence et les oripeaux des religions de la terre ; — comme vous, je n'ai de pieux élancemens que vers la Poésie, cette sœur jumelle de Dieu, qui départ au monde physique la lumière, l'harmonie et les parfums : au monde moral, l'amour, l'intelligence et la volonté !

Certes, quoique naissante, elle est déjà bien miraculeuse et bien grandiose, cette Babel ! Sa ceinture de murailles enserre déjà des myriades de stades. La sublimité de ses tours crève déjà les nues les plus lointaines. A elle seule, elle a déjà plus d'arabesques et de statues que toutes les cathédrales du moyen-âge ensemble. La Poésie possède enfin une cité, un royaume où elle peut déployer à l'aise ses deux natures : — sa nature humaine qui est *l'art*, — sa nature divine qui est *la passion*.

Sans doute, il vous souvient du mirifique aplomb avec lequel, aussitôt après la chute du dernier roi de France, certains journaux prophétisèrent que c'en était fait de la jeune littérature, qu'elle entrait au cercueil en même temps que la vieille légitimité. — La jeune littérature a si peu été en danger de mort, elle a si bien développé son principe vital, que non seulement elle est parvenue à décupler ses propres forces, à parachever sa révolution, mais qu'elle a su être encore assez riche,

assez puissante pour préluder glorieusement à une croisade métaphysique contre la *société*. Oui, maintenant qu'elle a complété toutes ses belles réformes dans le costume de l'*art*, elle se voue exclusivement à la ruine de ce qu'elle appelle le *mensonge social* ; — comme la philosophie du XVIII^e siècle se vouait à la destruction de ce qu'elle appelait le *mensonge chrétien*.

Chaque jour, nombre de jeunes gens à convictions patriotiques viennent à s'apercevoir que, si l'œuvre politique a une nature de Caliban, il faut directement s'en prendre à l'œuvre sociale, sa mère ; — alors, ils mettent bas le fanatisme républicain, et accourent s'enrôler dans les phalanges de notre Babel.

Ce qui est incroyable, c'est que les fortes têtes des salons de finance, les sublimes capacités qui se moquent de la chevalerie et qui adorent la garde nationale, s'obstinent à nier même l'existence de cette grande fermentation intellectuelle. Parce que la vie extérieure, la vie matérielle et positive se trouve, grâce à notre civilisation mathématiquement ladre, à peu près réduite à l'état de pétrification, — ils comptent sur une éternité de calme plat : — ils ne voient pas qu'en revanche la vie intérieure, la vie romanesque et métaphysique est aussi turbulente, aussi aventureuse, aussi libre que les tribus arabes dans leurs solitudes.

Qu'ils se souviennent donc que, la veille même de la fameuse éruption du Vésuve, qui enterra toutes vives deux cités, Herculanum et Pompéï, d'ignorants naturalistes, étant à se promener non loin des bords du cratère, se demandaient l'un à l'autre s'il était bien réel que les entrailles de la montagne renfermassent un volcan !...

Je me hâte, avant de clore cette vile prose, d'affirmer aux honnêtes gens qui voudront bien laisser leur couteau d'ivoire dévirginer les feuilles de mon livre, que je n'ai pas le moins du monde la vanité de croire les poésies subséquentes, à la hauteur des solennelles préoccupations effleurées dans ces lignes préliminaires.

Ce volume n'a pas d'autre prétention que celle d'être le faisceau de mes meilleures ébauches d'écolier ; les-quelles consistent simplement en rêveries passionnées et en études artistiques.

Il est bien vrai cependant qu'on y trouve ça et là quelques fortes empreintes de lycantropie, quelques anathèmes contre les lèpres sociales ; mais on aurait tort de prendre au pied de la lettre ces manifestations, qui ne sont, pour la plupart, que des boutades fougueuses. — On aurait tort de les regarder comme l'expression absolue de mes véritables sentiments. S'il m'est donné de publier un second ouvrage, il sera plus logique, plus en rapport avec ma nature de penseur ; j'y dirai mon dernier mot : — alors, on pourra me juger.

Que si les brocanteurs de civilisation daignaient me dire en colère qu'il n'est permis à personne de se mettre en dehors de la *société*, j'aurais l'irrévérence de leur faire observer que deux classes d'hommes possèdent ce droit d'une manière imprescriptible : — ceux qui valent mieux que la *société*, — et ceux qui valent moins. — Je me range dans l'une de ces deux catégories.

10 août 1833.

NUITS

NUIT PREMIÈRE

PANDAEMONIUM

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris :
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris !

BÉRANGER.

Bohémiens, sans toits, sans bancs,
Sans existence engainée,
Menant vie abandonnée,
Ainsi que des moineaux francs
Au chef d'une cheminée !

PETRUS BOREL.

I.

Pour un peintre moderne, à cette heure de lune,
Ce serait, sur mon ame, une bonne fortune
De pouvoir contempler avec recueillement
La scène radieuse au sombre encadrement,
Que le jeune atelier de Jehan, le statuaire ¹,
Cache dans son magique et profond sanctuaire !

1. Cet atelier « magique et profond sanctuaire », si pompeusement décrit dans la suite, n'était, selon Gautier, qu' « une boutique de fruitière, au coin de la rue de Vaugirard, en face de cette fontaine ornée d'un bas-relief représentant une nymphe vue de dos où s'ajuste assez bizarrement un robinet de cuivre ».

Au centre de la salle, autour d'une urne en fer,
 Digne émule en largeur des coupes de l'enfer,
 Dans laquelle un beau punch, aux prismatiques flammes,
 Semble un lac sulfureux qui fait houler ses lames,
 Vingt jeunes hommes, tous artistes dans le cœur,
 La pipe ou le cigare aux lèvres, l'œil moqueur,
 Le temporal orné du bonnet de Phrygie,
 En barbe jeune-France ², en costume d'orgie,
 Sont pachalesquement jetés sur un amas
 De coussins dont maint siècle a troué le damas.

Et le sombre atelier n'a pour tout éclairage
 Que la gerbe du punch, spiritueux mirage.

Quel pur ossianisme en ce couronnement
 De têtes à front mat, dont le balancement
 Nage au sein des flocons de vapeur musulmane
 Qui des vingt calumets, comme un déluge, émane !
 Quelle étrange féerie en la profusion
 Des diverses couleurs que l'ondulation
 Des flammes fait jouer parmi ces chevelures,
 Sur ces traits musculeux, ces mâles encolures !

A travers les anneaux du groupe des viveurs,
 Glissent quelques rayons vagues, douteux, rêveurs,
 Qui s'en vont détacher des ombres fantastiques

1. « Une barbe ! dit Gautier, cela semble bien simple aujourd'hui, mais alors il n'y en avait que deux en France : la barbe d'Eugène Dévéria et la barbe de Petrus Borel ! Il fallait pour les porter un courage, un sang-froid et un mépris de la foule vraiment héroïques ! Entendez bien, non pas des favoris en côtelettes ou en nageoires, ni une mouche, ni une royale, mais une barbe pleine, entière, à tous crins ; quelle horreur ! » (*Hist. du romantisme*, ch. II).

Le spectre vacillant des objets artistiques,
 Pêle-mêle en saillie à la paroi des murs.
 Le plafond laisse voir, dans ses angles obscurs,
 De poudreux mannequins, de jaunâtres squelettes ¹,
 De gothiques cimiers ; sur deux rangs de tablettes,
 Serpente un clair-semé de bosses, d'oripeaux,
 De papel espagnol, de médailles, de pots.
 Aux bras d'un échafaud de bizarre structure,
 Surgit pompeusement une œuvre de sculpture.
 C'est un sujet biblique et tout oriental :
 L'Esprit de la lumière, ange monumental,
 Pousse d'un pied vainqueur, dans les limbes funèbres,
 L'Esprit fallacieux qui préside aux ténèbres.

Si le tissu moiré du nuage odorant
 Que la fumée élève était plus transparent,
 Vous pourriez avec moi de ces pâles figures
 Explorer à loisir les généreux augures.
 Le développement capace de ces fronts,
 Les rudes cavités de ces yeux de démons,
 Ces lèvres où l'orgueil frémît, ces épidermes

1. Ce tohu-bohu d'objets hétéroclites avait été ridiculisé dans le *Figaro*. Dans l'appartement d'un *Jeune-France*, on trouve : « Le sac d'un grenadier de la garde royale, tué dans les Trois journées. Ne touchez pas à ceci, c'est un poignard empoisonné. N'approchez pas : il y a une trappe à loup, sur le modèle de celle du château d'Amboise. Eloignez-vous, ceci est une catapulte. Prenez garde, voici du pohon-hupas qui donne la mort à quatre pas ; vous êtes à trois... Voici la lettre qui a annoncé la première le choléra-morbus en France. En voici une, arrivée ce matin, par la poste de Tripoli ; six cents pestiférés l'ont touchée... »

Gautier à son tour met sur la table du *Jeune-France* « une babouche turque, une pantoufle de marquise, un yatacan, un missel, un Arétin, du papel español para cigaretos, des billets d'amour, une dague de Tolède, un verre à boire du vin de Champagne, une épée à coquille, des priapées de Clodion, une petite idole égyptienne, un paon empaillé, une résille de muletier, une palette, une guitare, etc... »

Qu'un sang de lion revêt de tons riches et fermes,
 Tout chez eux puissamment concourt à proclamer
 Qu'ils portent dans leurs seins des cœurs prompts à
 De haine virulente et de pitié morose, [s'armer
 Contre la bourgeoisie et le Code et la prose ;
 Des cœurs ne dépensant leur exaltation
 Que pour deux vérités : l'art et la passion !...

II.

Quand on vit que du punch s'éteignait le phosphore,
 Mainte coupe d'argent, maint verre, mainte amphore,
 Ainsi qu'une flottille au sein du bol profond,,
 Par un faisceau de bras furent coulés à fond.
 Rivaux des Templiers du siècle des croisades,
 Nos convives joyeux burent force rasades.
 Chaque cerveau s'emplit de tumulte, et les voix
 Prirent superbement la parole à la fois.

Alors un tourbillon d'incohérentes phrases,
 De chaleureux devis, de tudesques emphases,
 Se déroula, hurla, bondit au gré du rum,
 Comme une rauque émeute à travers un forum.

Vrai Dieu ! quels insensés dialogues ! — L'analyse
 Devant tout ce chaos moral se scandalise. —
 Comment vous révéler ce vaste encombrement
 De pensers ennemis ; ce chaud bouillonnement
 De fange et d'or ?... Comment douer d'une formule
 Ces conversations d'enfer où s'accumule

Plus de charivari, de tempête et d'arroi
 Que dans la conscience et les songes d'un roi ?...

Tenez, pour vous traduire en langue symbolique,
 La monstruosité de ce métaphysique
 Désordre, je vais vous susciter le tableau
 D'un choc matériel, d'un physique fléau.

Représentez-vous donc une ville espagnole
 Qu'un tremblement de terre épouvante et désole.
 — Les balcons, les boudoirs des palais disloqués
 S'en vont avec fracas tomber entrechoqués,
 Avec tous leurs parfums, toutes leurs armoiries,
 Dans les hideux égouts, les infectes voiries.
 Des monumens chrétiens les dômes surdorés,
 Leurs flèches de granit, leurs vitraux diaprés,
 S'en vont rouler parmi les immondes masures
 Du noir quartier des juifs, sale tripot d'usures.
 Une procession de chastes capucins
 Veut sortir pour combattre avec des hymnes saints
 La rage du fléau : le fléau sarcastique
 Vous l'enlève et la pousse en un lieu peu mystique
 Où des filles de joie et d'ignobles truands
 Festinent, de débauche et d'ivresse béants.
 D'abomination, d'horreur tout s'enveloppe :
 En un mot, l'on dirait un kaléidoscope
 Immense, monstrueux, que l'Exterminateur
 Fait tourner dans sa main de mystificateur.

Eh bien, dans leurs discours c'était même anarchie !
 — Les plus divins élans de morale énergie,
 Les extases de gloire et d'immortalité,

Les vœux pour la patrie et pour la liberté,
Se noyaient, s'abîmaient dans le rire et le spasme
D'un scepticisme nu, tout lépré de sarcasme..
De beaux rêves d'amour qu'eût enviés Platon,
Trempaient leurs ailes d'ange au sordide limon
D'un cynisme plus laid, plus vil en ses huées,
Qu'un hôpital de fous et de prostituées !
Coq-à-l'âne, rébus, sornettes, calembourgs,
Comme une mascarade échappée aux faubourgs,
Se ruaient à travers les plus graves colloques,
Et vous les flagellaient de plates équivoques !
Enfin, c'était du siècle un fidèle reflet,
Un pandæmonium bien riche et bien complet !...

Pas n'est besoin, je crois, de dire que l'idée
De la femme planait, reine dévergondée,
Sur les mille fureurs de cet embrasement :
Qu'elle était en un mot son premier élément !
— Et cela n'avait rien d'insolite. — La femme,
De tout ce qui se meut de sublime et d'infame,
Dans les obscurités sans fond du cœur humain,
N'est-elle pas toujours corollaire germane,
Satellite flagrant, jaloux ?... n'est-ce pas elle
Qui, des yeux du dragon subissant l'étincelle,
Osa dévirginer dans un transport fatal,
L'arbre de la science et du bien et du mal ?...
Le creuset corrupteur où nos vices empirent,
C'est la femme !... l'étoile où nos vertus aspirent,
C'est elle également ! — De la création
La femme est à la fois l'opale et le haillon !

III.

L'un des vingt, redressant sa tête qui fermenta,
 Pour lutter de vacarme avec cette tourmente,
 D'une voix qui vibrait comme un grave Kinnor,
 Se mit à réciter des strophes de Victor ¹.

Bientôt on l'écouta. — C'était une série
 De fragments détachés sur la chevalerie.

— Les sorcières dansaient en rond : — les damoisels
 Couraient bride abattue aux nobles carrousels :
 — Les couvens, les manoirs, les forts, les cathédrales,
 Déployaient à l'envi leurs pompes sculpturales : —
 La muse sur la scène amenait tour à tour
 Des manteaux, des poignards, du sang... et de l'amour.

Et tous, énamourés de cette poésie
 Qui pleuvait sur leurs sens en larmes d'ambroisie,
 Se livraient de plein cœur à l'oscillation
 D'une vertigineuse hallucination.

Il y avait dans l'air comme une odeur magique
 De moyen-âge, — arôme ardent et névralgique,
 Qui se collait à l'âme, imprégnait le cerveau,
 Et faisait serpenter des frissons sur la peau.

Les reliques d'armure aux murailles pendues
 Stridaient d'une façon bizarre ; — les statues
 Tressaillaient sourdement sur leurs socles de bois,
 Prises qu'elles étaient de glorieux émois,

1. Allusion aux *Ballades*, en particulier à la *Ronde du Sabbat*.

En se sentant frôler par les ailes sonores
 Des strophes de métal, lyriques météores :
 — Comme sous les genêts d'un beau mail espagnol,
 Parmi les promeneurs épandus sur le sol,
 Les jeunes cavaliers tressaillent quand la soie
 Des manches de leur dame en passant les coudoie.

— Oh ! les anciens jours ! dit Reblo¹ : les anciens jours !
 Oh ! comme je leur suis vendu ! comme toujours
 Leur puissante beauté m'ensorcèle et m'éivre !
 Camarades, c'était là qu'il faisait bon vivre
 Lorsqu'on avait des flots de lave dans le sang,
 Du vampirisme à l'œil, des volontés au flanc !
 Dans les robustes mœurs de l'ère féodale,
 — Véritable forêt vierge — dans ce dédale
 De superstitions, d'originalités,
 Tout homme à cœur de bronze, à rêves exaltés,
 N'avait pas un seul jour à craindre l'atonie
 D'une vie encastrée avec monotonie :
 Les drames s'en venaient d'eux-mêmes le chercher ;
 Mainte grande aventure accourrait s'ébaucher
 Sous sa fougue d'artiste : — Avoir des aventures ! —
 Oh ! c'est le paradis pour les fortes natures !...

Le fraternel cénacle ému jusques au fond
 De ses os, écoutait dans un calme profond.
 Les poitrines, d'extase et d'orgueil oppressées,
 N'exhalaient aucun souffle, — et toutes les pensées
 Montaient faire cortège à l'élan de Reblo,
 Comme des bandouliers qui suivent un fallot.

1. *Reblo*, anagramme de Petrus Borel.

IV.

Après quelque silence, un visage mauresque ¹
 Leva tragiquement sa pâleur pittoresque,
 Et, faisant osciller son regard de maudit
 Sur le conventicule, avec douleur il dit :
 — Certe, il faut avouer que notre fanatisme
 De camaraderie est un anachronisme
 Bien stérile et bien nul ! — Ce n'est plus qu'au désert
 Qu'on peut en liberté rugir. — A quoi nous sert,
 Dans une époque aussi banale que la nôtre,
 D'être prêts à jouer nos têtes l'un pour l'autre ? —
 Si, me jugeant très digne au fond de ma fierté
 De marcher en dehors de la société,
 Je plonge sans combat ma dague vengeresse
 Au cou de l'insulteur de ma dame et maîtresse,
 Les sots, les vertueux, les niais m'appelleront
 Chacal... Tout d'une voix ils me décerneront
 Les honneurs de la Grève ²; et, si les camarades
 Veulent pour mon salut faire des algarades,
 Bourgeois, sergents de ville et valets de bourreau,
 Avec moi les cloûtront au banc du tombereau. —
 Malice de l'enfer ! ...A nous la guillotine !
 A nous qu'aux œuvres d'art notre sang prédestine !
 A nous qui n'adorons rien que la trinité
 De l'amour, de la gloire et de la liberté !...

1. *Un visage moresque* désigne O'Neddy lui-même ; voir son portrait par Th. Gautier que nous avons cité p. xx.

2. On guillotinait alors solennellement à 4 heures de l'après-midi en place de Grève (note d'Ernest Havet).

Ciel et terre !... est-ce que les ames de poète
 N'auront pas quelque jour leur revanche complète ?
 — Long-tems à deux genoux le populaire effroi
 A dit : laissons passer la justice du roi. —
 Ensuite on a crié, l'on crie encore : Place !
 La justice du peuple et de la raison passe.
 — Est-ce qu'épris enfin d'un plus sublime amour,
 L'homme régénéré ne crîra pas un jour :
 Devant l'Art-Dieu que tout pouvoir s'anéantisse.
 Le poète s'en vient ; place pour sa justice ? —

— J'acclame volontiers à ton deuil solennel,
 Dit au pérorateur l'architecte Noël ¹.
 Mais tout n'est pas servage en la sphère artistique :
 Si nous ne possédons nulle force physique
 Pour chasser de sa tour et mettre en désarroi
 Le géant spadassin qu'on appelle la loi,
 Les arsenaux de l'âme et de l'intelligence
 Peuvent splendidement servir notre vengeance.
 Attaquons sans scrupule, en son règne moral,
 La lâche iniquité de l'ordre social.
 Lançons le paradoxe ; affirmons, dans vingt tomes,
 Que les mœurs, les devoirs ne sont que des fantômes.
 Battons le mariage en brèche ² ; osons prouver
 Que ce trafic impur ne tend qu'à dépraver
 L'intellect et les sens ; qu'il glace et pétrifie
 Tout ce qui lustre, adorne, accidente la vie.
 Je sais bien que déjà plusieurs cerveaux d'airain,
 S'emmantelant aussi d'un mépris souverain

1. *L'architecte Noël* : Léon Clopet.

2. Cette déclamation contre le mariage est contemporaine des enseignements du P. Enfantin, le Messie du libre amour.

Pour les vils préjugés de la fouls insensée,
 Se sont fait avant nous brigands de la pensée.
 Mais, parmi la forêt de vénéneux roseaux
 Que l'étang social couronne de ses eaux,
 C'est à peine s'ils ont détruit une couleuvre.
 Il serait glorieux de parachever l'œuvre,
 Et de faire surgir, du fond de ce marais,
 Une île de parfums et de platanes frais. —

— Silence !... écoutez tous, frères !... se mit à dire
 Don José¹, l'œil en flamme et l'organe en délire :

Ecoutez ! je m'en vais vous prouver largement
 Que nous pouvons scinder, même physiquement,
 De la société l'armure colossale,

Et de nos espadons rendre sa chair vassale !...

— Il n'est pas au néant descendu tout entier

Le divin moyen-âge : un fils, un héritier

Lui survit à jamais pour consoler les Gaules :

En vain mille rhéteurs ont lancé des deux pôles,

Leur malédiction sur ce fils immortel :

Il les nargue, il les joue... or, ce dieu c'est le Duel.

— Voici ce que mon ame à vos ames propose : —

Lorsqu'un de nous, armé pour une juste cause,

Du fleuret d'un chiffreur habile à ferrailler,

Aura subi l'atteinte en combat singulier,

Nous jetterons, brûlés d'une ire sainte et grande,

Dans l'urne du Destin tous les noms de la bande,

Et celui dont le nom le premier sortira,

Relevant le fleuret du vaincu, s'en ira,

1. *Don José* : Joseph Bouchardy, plus tard dramaturge (cf. Gautier *Hist. du romantisme*).

Combattre l'insolent gladiateur : s'il tombe,
 Nous élirons encore un bravo sur sa tombe :
 Si l'homme urbain s'obstine à poser en vainqueur,
 Nous lui dépêcherons un troisième vengeur ;
 Et toujours ainsi, jusqu'à l'heure expiatoire
 Où le dé pour nos rangs marquera la victoire !...

V.

Pendant que don José parlait, un râlement
 Sympathique et flatteur circulait sourdement
 Dans l'assemblée — et quand ses paroles cessèrent,
 Les acclamations partirent, s'élancèrent
 Avec plus de fracas, de fougue, de fureur
 Qu'un *Te Deum* guerrier, sous le grand Empereur !...

Ce fut un long chaos de jurons, de boutades,
 De hurrahs, de tollés et de rodomontades,
 Dont les bruits jaillissant clairs, discordans et durs,
 Comme une mitraillade allaient cribler les murs !

Et jusques au matin, les damnés jeunes-Francs
 Nagèrent dans un flux d'indicibles démences,
 — Echangeant leurs poignards — promettant de percer
 L'abdomen des chiffreurs — jurant de dépenser
 Leur ame à guerroyer contre le siècle aride. —
 Tous, les crins vagabonds, l'œil sauvage et torride,
 Pareils à des chevaux sans mors ni cavalier,
 Tous hurlant et dansant dans le fauve atelier,
 Ainsi que des pensers d'audace et d'ironie
 Dans le crâne orageux d'un homme de génie !...

NUIT SECONDE

NÉVRALGIE

Il y a parfois, dans notre destinée, de ces lignes noires que les magiciens eux-mêmes trouvent indéchiffrables.

Roman inédit.

I.

Jusques à mon chevet me poursuit mon idée
Fixe : toutes les nuits j'en ai l'âme obsédée.
Pour noyer au sommeil ce démon flétrissant,
Des sucs de l'opium¹ le charme est impuissant.
Au seuil de mon oreille, une voix sourde et basse
Comme l'essoufflement d'un homme qui trépasse
Murmure : Pauvre fou ! sois d'airain désormais.
Elle ne t'aimera jamais — jamais — jamais !...
Alors, tout frissonnant, je saute de ma couche ;
Autour de moi je plonge un long regard farouche ;
Et je vais saccadant mes pas... et dans mon sein
Le terrible jamais vibre comme un tocsin !
Et puis, d'un vent de feu l'haleine corrosive
Vient courber, torturer mon âme convulsive :

1. A. de Musset avait traduit en 1828 l'ouvrage célèbre de Thomas de Quincey sous le titre : *l'Anglais mangeur d'opium.*

Et je me persuade en mon fébrile émoi,
Que, dans l'alcove, on parle, on rit tout bas de moi !...

II.

Ce vertige à la fin tombe... et je sens mon être
S'anéantir : — j'ai froid — et, devant ma fenêtre,
Je vais m'asseoir ; le plomb d'un stupide repos
Emmantèle mes sens : à travers les carreaux,
D'un œil horriblement tranquille, je contemple
La lune qui, juchée au faîte du saint temple,
Semble, sous le bandeau de sa rousse clarté,
Le spectre d'une nonne au voile ensanglanté.

III.

Oh ! si, comme une fée amante de la brise,
La MORT sur un nuage avec mollesse assise,
Descendant jusqu'à moi du haut de l'horizon,
Venait pour piédestal élire ce balcon !...
Mon œil s'arrêterait ardent sur son œil vide,
Je l'emprisonnerais dans une étreinte avide,
Et, le sang tout en feu, j'oserais apposer
Sur sa bouche de glace un délicat baiser !

1829.

NUIT TROISIÈME

RODOMONTADE

... Au pays des sylphides,
Je crois, hélas ! m'élancer avec toi ;
Et, sous le vent de tes ailes rapides,
D'un monde impur, je dédaigne la loi.

Roman inédit.

Il était appuyé contre l'arche massive
De ce vieux pont romain, dont la base lascive
S'use aux attouchemens des flots :
L'astre des nuits lustrait son visage Dantesque,
Et le Nord dérangeait son manteau gigantesque
Avec de sauvages sanglots.

A voir son crâne ardu, sa fauve chevelure,
De son cou léonin la musculeuse allure,
Ses yeux caves, durs, éloquens,
Ses traits illuminés d'orgueil et d'ironie,
On l'eût pris volontiers pour le rude génie
Des tempêtes et des volcans.

Il disait : Oh ! pourquoi le culte de ma mère
N'est-il que jonglerie, imposture, chimère !

Pourquoi n'a-t-il jamais été
 Ce Jésus, clef de voûte et fanal de notre âge !
 Pourquoi son Evangile est-il à chaque page
 Contemteur de la vérité !

Si, dans le firmament, des signes, des symboles,
 Amenaiient ma superbe à croire aux paraboles
 Du charpentier de Nazareth ;
 Si pour me révéler à moi, débile atôme,
 Que le grand Jéhovah n'est pas un vain fantôme,
 Un archange ici se montrait ;

Ne croyez pas qu'alors, pénitent débonnaire,
 Dans une église, aux pieds d'un prêtre octogénaire,
 J'advolerais tout éperdu !
 Ni qu'en un beau transport, affublé d'un cilice,
 J'irai de saint Bruno renforcer la milice,
 Dos en arcade et chef tondu !

Non, non. Je creuserais les sciences occultes :
 Je m'en irais, la nuit, par des sites incultes ;
 Et là, me raillant du Seigneur,
 Je tourbillonnerais dans la magie infame,
 J'évoquerais le Diable... et je vendrais mon ame
 Pour quelques mille ans de bonheur !

Pour arsenal j'aurais l'élémentaire empire :
 Le gobelin, le djinn, le dragon, le vampire,
 Viendraient tous me saluer roi.
 Je prendrais à l'Enfer ses plus riches phosphores,
 Et, métamorphosant mes yeux en météores,
 Partout je darderais l'effroi.

J'enlèverais alors la belle châtelaine
Que, dans un château fort, centre de son domaine,
Retient l'ire d'un vil jaloux,
Depuis l'heure damnée où, dans la salle basse,
Plus tôt que de coutume arrivant de la chasse,
Il me surprit à ses genoux.

Aux mers de l'Orient, dans une île embaumée,
Mes sylphes porteraient ma pâle bien-aimée,
Et lui bâtiraient un séjour
Bien plus miraculeux, bien autrement splendide
Que celui qu'habitaient, dans la molle Atlantide,
Le roi de féerie et et sa cour.

Amour, enthousiasme, étude, poésie !
C'est là qu'en votre extase, océan d'ambroisie,
Se noîraient nos ames de feu !
C'est là que je saurais, fort d'un génie étrange,
Dans la création d'un bonheur sans mélange,
Etre plus artiste que Dieu !!!...

1830.

NUIT QUATRIÈME

NÉCROPOLIS

Sur la terre on est mal : sous la terre on est bien.

PÉTRUS BOREL.

I.

Voici ce qu'un jeune squelette
Me dit les bras croisés, debout, dans son linceul,
Bien avant l'aube violette,
Dans le grand cimetière où je passais tout seul :

II.

Fils de la solitude, écoute !
Si le Malheur, sbire cruel,
Sans cesse apparaît dans ta route
Pour t'offrir un lâche duel ;
Si la maladive pensée
Ne voit, dans l'avenir lancée,
Qu'un horizon tendu de noir ;
Si, consumé d'un amour sombre,

Ton sang réclame en vain, dans l'ombre,
Le philtre endormeur de l'espoir :

Si ton mal secret et farouche
De tes frères n'est pas compris ;
Si tu n'aperçois sur leur bouche
Que le sourire du mépris ;
Et si, pour assoupir ton ame,
Pour lui verser un doux dictame,
Le Destin, geolier rigoureux,
Ne t'a pas, dans ton insomnie,
Jeté la lyre du génie,
Hochet des grands cœurs malheureux ;

◦ Va, que la mort soit ton refuge !
A l'exemple du Rédempteur,
Ose à la fois être le juge,
La victime et l'exécuteur.
Qu'importe si des fanatiques
Interdisent les saints portiques
A ton cadavre abandonné ?
Qu'importe si, de mille outrages,
Par l'éloquence des faux sages,
Ton nom vulgaire est couronné ?

III.

Sous la tombe muette oh ! comme on dort tranquille !
Sans changer de posture, on peut, dans cet asile,
Des replis du linceul débarrassant sa main,
L'unir aux doigts poudreux du squelette voisin,

Il est doux de sentir des racines vivaces
Goudre à ses ossements leurs nœuds et leurs rosaces,
D'entendre les hurrahs du vent qui courbe et rompt
Les arbustes plantés au-dessus de son front.
C'est un ravissement quand la rosée amie,
Diamantant le sein de la côte endormie,
A travers le velours d'un gazon jeune et doux,
Bien humide et bien froide arrive jusqu'à vous.
Là, silence complet ; *far-niente* sans borne.
Plus de rages d'amour ! le cœur stagnant et morne,
Ne se sent plus broyé sous la dent du remords.
— Certes, l'on est heureux dans les villas des morts !

1829.

NUIT CINQUIÈME

ÉPISODE

La douce harmonie qui dort dans la lyre appartient-elle à celui qui l'a achetée et qui la possède, tout sourd qu'il est ? — Il a acheté le droit de la mettre en pièces, mais non point l'art d'en tirer des sons divins, ni la jouissance ravissante de l'harmonie. La vérité règne sur le sage, la beauté sur le cœur sensible. Ils s'appartiennent l'un l'autre. Aucun préjugé vulgaire ne peut détruire en moi cette persuasion.

SCHILLER.²

I.

Le pied de la nuit brune au front des tours se pose.
L'émir dans son harem, sur le divan repose ;
Dans des vases d'or pur, placide et souriant,
Il regarde brûler les parfums d'Orient.
Un vieil ennuque noir, dans sa coupe qui fume,
D'un savoureux moka lui verse l'amertume.
On nourrit le foyer de cèdre et de sandal ;
Et, sur le dos d'un sphinx, marbre monumental,
Un nain jaune accroupi nonchalamment fredonne
Je ne sais quel refrain barbare et monotone.

2. L'épigraphhe est empruntée à *Don Carlos*, IV, 21.

II.

Une Grèque apparaît : de riches voiles blancs
 Tombent sur son épaule à plis étincelans ;
 Elle vient partager la couche du vieux More,
 Et s'offrir languissante aux baisers dont l'honore
 L'amour seigneurial d'un maître et d'un époux.
 Comme ses yeux de jais brillent sombres et doux
 Sous l'arc oriental de leurs sourcils d'ébène !
 Que son pas d'odalisque et sa taille de reine,
 Confondant la mollesse avec la majesté,
 D'un contraste divin revêtent sa beauté !

III.

Des yeux mats de l'émir la rigueur incisive
 Suit de ses mouvements l'anxiété pensive.
 Elle tressaille au bruit du féroce aquilon,
 Qui hurle en flagellant les halliers du vallon.
 Elle contemple au loin le ciel terne et grisâtre,
 Puis regarde le sol, que d'un velours d'albâtre
 Les neiges de novembre ont partout décoré ;
 Elle tressaille encore, et, sur le lit moiré,
 Avec une âme éteinte et des sens tout de glace,
 Auprès de son seigneur elle va prendre place.

IV.

Un jeune homme inconnu veille sur le rocher.
 — Du côté du manoir voyez-le se pencher !
 Drapant la grise ampleur de son froc militaire,
 Il semble dans l'espace un vautour solitaire ;

Insoucieux du froid dont l'âpreté le mord,
 Il regarde les tours, comme on regarde un mort...
 Il voit, l'une après l'une, au cintre des croisées,
 Mourir avec lenteur les lampes épuisées.
 Une seule, à travers un rideau violet,
 Sur la terrasse encor fait jaillir son reflet.

V.

C'est là que dort l'émir près de sa jeune épouse...
 — La hideuse pensée ! — en sa tête jalouse
 Elmodhi la recueille : il est ingénieux
 A bien en remuer le sarcasme odieux.
 Peut-être en ce moment, la myrrhe de sa bouche
 Tarit sous le baiser du mécréant farouche.
 Il ose tourmenter, du bronze de sa main,
 Le flot de ses cheveux, le golfe de son sein.
 Sa volupté stupide insolemment ravage
 Cet Éden que l'amour livre à son œil sauvage !
 L'impie ! il la profane. — Oh ! que, large et puissant,
 Dans le cœur d'Elmodhi le désespoir descend !...
 Sa poitrine orageuse en grondant se soulève ;
 Il mord en forcené le pommeau de son glaive,
 Et sa voix qu'assombrit une fauve douleur,
 Laisse éclater un chant d'amour et de malheur :

Parmi ces neiges entassées,
 Pendant que je veille au désert,
 Que mille images insensées
 Autour de moi volent pressées,
 Comme des visions d'enfer,

Que fais-tu, ma Stella, toi qui seule en ce monde
 Donne une vie ardente à mon ome profonde ?
 Tu m'aime, et cependant la couche de l'émir
 A ce hideux vieillard te voit, chaque soirée,
 Livrer tous les parfums de ta beauté sacrée,
 Fleur qu'amour seul devrait cueillir !

A ce penser quand je m'arrête,
 Mon corps se raidit frémissant ;
 Et dans mes yeux et dans ma tête
 Bourdonne une sourde tempête
 De feu, de larmes et de sang !

De l'esclave, le soir, la chaîne est plus légère ;
 Le prisonnier qui dort sous la tente étrangère,
 Se retrouve en un songe au foyer des aïeux :
 La nuit verse le calme à toute créature ; —.
 A moi seule elle apporte insomnie et torture !
 Seul je suis maudit sous les cieux !

Ecoute : lorsqu'au cimetière,
 Ce cœur, étoile de désir,
 Devenu dormeuse poussière,
 Oublira, sous la froide pierre,
 Ce que c'est qu'aimer et souffrir,

Stella ! — Je te l'ordonne au nom des saints vertiges
 Des fascinations, des charmes, des prestiges
 Que nos cœurs l'un sur l'autre exercent ici-bas :
 — Le soir, en subissant l'étreinte du vieux More,
 Oh ! rêve que c'est moi dont l'amour te dévore ;
 Rêve que je meurs dans tes bras !

VI.

Tandis qu'il rôde en spectre autour du palais sombre,
 Voilà que l'on entr'ouvre une porte dans l'ombre :
 On dirait sous un pas que la neige a crié...

— C'est elle !... — Pleurs, souffrance, ah ! tout est
 [oublié !

Dans les convulsions du bonheur qui l'opresse,
 Contre son cœur long-tems sans parole il la presse.
 Puis, en mots musculeux, fébriles, pénétrans,
 Il verse son amour ; des languirs dévorans
 S'emparent de Stella ; tous ses nerfs se calcinent,
 Ses esprits nuagés s'ébranlent, se fascinent ;
 Des contours de son sein le fougueux ondoiement
 Jette un appel de flamme aux baisers de l'amant ;
 Tandis que lui la porte en sa grotte prochaine,
 Où flambent les débris du cadavre d'un chêne.

VII.

Et déjà cependant le soupçonneux émir
 En sursaut réveillé s'étonne de sentir
 Son lit désert et froid. — D'un élan de panthère,
 Il saute à la colonne où dort son cimenterre.
 Sa pelisse, sur lui jetée en un clin d'œil,
 D'un amas de joyaux fait resplendir l'orgueil.
 Il brise deux tams-tams pour évoquer ses gardes :
 Et tous, en balançant torches et hallebardes,
 Accourus avec bruit sur le vaste escalier,
 Déroulent de leurs rangs le cadre irrégulier.
 Comme un sombre ouragan, le féroce cortége,

Déborde dans le val qu'éclaire au loin la neige.
— Amans, sur la caverne entendez-vous leurs pas ?
Oh ! doublez vos baisers, car voici le trépas.
— C'est en vain qu'Elmodhi fait tournoyer son sabre,
Que, lion jeune et superbe, il se roule, il se cabre ;
On éteint sous des fers son volcanique effort...
Grâce à ses Albanais, l'émir est le plus fort

VIII.

Quelle est, dans le brouillard, cette gondole noire
Qu'on voit se détacher du pâle promontoire ?
Abdallah, le vieux chef des sbires du sérail,
Comme un sphinx de granit surplombe au gouvernail.
Précipitant le jet de leurs rames qui sonnent,
Au souffle froid du nord les mariniers frissonnent,
Et les gouttes de pluie, en mille diamans,
Se gèlent sur leur barbe et sur leurs vêtemens.
Ils sont déjà bien loin des dunes de la grève ;
Abdallah fait un signe ; un des rameurs se lève,
Et ses bras, dans les flots violâtres et sourds,
Poussent péniblement deux sacs de cuir bien lourds.

Après quoi, vers le port s'en revient la tartane,
Et le septentrion seul ride la mer plane ¹.

(Sujet tiré d'un poème allemand).

1830.

1. Le dénouement de cet *Episode* rappelle le *Clair de lune* dans les *Orientales*; le dernier vers démarque le vers initial et final de Victor Hugo :

La lune était sereine et jouait sur les flots.

NUIT SIXIÈME¹

SUCCUBE

Elle valait tout un séрай.

THÉOPHILE GAUTIER.

Quoi ! tu veux retarder le moment du bonheur !

ALPHONSE BROT.

Je rêvais, l'autre nuit, qu'aux splendeurs des orages,
Sur le parquet mouvant d'un salon de nuages,
De terreur et d'amour puissamment tourmenté,
Avec une lascive et svelte Bohémienne,

Dans une valse aérienne,

Ivre et fou j'étais emporté.

Comme mon bras cerclait sa taille fantastique !
D'un sein que le velours comprimait élastique

1. La *Nuit sixième*, *Succube* est évidemment inspirée par l'*Albertus* de Gautier : Dans Gautier, la magicienne qui a séduit Albertus par sa beauté reprend sa forme de vieille infâme

Sous d'épais sourcils gris roulant de gros yeux verts,
Et, pour saisir sa proie, en manière de pinces,
De toute leur longueur ouvrant de grands bras minces.

Albertus n'échappe à son étreinte qu'en prononçant le nom de Dieu ; mais on le trouve mort le lendemain. O'Neddy renchérit sur Gautier en transformant sa beauté en squelette et en se faisant lui-même magicien.

Albertus parut en 1832, mais O'Neddy put en entendre lecture avant.

Oh ! comme j'aspirais les irritans parfums !
 Et que j'étais heureux, lorsque, brusque et sauvage,
 Le vent roulait sur mon visage
 Les gerbes de ses cheveux bruns !

Certes il y avait bonheur et poésie
 Dans le spasme infernal, la chaude frénésie,
 L'émoi luxurieux, le corrodant languir,
 Qui mordaient, harcelaient nos ames remuées,
 En tournoyant ainsi sur les molles nuées
 Que sous nos pieds nous sentions fuir !

Oh ! pitié ! — je me meurs. — Pitié ! ma blanche fée !
 Disais-je d'une voix électrique, étouffée.
 Regarde. — Tout mon corps palpite incandescent. —
 Viens, viens, montons plus haut, montons dans une
 [étoile ;
 — Et là, que ta beauté s'abandonne sans voile
 A ma fougue d'adolescent !

Un fou rire la prit... rire désharmonique,
 Digne de s'employer au banquet satanique.
 J'eus le frisson, mes dents jetèrent des strideurs. —
 Puis, soudain, plus de fée à lubrique toilette !

Plus rien dans mes bras qu'un squelette
 M'étalant toutes ses hideurs !

Oh ! comme en ton amour se complait ta valseuse !
 Murmuraît sa voix rauque. Et sa poitrine osseuse
 Pantelait de désir, râlait de volupté.
 Et puis toujours, toujours, de nuage en nuage,
 Avec elle au fort de l'orage,
 Je bondissais épouvanté !

Pour me débarrasser de sa luxure avide,
Je luttais vainement dans la brume livide :
De ses bras anguleux l'enlacement profond
S'incrustait dans mes chairs ruisselantes de fièvre,
Et les baisers aigus de sa bouche sans lèvre
M'incisaient la joue et le front.

Comme pour un adieu, dans ma sombre détresse,
Je criai tout à coup le nom de ma maîtresse...
Quel trésor que ce nom ! quel divin talisman !
Le spectre me lâcha pour s'enfuir d'orbe en orbe.
— Et, joyeux du réveil, je touchai mon théorbe,
Mon théorbe de nécromanc.

1830.

NUIT SEPTIÈME

DANDYSME

Mon ange, à ton piano si tu voulais t'asseoir ?...

THÉOPHILE DONDEY.

I.

C'est l'heure symphonique où, parmi les ramures,
Roulent du rossignol les tendres fioritures ;
L'heure voluptueuse où le cœur des amans,
Au seuil du rendez-vous, double ses battemens.
Des murmures du soir les merveilles suaves
D'un mol enivrement chargent les sens esclaves.
L'atmosphère est sans brume, et, dans ses profondeurs,
Des joyaux de la nuit les magiques ardeurs
Tremblent. D'un bleu foncé l'onde immobile est teinte ;
Les massifs du bocage ont rembruni leur teinte,
Et du jour qui se meurt le reflet langoureux
Semble au front des rochers un turban vaporeux.

II.

Assis dans les rameaux d'un chêne opaque et moite,
Aux bords d'un vivier pur dont la nappe miroite,

Je savoure à loisir les sourdes voluptés
 Que la nature envoie à mes nerfs enchantés.
 Les émanations des feuilles et des tiges
 M'enveloppent le corps d'un réseau de vertiges.
 Mon œil ensorcelé se baigne avec amour
 Dans la moire lunaire au floconneux contour :
 Mon cœur se gonfle, s'ouvre, et darde à son cratère,
 Mille pensers confus, phosphorescent mystère ;
 Comme un punch allumé dresse au haut de son bol,
 De ses flammes d'azur l'éparpillement fol.
 Mais voici qu'à travers la pompe du silence,
 Comme pour mieux bercer ma vague somnolence,
 De la tour qui surplombe au mur du parc voisin
 Jaillit l'arpègement d'un mâle clavecin.
 Grâce aux brises du soir qui, dans leur fantaisie,
 Ont du boudoir obscur ouvert la jalousie,
 Les notes, les accords, mélodieux follets,
 A mon oreille émue arrivent bien complets.

III.

Et d'abord, c'est le miracle
 Des oratorios divins,
 Que, dans leur chaste cénacle,
 Font ouïr les séraphins.
 Puis, c'est la preste cadence
 D'un double aviron qui danse
 Sur un lac sonore et frais :
 C'est la rumeur monotone
 D'une rafale d'automne,
 Découronnant les forêts.

C'est le déchirement d'un rideau de nuages,
 Où la livide main du gnome des orages
 Dessine avec la foudre un delta sulfureux¹ :
 C'est le roulement sourd des lointaines cascades
 Qui s'en vont envahir, après mille saccades,
 Un précipice ténébreux.

C'est le choc de deux armées
 Aux prises dans les vallons,
 Qui, les chairs bien entamées,
 Pourprennent de sang les sillons.
 Entendez-vous les cymbales,
 Le rire strident des balles,
 Le rude bond du coursier,
 L'obus qui fouille la terre,
 Et les coups de cimenterre
 Parmi les bustes d'acier ?

C'est le sanglot d'amour, le doux râle qui tombe
 De l'arbre où, pour aimer, se blotit la colombe ;
 C'est la voix de cristal des champêtres clochers :
 C'est l'incantation vague, joyeuse et douce
 Des nains du pays vert dégarnissant de mousse
 Les interstices des rochers.

IV.

Que ce luxe d'accords, fugace mosaïque,
 Improvisation pleine d'entraînement,

1. *Un delta sulfureux* (cf. p. 59 : *mon Delta de feu* et p. 68 : *son Delta de flamme*).

Le Delta mystique est un triangle entouré de rayons, dans lequel on inscrit un œil ou les lettres hébraïques qui composent le nom de Jéhovah.

Me subjugue, m'étreint, s'allie heureusement
Au luxe de pensers de mon âme hébraïque !
Mon être intérieur me semble en ce moment
Une île orientale aux palais magnifiques,
Où deux grands magiciens, athlètes pacifiques,
Font, sous l'œil d'une fée, assaut d'enchantement.

Harmonie, ange d'or ! comme toujours tes nimbes
Savent de mon cerveau rasséréner les limbes !
Harmonie, Harmonie, oh ! quel amour puissant
Pour tes miracles saints fermenté dans mon sang !...
— Si jamais la rigueur de mon sort me décide
A chercher un refuge aux bras du suicide,
Mon exaltation d'artiste choisira
Pour le lieu de ma mort l'italique Opéra.
Je m'enfermerai seul dans une loge à grilles ;
Et quand les violons, les hautbois et les strilles,
Au grand contentement de maint dilettante,
Accompagneront l'air du basso-cantante,
L'œil levé hardiment vers les sonores voûtes,
D'un sublime opium j'avalerai cent gouttes ;
Puis je m'endormirai sous les enivremens,
Sous les mille baisers, les mille attouchemens
Dont la Musique, almé voluptueuse et chaste,
Sur ma belle agonie épanchera le faste.

NUIT HUITIÈME

EROS

Prenez et lisez ! ceci est l'histoire de bien des femmes vertueuses.

Roman inédit.

Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense... et la tache est au fond !

ALFRED DE MUSSET¹.

PROLOGUE.

Comme, au bord de ce lit, par delà ce vitrail,
Cette femme est posée avec désinvolture !
A la voir en relief sur la rouge tenture,
On dirait une perle aux parois d'un corail.
Elle est là, le sein nu, sous une lampe fauve,
Qui dévore de l'œil une lettre d'amour !
Viens, magique Asmodée ; entrons dans son alcove !
Et tous deux appuyés sur l'élégant pourtour
De la couche d'ébène évasée en gondole,
Lisons le doux vêlin qui, des sens de l'idole,
Ecarte le sommeil, malgré la mort du jour.

1. L'épigraphhe d'Alfred de Musset est tirée de *la Coupe et les Lèvres*, act. IV, monologue de Frank. La pièce avait parue en 1832.

LETTRE.

I.

Quoi ! ma prière encor dédaignée !... — Oh ! madame,
 Il faut, sur mon honneur, que vous n'ayez pas d'ame !
 — Quoi ! c'est donc vainement qu'exténué de deuil,
 Etouffé de sanglots, à tes genoux je tombe !
 Me faudra-t-il donner ma généreuse tombe
 Pour piédestal à ton orgueil ?

Dire qu'il s'est déjà passé toute une année
 Depuis l'heure où, naïve, heureuse, abandonnée,
 Tu versas dans mon sein tes aveux et ta foi,
 Et que, pourtant, hélas ! par un caprice austère
 De scrupule et de honte, incohérent mystère,
 Vous n'êtes pas encore à moi !...

Malheureuse, sais-tu combien tu crucifie
 Ce cœur loyal et bon qui t'a voué sa vie ?
 — Tout le jour, — sépulcral et morne, — j'ai l'aspect
 D'un de ces noirs damnés que nous dépeint le Dante ;
 D'un occulte reflet mon effigie ardente
 Impose à tous crainte et respect.

Tout le jour je suis pâle et je baisse un œil terne.
 — En vain devant son Dieu ma mère se prosterne,
 Pour conjurer les maux qui me rendent vieillard ;
 En vain, auprès de moi, les artistes mes frères,
 Pour ôter à mon front ces teintes funéraires
 Causent des prestiges de l'art.

Heureux, lorsqu'échappant à leur sollicitude,
 Je puis m'aller cacher dans quelque solitude !
 — Là, j'use ma pauvre ame à délirer d'espoir ;
 Je pleure, et mon baiser tombe mélancolique
 Sur la tresse d'ébène, amulette angélique
 Conquis au rendez-vous du soir.

Là, mes esprits fougueux nagent de rêve en rêve ;
 Un souffle incendiaire autour de moi s'élève ;
 Le vertige m'entraîne en son fol horizon ;
 Comme un ouragan sourd mon cerveau se condense ;
 J'ai la lèvre brûlée et le regard intense,
 Je sens vaciller ma raison !

II.

Et la nuit !... oh ! la nuit ! — Toujours ton simulacre,
 Dans un confus mirage aux flancs d'or et de nacre,
 Est là qui rôde en sylphe à l'entour de mes sens.
 Ce sont mille deltas¹, ce sont mille facettes
 Où vivent dans l'azur, de tes beautés parfaites
 Les miracles éblouissans :

D'abord la tête où luit cette candeur sublime
 Qu'on admirait, du tems des guerres de Solime,
 Chez les filles de comte, aux festins des manoirs ;
 Ta tête si rêveuse et si passionnée,
 Si chaste en ses langueurs, si blanche, couronnée
 De ses opulens cheveux noirs !

Puis, ton sourire d'ange aux célestes féeries,
 Ton sourire où se joue un chœur de rêveries,

1. Cf. p. 36, note.

Un essaim de pensers d'amour et de bonheur ;
 Comme au soir, quand l'oiseau suspend sa barcarolle,
 Un groupe d'esprits nains danse dans la corolle
 D'une vertigineuse fleur ;

Puis, le galbe divin de tes flancs de sultane,
 Ton charmant petit pied dont l'augure me damne,
 Tes bras dont le contour brille ferme et lacté,
 Les globes de ton sein, suaves cassolettes,
 Où j'osai prendre un jour d'heureuses violettes
 Que je garde avec piété ;

Puis, ta grâce de fée, où l'art et la nature
 Font de leurs élémens une intime mixture ;
 Tes airs abandonnés, tes mille attractions :
 En un mot, tout ce que ta vénusté rassemble
 De frais, d'harmonieux, de pur !... tout ton ensemble
 D'ineffables séductions !

III.

Ha ! cette vision me tue !... — A chaque fibre,
 La volupté me mord ; dans ma veine qui vibre ¹
 Je sens comme un bitume aux corrodans ruisseaux :
 Une robe de feu qui torture et dévore
 Comme le vêtement du perfide Centaure,
 Se colle à ma chair, à mes os !

1. Sur les effets physiques du sentiment de l'amour, on comparera l'ode célèbre de *Sapho* (et l'imitation de Catulle). O'Neddy cherche la bizarrerie et l'exagération pour paraître nouveau.

Et je râle, et je crie, et vers ton beau fantôme
 Je tords mes bras chargés d'un électrique arôme.
 Vois, dis-je, vois mon corps se calciner pour toi !
 Ne veux-tu pas donner un terme à mes supplices !
 Oh ! viens. Dans un chaos d'orageuses délices,
 Viens t'anéantir avec moi !

— Démence ! — Il n'entend pas, le fantôme ironique !
 Volupté, que lui fait ton étreinte harmonique ?
 Il fuit. — Mais le Désir, gnome au souffle fiévreux,
 Reste, et toujours, toujours, ce railleur taciturne,
 Sur mon ame et mes sens, veufs du repos nocturne,
 Distille un philtre sulfureux.

IV.

Oh ! je voudrais pouvoir m'aventurer dans l'ombre
 De mon passé, nuage ossianique et sombre !
 Je voudrais le fouiller afin d'y ressaisir
 Les mois, les jours, les nuits, les heures, les minutes
 Qui m'ont vu déployer mes rages et mes luttes,
 Dans la fournaise du Désir !

Oh ! je voudrais pouvoir, devant moi, sur ce marbre,
 Les amonceler tous comme des feuilles d'arbre !
 Sous le feu de mon œil, sous la chair de ma main,
 Les tenir, les couver, palpables et visibles !
 Puis, — épelant tout bas des mots intraduisibles,
 Dans un grimoire surhumain, —

Faire descendre en eux mouvement, vie et flamme,
 Les douer d'une voix, d'une allure, d'une ame,

Les métamorphoser en un peuple d'esprits ;
 Puis, envoyer leur pâle et symbolique armée
 Contre ton cœur de neige, ô femme trop aimée,
 Pour lui dire qu'il s'est mépris,

S'il croit que mes vingt ans, dans leur chaud paroxisme,
 Peuvent se contenter d'un pur platonicisme ; —
 Et pour lui dérouler, sur un mode puissant,
 L'hymne de folle extase et de volupté sombre,
 Que le rêve éternel de tes charmes sans nombre
 Fait chanter aux flots de mon sang !!...

ABIME.

Sa main laisse rouler la brûlante missive
 Sur les draps de sa couche. — Elle est toute pensive...
 Il y a sur sa bouche un froncement moqueur ;
 Son œil est malévol ; — écoutons dans son cœur :

« Mon Dieu ! comme ce fou m'idolâtre et me vante !
 Comme sa passion s'agenouille fervente !
 Même alors qu'il murmure et qu'il fait l'irrité,
 Quels trésors de simplesse et de virginité !
 Mon pâle adolescent, votre style est de flamme.
 Mais vous vous abusez, si vous leurrez votre ame
 De l'espoir qu'à la fin je prendrai le loisir
 De vous initier aux transports du plaisir.
 Je ne vous aime moi que d'un chaste amour d'ange :
 Je ne veux entre nous que le mystique échange
 Des illusions d'or qu'au monde intérieur

Nos pensers vont cueillir, loin du siècle rieur.
 Non que je sois de marbre et que rien n'évertue
 L'impassibilité de mes sens de statue :
 Bien loin de là ; mon corps brûle aussi libertin,
 Aussi luxurieux qu'un corps napolitain ;
 Mais le Ciel m'a pourvu d'un mari légitime,
 Qui dans l'amour des sens déploie un art sublime.
 En revanche, il est nul à faire trouver mal,
 Dès qu'il s'agit des fleurs de l'amour idéal.
 Or, dolent chevalier, c'est pour combler ce vide
 Que j'ai daigné sourire à votre amour candide...
 Vous avez dans l'esprit tant d'exaltation !
 Vous entendez si bien la contemplation !
 Seul, par vos sentimens purs et chevaleresques,
 Vous pouvez satisfaire à mes goûts romanesques,
 Comme mon beau mari peut seul rassasier
 De mon tempérament l'érotique brasier.
 A lui les feux du corps, à vous les feux de l'ame ;
 Et je vous donne ici ma parole de femme
 Que j'empêcherai bien mes deux jaloux captifs
 De jamais empiéter sur leurs droits respectifs. »

EPILOGUE.

A quelque tems de là, seul dans sa pauvre chambre,
 Cependant que le froid d'une nuit de décembre
 D'arabesques de givre adornait le carreau,
 Notre jeune homme, assis devant un vieux bureau,
 Ecrivait, aux lueurs d'une morne bougie,
 Sur un feuillet d'album, cette amère élégie :

J'ai lu dans un recueil de méditations
Sur le monde moral, que, dans les passions
Bien complètes, toujours il advient une crise
Si poignante, qu'il faut que notre cœur se brise...
Ou se bronze. — Or, mon cœur en est là. — Se briser !
Non, sa trempe est robuste : il saura se bronzer.
Et désormais plus froid qu'une urne mortuaire,
Il se réfugiera, comme en un sanctuaire,
Dans l'égoïsme. — Adieu, sentimentalité !
Adieu, croyance pure à l'immortalité
De l'ame ! Adieu, vous tous, mes beaux enthousiasmes,
Des bouquins allemands frénétiques miasmes !
Mots superstitieux dont je fus tant épris,
Ma raison vous rejette avec rage et mépris :
Comme un prêtre qu'à Dieu le siècle impur dérobe,
Jette aux bords du chemin son breviaire et sa robe !

1833.

NUIT NEUVIÈME

INCANTATION

Mes besoins et mon sang me guident sur la route ;
Mon sang me parle, à moi, c'est mon sang que j'écoute :
Je ne pense pas, moi, j'ai des sensations,
Et mes simples désirs valent vos passions !

VICTOR ESCOUSSE^{1.}

Dans son hideux palais sous les roches creusé,
Itobal rentre seul ; à côté de la porte,
Il prend sa carabine et son damas bronzé ;
Puis, sur un lit de joncs, ramille sèche et morte,
Se laisse de son haut tomber tout épuisé.
Mais en vain l'égorgeur, que la fatigue excède,
Après trois jours de marche et de sanglans travaux,
Espère s'endormir au frais de ses caveaux :
Un vertige inouï le dévore et l'obsède.

— Mille damnations ! dit-il entre ses dents :
Là, près de mon oreille, un essaim tourbillonne ;

1. Victor Escousse s'était, à 19 ans, suicidé de façon dramatique avec son collaborateur Auguste Lebras, le 18 février 1832, à la suite de deux échecs au Théâtre Français et à la Gaîté. Ce suicide fit grand bruit : on connaît la chanson de Béranger et l'allusion de Musset dans *Rolla* (août 1833).

Mes muscles convulsifs tremblent, mon sang bouillonne ;
 On dirait que je suis sur des charbons ardens !
 Je ne sais quel lutin si méchamment s'applique
 A frustrer un vieux loup de sa part de sommeil ;
 Qu'importe ? N'ai-je pas un arcane magique,
 Qui peut souler mes sens d'un baume léthargique,
 Pour trois règnes entiers de nuit et de soleil ?...

— Holà ! remuez-vous, crânes poudreux et ternes
 De tous les vils poltrons égorgés par mes mains,
 Crânes, qui reposez le long des grands chemins,
 Dans les noires forêts, dans les eaux des citerne,
 Accourez ! accourez ! les vents vous porteront.
 Pour venir jusqu'à moi, profitez des ténèbres ;
 Puis, avec des cris sourds, des sifflements funèbres,
 Autour de mon chevet dansez, dansez en rond ! —

A peine ont retenti ces mandemens profanes,
 Que, par les rocs fendus, entre désordonné,
 Sur de jaunes rayons, un cortège de crânes,
 Dont le lit sanguinaire est soudain couronné.
 La ronde s'organise, et s'ébranle, et tournoie ;
 Et bercé, fasciné par le rythme discord
 Des psaumes que le bal fredonne dans sa joie,
 Notre infernal bandit profondément s'endort.
 — Ho ! métaphysiciens, qu'est-ce que le remord ?...

NUIT DIXIÈME

TRINITÉ

Lasciate ogni speranza...

DANTE.

Beati pauperes spiritu !

ÉVANGILE.

I.

Désireux que j'étais d'un songe bien morose,
J'avais pris, l'autre soir, une assez forte dose
D'opium. — Et d'abord, je vis un tournoiement
De grandes masses d'ombre... un bizarre ondoyement
De nuages moirés et fantasmagoriques,
De profils infernaux, de cadres phosphoriques.
Puis, tout ce vague essaim d'inertes visions
S'abîma dans le vide en muets tourbillons.

— De ce chaos naquit le drame de mon rêve. —

Dans un bois de l'Asie, au versant de la grève
D'un fleuve dont le cours s'allongeait indolent,
Je m'aventurais seul, rêveur et somnolent.
Un beau vieillard marcha droit à moi : son costume

Etais large et soyeux, comme c'est la coutume
 Chez les Orientaux. Son front, dans sa hauteur,
 Déployait un éclat sombre et divinisateur.
 Son œil noir, talisman de sympathique flamme,
 Avait de ces regards qui vous transpercent l'âme.
 Tout disait que, vieilli dans un art clandestin,
 Sans peine il déchiffrait les pages du Destin.

II.

— Mon fils ! me dit sa voix pompeuse et fatuaire,
 Ton cœur des passions a bu l'électuaire.
 De trois vastes désirs le groupe effervescent,
 Comme un sombre simoun, tourbillonne en ton sang.
 Je devine quels biens sauraient te satisfaire ;
 Tu voudrais t'éjouir au sein d'une atmosphère
 Qui distillât sur toi la triple volupté
 De l'Amour, de la Gloire et de la Liberté.

Liberté ! Gloire ! Amour ! formidables génies,
 A qui les fils de l'art doivent tant d'agonies !
 Oh ! combien d'aspirans à vos parvis sacrés,
 Repoussés de la nef, meurent sur les degrés !...
 Et ceux devant lesquels vos portes s'ouvrent toutes,
 Ceux pour qui chantent haut les orgues de vos voûtes,
 Que vous leur vendez cher le triangle de feux
 Dont vous glorifiez leur crâne sans cheveux ! —

III.

— Vieillard ! lui dis-je ému, si ta pensée austère
 De mon ame profonde explore le cratère,

Sans doute ce pouvoir que tu reçus d'Allah,
 Cette intuition ne se borne pas là.
 Des choses à venir le plus condense arcane
 Pour ton œil surhumain doit être diaphane.
 Ta magie, est-ce pas, sait ravir au démon
 Des charmes, des secrets dignes d'un Salomon.
 Sorcier, mage, devin, j'implore ta puissance ;
 Apprends-moi si les Dieux que mon orgueil encense,
 De quelques diamans adorneront mes jours,
 Ou si leur trinité me renîra toujours. —

IV.

—Je le veux bien, mon fils ! Or donc, prends ce volume ;
 L'oiseau Rock ¹ pour l'écrire a donné mainte plume.
 Lis le premier verset. Si tu ne comprends pas,
 Ne t'alarmes en rien ; car moi seul, ici-bas,
 J'ai le don de trouver ce livre intelligible.
 Pendant que tu liras, une force invisible
 T'enlèvera de terre : à l'entour de ton front,
 Des murmures, des voix, des ailes bruiront.
 Interdis à ta chair les frissons de la crainte.
 Tu ne tarderas pas à voir le labyrinthe
 Qui ceinture à longs plis le groupe radieux
 Des trois temples de jaspe où règnent les trois Dieux.

Chacun de ces palais, devant son péristyle,
 Présente un obélisque en bronze, œuvre de style
 Assyrien, qui porte inscrits sur ses talus
 Les noms des supplians par le Génie élus.

1. *L'oiseau Rock*, l'oiseau merveilleux qui figure dans les Mille et une Nuits : *Histoire de Sindbad le Marin*.

V.

J'embrasse le vieillard, et prenant le grimoire,
 D'abord j'en admirai la dorure et la moire ;
 Puis j'ouvris les feuillets, et je lus... Aussitôt
 Un nuage bruyant me prit dans son manteau.
 Je traversai l'éther d'un élan plus véloce
 Que celui de la trombe, aérien molosse.
 Peu à peu les démons ralentirent leur vol ;
 Je vis le labyrinthe, et j'en touchai le sol.

VI.

Sous un platane, au flanc d'une colline ardue,
 Les trois temples païens surgirent à ma vue.
 Ma première ferveur fut pour la Liberté.
 Vers son portique blanc je courus exalté.
 — N'attendez de ma phrase aucune floriture
 Sur les compartimens, le dôme et la sculpture
 De l'édifice. — A peine y jetai-je un coup d'œil. —
 L'obélisque d'airain qui se dressait au seuil,
 Absorba tout entier mon œil farouche et triste.
 — Or, mon nom n'était pas sur la pompeuse liste. —

VII.

Blême comme le roi des épouvantemens,
 Je m'arrêtai glacé ; mille pressentimens
 De funèbre couleur en mon cerveau sourdiren :
 La Raison, la Sagesse à l'oreille me dirent :

« Pour jouer un tel jeu tu n'es pas assez fort.
 « Fuis ! tente sur toi-même un héroïque effort. »
 Mais l'Orgueil me cria que je serais un lâche
 Si je m'en retournais sans accomplir ma tâche.
 Alors, sur mon visage, avec intensité
 Je rappelai le calme et la sérénité ;
 J'invoquai l'Espérance, et, m'efforçant d'y croire,
 J'arrivai taciturne aux portes de la Gloire.

VIII.

Mon œil interrogea l'obélisque divin
 Sur sa quadruple face... En vain ! toujours en vain !
 Pas de nom ! — Cette fois, ma douleur fut plus digne :
 Ma tête se drapa d'une ironie insigne :
 Mon cœur bondit de rage, et, faisant le géant,
 Se permit de traiter la gloire de néant.
 Je pensai que l'Amour avait assez de palmes,
 Assez de beaux festins, de solitudes calmes,
 Pour me faire oublier, dans leur solennité,
 Le dédain de la Gloire et de la Liberté.
 Donc je repris courage, et, d'un bond frénétique,
 Je m'élançai devant le troisième portique.

IX.

Mes frères en orgueil, vous tous dont les vingt ans
 Ne font que de sonner à l'horloge du tems,
 Vous, qui, francs contemplateurs de ce siècle néfaste,
 Voulez accidenter votre vie avec faste,
 Et nourrissez tout bas l'immense ambition
 D'unir à l'action la contemplation,

Dites, comprenez-vous quelle âpre névralgie
 De ma sombre nature exaltait l'énergie,
 Pendant que je jouais, bourrelé de remord
 Mon dernier coup de dé sur la table du sort ?...

X.

Frères, là comme ailleurs, mon regard n'eut à lire
 Que des noms étrangers ! — Pantelant de délire,
 Je tirai mon poignard, et, de ma forte main,
 Je ciselai mon nom sur le bronze inhumain ! —
 Alors, pour châtier ce hardi sacrilège,
 La théâtrale horreur d'un pompeux sortilège
 M'enveloppa ; le ciel couvrit son pavillon
 D'un drap noir que zébrait un sulfureux sillon,
 Et, du creux d'un nuage, une voix dramatique
 Laissa tomber ces mots comme un oracle antique :

Puisque Liberté, Gloire, Amour,
 T'ont défendu l'accès de leurs temples sublimes ;
 Puisque, d'abîmes en abîmes,
 Tes trois plans de bonheur ont roulé tour à tour ;
 Prépare-toi, jeune homme à descendre la pente
 Qui mène au réceptacle où, sur un trépied noir,
 Siège le démon pâle à la robe sanglante,
 Qu'on appelle le Désespoir ! ¹

1833.

1. La prophétie, trop vérifiée par la suite, qui condamne le Réprouvé de la Liberté, de la Gloire et de l'Amour, au Désespoir, après les longs développements qui précédent, se resserre dans une sécheresse qui rappelle la vigueur dédaigneuse de la fameuse strophe du *Silence* ajoutée sur le tard par Vigny à son poème du *Jardin des Oliviers*.

MOSAÏQUE

FRAGMENT PREMIER

SPLEEN

MANFRED.

La patience ! toujours la patience !... Ce mot a été créé pour les animaux serviles et non pas pour l'oiseau de proie ! Prêche la patience aux êtres formés de ta vile poussière ! moi, je suis d'une autre espèce !

LE CHASSEUR DES ALPES.

Merci Dieu ! je ne voudrais pas être de la tienne pour toute la gloire de Guillaume Tell !...

LORD BYRON.

Oh ! combien de mes jours le cercle monotone
Effare ma pensée et d'ennuis la couronne !
Que faire de mon ame et de ses saints transports,
Dans cet air étouffant qui pèse sur la ville,
Au milieu d'une foule insouciante et vile,
Où dort l'enthousiasme, où tous les cœurs sont morts !

Que faire, dites-moi, de ce culte funeste
Pour tout ce qui dans l'homme est grand, noble, céleste,

De ces fougues d'amour, de ces élans d'orgueil,
 De ces bouillonnemens, de cet intime orage,
 Qui, de mes nerfs brûlés dévorant le courage,
 Me font déjà rêver le repos du cercueil !

Est-ce éternellement que le sort me condamne
 A dépérir ainsi dans ce climat profane ?
 Oh ! ne pourrai-je donc libéré de mes fers,
 Pèlerin vagabond sur de nouvelles rives,
 Promener quelque jour mes passions actives,
 A travers l'Océan, à travers les déserts ?

Où donc est le vaisseau qui, dédaignant la côte,
 Doit chercher avec moi la mer profonde et haute ?
 Quand, nouveau Child-Harold, sur la poupe monté,
 A l'heure du départ, libre, sauvage et sombre,
 D'un sourire pareil au sourire d'une ombre
 Enverrai-je l'insulte à ce bord détesté ?

Le bercement lascif de l'onde aventureuse
 Peut-être assoupirait la fièvre sulfureuse
 Qui m'arrache des pleurs et me tarit le sang :
 Peut-être, avec l'aspect du sol que je renie,
 S'en irait cet amour dont ma pâle atonie
 Divulgue le pouvoir morbide et flétrissant.

Peut-être j'oublierais jusqu'à ce nom magique
 Que tant de fois mon cœur, lyre mélancolique,
 A modulé tout bas loin des cœurs importuns :
 Et je ne verrais plus, dans mon sommeil morose,
 Un fantôme trop cher, de sa main blanche et rose,
 A ses cheveux d'ébène immiscer des parfums.

Toi l'oublier, esclave ? — Oh ! non, je t'en défie.
 — Un charme trop puissant fut jeté sur ta vie. —
 Tant que de sa lueur un reste de raison
 Eclaircira la nuit de ton ame déserte,
 Toujours, dans ta pensée aux noirs chagrins ouverte,
 Une voix sarcastique épèlera ce nom !

Eh bien ! donc, si jamais, dans son pélerinage,
 Mon brick aventurier rencontrait une plage
 Où s'ouvrit des combats le drame redouté :
 Jetez l'ancre, dirai-je, allons ! qu'on prenne terre !
 J'aime le sang, la mort, le jeu du cimenterre,
 Et je réclame ici ma part de volupté !

Un cheval, un cheval !... et qu'à bride abattue
 Je tombe au plus épais de ces rangs où l'on tue !
 — Reçois, bruyant chaos, celui qui veut mourir...
 Oh ! l'éclair des cimiers ! le spasme du courage !
 La strideur des clairons, l'arôme du carnage ! —
 Quelle sublime fête à mon dernier soupir ! !

Certes, jeune insensé, voilà d'orgueilleux songes.
 Ta muse n'a jamais, pour d'aussi beaux mensonges,
 Sur le clavier de l'ame improvisé des airs.
 Mais ils sont vains les cris de ta bouillante audace !
 Au conseil du Destin tu n'as pas trouvé grâce :
 Sur son trône de bronze il rit de tes concerts.

Pleure : il faut te résoudre à languir dans les villes.
 — Adieu l'enthousiasme. — En des travaux serviles

On t'ensevelira, comme en un froid linceul¹.
Ah ! pleure — mais tout bas, de peur que l'ironie
De misère et d'orgueil n'accuse ton génie.
— Et point d'amis encore ! — Il te faut pleurer seul.

1829.

1. Si cette pièce est bien de 1829 (le poète avait dix-huit ans), quelle étrange prescience de sa vie future et du sort obscur qu'il devait avoir, comme modeste employé d'un ministère !

FRAGMENT SECOND

MYSTÈRE

Qui sait ce qui est derrière la mort ?... Qui sait si les âmes, délivrées de leur prison matérielle, ne peuvent pas quelquefois revenir veiller sur les âmes qu'elles aiment, commercer mystérieusement avec ces douces compagnes encore captives, et leur apporter en secret quelque vertu des anges et quelque joie du ciel ?

VICTOR HUGO.

« Seigneur, une Ame pure, innocente, ingénue,
« Dans tes brillans parvis dernièrement venue,
« Le croira-t-on jamais ? soupire et pleure encor !
« Vainement, pour calmer son angoisse inconnue,
« L'air se charge de myrrhe et des sons du Kinnor.

« Tes dômes lumineux, tes auréoles vives,
« Tes anges, de ta gloire étincelans convives,
« Ne peuvent absorber son déplaisir profond :
« Nous l'entendons souvent, dans le bois des Olives,
« Redemander la terre et murmurer un nom. »

Sous mon Delta de feu qu'on l'amène sur l'heure !
Dit le souverain juge : et la sainte demeure

Vibra respectueuse au timbre de sa voix :
 Et d'un vol cadencé, la jeune Ame qui pleure¹,
 Surgit, pâle colombe, aux pieds du Roi des rois.

— Jeune Ame, qu'ai-je appris ? certes, il est étrange
 Que, même dans le ciel, toi, dont j'ai fait un ange,
 Tu laisse errer des pleurs sur tes traits abattus :
 Pourtant tu méritais un bonheur sans mélange,
 Car le Livre de vie est plein de tes vertus.

Pour tuer la rigueur du mal qui te dévore,
 Veux-tu que je te donne un char omnicolore,
 Une tente de pourpre aux rideaux de vermeil ?
 Veux-tu te couronner d'un royal météore,
 Et luire dans l'éther comme un second soleil ?

— Oh ! non, mon père, non : répondit la jeune Ame.
 Ce ne sont pas ces biens que ma douleur réclame.
 Gardez tous vos trésors, vos sceptres de saphir,
 Vos chars de diamant, vos couronnes de flamme,
 Et parmi les humains laissez-moi revenir.

Je veux m'en retourner au bois où dort ma cendre...
 Ma bien-aimée est là qui, malheureuse et tendre,
 Du monde pour gémir se plaît à s'isoler.
 Auprès d'elle, Seigneur, laissez-moi redescendre !...
 Son deuil est si profond ! je veux la consoler.

— Eh bien ! dit Jéhovah, j'exaucé ta demande.
 Je te bénis, mon fils. Lorsque l'amour commande,

1. Tout le début de cette pièce rappelle la pièce de Victor Hugo : *Louis XVII*, et le dialogue qui suit entre elle et Dieu qui lui offre toutes sortes de biens évoque le souvenir de l'*Enfant Grec*.

Tout doit obéir, tout... jusques à l'Eternel.
Un cœur qui sait aimer est la plus riche offrande
Dont on puisse jamais décorer mon autel. —

Et, du regard de Dieu légèrement froissée,
La porte du ciel s'ouvre : et, d'une aile insensée,
Le jeune esprit se plonge en l'éther spacieux :
A plein vol il descend, plus prompt que la pensée,
Vers un orbe lointain qui fascine ses yeux.

Autour de lui déjà les brises de la Terre
De leur grande harmonie apportent le mystère :
Son pied rase des monts le nébuleux cimier ;
Et, sous le ciel créole, en un parc solitaire,
Il se jette invisible aux feuilles d'un palmier.

Là, sur l'herbe et les fleurs, celle qu'il idolâtre
Repose : l'on dirait une nonne d'albâtre,
A voir sa vénusté, son calme et sa pâleur :
Elle dort... mais sa lèvre ardente et violâtre
Révèle qu'en son sein ne dort pas la douleur.

Doux comme le parfum que la rosée éveille,
L'esprit du bien-aimé se glisse à son oreille ;
Il mêle à ses cheveux de suaves senteurs :
Et, pour rasséréner son beau front qui sommeille,
A voix basse il lui dit ces mots fascinateurs :

— Ne te désole plus, ma colombe chérie !
Je reviens : ta beauté dans les larmes flétrie
N'a pas à mon amour fait un stérile appel.
Pour l'humble solitude où se cache ta vie,
J'ai quitté sans regret tous les bonheurs du ciel.

Je veux qu'autour de toi, comme une pure essence,
 En tous lieux et toujours oscille ma présence :
 Je veux que tu l'aspire au milieu des concerts
 Que la nature exhale, et dans l'effervescence
 Des émanations qui parfument les airs.

Au doux tomber du jour, lorsque la rêverie
 Allanguira tes pas dans la tiède prairie,
 Sur les losanges d'or mon ame glissera ;
 Et suspendant son vol, belle, heureuse, attendrie,
 Comme en nos soirs d'amour elle te sourira.

La nuit, je frôlerai les rideaux de ta couche ;
 Je mêlerai mon souffle au souffle de ta bouche ;
 J'imprégnerai tes sens d'un mystique bonheur.
 Et jamais nul démon, de son rire farouche,
 N'osera dans un rêve épouvanter ton cœur.

Suspends à ton balcon des harpes d'Eolie :
 Et lorsque les vapeurs de la mélancolie
 Rembruniront pour toi l'aspect de ton séjour,
 Mon ombre te joûra, sur la corde amollie,
 Des airs voluptueux comme un frisson d'amour.

Oh ! souvent ? n'est-ce pas, de langueur expirante
 Tu viendras visiter la forêt murmurante
 Où les premiers aveux firent trembler ma voix ;
 Où de mes chastes bras l'étreinte délirante
 T'attira vers mon cœur pour la première fois ?

Là, mon fantôme encor, plein de jeunes ivresses,
 Veut te faire un réseau de brûlantes caresses ;

Mon baiser veut encor frissonner sur ta main,
Courir sur tes cils noirs, sur tes soyeuses tresses,
Incendier ta lèvre et jasper ton beau sein.

Oh ! oui, jusques à l'heure où, pour le vrai cénacle,
Ton ame laissera le terrestre habitacle,
Je tiendrai ma ferveur roulée autour de toi :
Tu pourras t'éjouir, comme en un tabernacle,
Dans ce chaste penser : Son âme est avec moi !...

1830.

FRAGMENT TROISIÈME

FANATISME

... A la rage il adore,
Républicain naïf, les romaines vertus :
Il se donne les airs et le ton d'un Brutus !

THÉOPHILE DONDEY.

Que je l'aime ce nom, saint dans tous les langages,
Ce nom terrible, écrit sur le char des orages,
Ce nom beau de puissance et d'immortalité,
Qui fait pleurer les rois dans leur alcôve immonde,
Que nous verrons un jour le seul culte du monde,
Ce nom de bronze, Liberté !...

Lorsque, tout grandiose, il vibre à mon oreille,
Ma fougue de poète en sursaut se réveille,
D'héroïques éclairs jaillissent de mon œil,
Ma main veut s'appuyer sur le pommeau d'un glaive,
J'ai des frissons de gloire, et mon front se relève
Couronné d'un joyeux orgueil !

Oh ! sainte Liberté, si ma Lutèce encore
Voyait d'un fils des camps le bouclier sonore
Remplacer au Forum les tables de ses lois,
S'ils renaissaient encor les jours du despotisme,

Si la France expirait, va, mon patriotisme
Ne serait point morne à ta voix.

Vainement de César le trône sacrilége
Resplendirait, gardé par le double cortége
D'un sénat avili, d'un prétoire invaincu ;
Du vertueux Brutus je relirais le crime...
Je n'aurais point pitié du conquérant sublime ;
— Bientôt César aurait vécu.

1828

FRAGMENT QUATRIÈME

IL MIO TESORO

Mon amour est animé comme la vie,
Sans bornes comme l'infini.

SCHILLER.

..... Une chaîne me lie,
Que je ne romprai pas!...

VICTOR HUGO.

V...¹, nom mystique émané d'un beau rêve,
Nom vague, primitif, pur comme celui d'Ève,
Nom créé par l'amour, et créé pour moi seul,
Dont je me souviendrai jusques dans le linceul,
Dis, n'es-tu pas heureux de nager dans l'arôme
Qu'élève autour de toi mon ame, ton royaume,
Comme une almé se plonge et nage en souriant
Dans un bain tout rempli des senteurs d'Orient ?...

1. Le nom qui ne figure ici qu'en initiale, figure au complet dans les *Œuvres posthumes* : c'est Vanina. Le premier vers indique bien d'ailleurs que ce n'est qu'un nom convenu.

Pour la langue et la pensée, cette pièce, malgré sa date de 1833, est une des plus médiocres du recueil. L'expression est peu sûre, parfois ridicule. Havet a noté les deux vers de la page 129 : *Hélas ! autour de toi, ma jolie émeraude...*

Il y avait ici quelque chose de très personnel où la délicatesse de Dondey craignait de trop dire. Il éloigne le soupçon de réalité par la note finale.

— Oh ! c'est que j'ai pour toi, dans ma chaude poitrine,
Des prédispositions d'essence si divine !...

C'est que j'émets vers toi, mon idéal flambeau,
D'ardeurs et de soupirs un cortége si beau !...

— Le Doute et la Raison, couple mélancolique,
M'ont dépeuplé jadis tout le ciel catholique :
Depuis long-tems j'ai dit un solennel adieu
A l'*absolvo* du prêtre, aux hymnes du saint lieu.

Mais le doux mysticisme, ange d'or et de flamme,
Ne s'est pas pour cela retiré de mon ame !

Ma ferveur ne s'est pas éteinte !... seulement,
Je lis un autre nom sur le bleu firmament. —

A toi seul mes trésors de pieuse tendresse,
Nom suave et chéri de ma dame et maîtresse !
Pour m'imprégnier d'extase et de dévotion,
Toi seul es assez riche en fascination !

— Hélas ! autour de toi, ma jolie émeraude,
Mon sens intuitif nuit et jour veille et rôde...

Tant je crains le serpent social !... tant j'ai peur
Qu'il n'étende sur toi sa morbide vapeur !

Tant j'appréhende, hélas ! que cette haleine immonde
Ne te fasse tomber aux préjugés du monde,

Comme une pauvre étoile aux fanges d'un marais ! —
Que je voudrais, mon Dieu ! mon Dieu, que je voudrais

T'enserrer, te cacher à toujours dans l'abîme
De mon amour profond, de ma pensée intime !...

Dans l'arcane pieux, fidèle, protecteur,

Du centre de mon cœur, dans le cœur de mon cœur !...

(Tiré d'un poème inédit sur l'*Amour Platonique*).

FRAGMENT CINQUIÈME

PAGE DE ROMAN

Nulla tuum nobis subducet femina luctum,
Hoc primum juncta est fœdere nostra Venus.
Tu mihi sola places ; nec jam, te præter, in urbe
Formosa est oculis ulla puella meis.

TIBULLE, Liv. III, Élég. vii. ¹

I.

Oh ! crois toujours en moi !... que jamais dans ta route,
Le sphinx pernicieux qu'on appelle le Doute
Ne rampe à ton côté !
Crois toujours qu'adorée en son Delta de flamme,
Ton ame gardera le sceptre de mon ame
Toute une éternité !

Crois toujours que mon cœur, mystérieux émule
Du vers passionné que ton cœur, dans Tibulle,

1. « Aucune femme ne nous ravira à ta couche : tel fut le premier pacte qui joignit notre amour. Toi seule me plais : et désormais, toi exceptée, dans la ville, il n'est point de jeune fille qui soit belle à mes yeux. » Cette épigraphe est la seule tirée des auteurs anciens.

Le titre : *Page de Roman* et la note finale sont une fois de plus choisis pour détourner l'idée de réalité. Mais la passion qui parle ici est sincère ; elle a un objet véritable, quoique inconnu. On comprend que celle que le poète aime n'est pas libre ; les romans où il a peint plus tard son amour le disent plus nettement.

A trouvé si charmant,
 Se plaît à répéter : jamais nulle autre femme
 Ne recevra de moi, sur une couche infâme,
 Des étreintes d'amant !

C'est qu'il faudrait, vois-tu, de bien grands sortilèges
 Pour m'allumer au sein des ardeurs sacrilèges ;
 Car je sais allier
 A la sombre raison de notre âge sceptique
 La foi primordiale et la candeur pudique
 Du siècle-chevalier !

II.

Mais si l'unique vœu de ma pensée occulte
 Est de t'avoir toujours pour mon astre et mon culte ;
 Si ma volonté ploie esclave sous l'aimant
 Dont le ciel a doué ton œil de diamant,
 Moi, je veux à mon tour me sentir le seul maître
 De tout ce qui palpite et pense dans ton être !
 Je veux que ton esprit, vierge de tout lien,
 En dehors du Devoir plane ainsi que le mien.
 Je veux, rêvant pour nous félicité complète,
 Que mon cœur soit toujours la seule cassolette,
 Le seul brasier d'amour où, sans remords aucun,
 Ton ame orientale épanche ses parfums !...
 — Vrai Dieu ! Pourquoi faut-il que, fascinée encore
 Par un mot hypocrite et vain qui se décore
 D'un habit de morale aux serviles galons,
 Tu proclames, devant la tourbe des salons,
 Comme principe d'ordre et vertus généreuses,

D'absurdes préjugés dont les faces l'épreuses
Ne m'inspirent jamais qu'un hoquet de dégoût,
Et que toi-même au fond tu hais par-dessus tout ?... —
Si tu pouvais alors, dans ma tête insensée,
Voir tous les vils démons qui hantent ma pensée !...
Si ton amour savait combien alors en moi
D'amers ressentimens bourdonnent contre toi !...

III.

Je t'afflige, est-ce pas ? — mon ange aimé, pardonne ! —
Va, si ma sombre ardeur au dépit s'abandonne,
Si j'ose amèrement

Te cadencer en vers d'impérieuses plaintes,
C'est que j'ai dans le cœur assez de choses saintes
Assez d'enchantement,

Pour te faire oublier le déplaisir funeste
Dont je ternis ton ame, azur chaste et céleste :

C'est qu'au monde idéal,
J'ai pour toi des palais, fils de ma fantaisie,
Des jardins exhalant mystère et poésie,
Sous un ciel auréal :

C'est qu'à la fois je tiens du démon et de l'ange ;
C'est que, par un caprice intraduisible, étrange,
 — Que tu concevras, toi,
Mais qui susciterait des sots la pitié grave, —
Je veux être à la fois ton maître et ton esclave,
 Ton vassal et ton roi !

IV.

Ce soir, pour être heureux nous aurons donc une heure !
 — Oh ! comme par avance et j'en ris et j'en pleure ! —

Belle fée, est-ce pas

Que tu dissiperas le doute qui me froisse,
 Et que j'endormirai mon orageuse angoisse
 Au berceau de tes bras ?...

J'ai de rêves d'amour l'ame toute enlacée :
 C'est comme un fleuve d'or où ma chaste pensée

Se plaît à s'engloutir ;

C'est une plénitude et de joie et d'extase :
 Un fardeau de bonheur qui m'opresse, m'écrase,
 Jusqu'à m'anéantir !

Pied d'Espagnole, œil noir, gorge d'Italienne,
 Vénusté de houri, langueur éolienne,

Organe célestin,

Trésors secrets, foyers de magnétique flamme,
 A vous mes sens, à vous mon corps, à vous mon ame !
 A vous tout mon destin !!...

(Tiré d'un poème intitulé : *Delta*).

FRAGMENT SIXIÈME

AMOUR

Espérons en les Dieux, et croyons à notre ame !
De l'amour dans nos coeurs alimentons la flamme !

DE LAMARTINE.

Si la Marchesina sort du palais furtive,
Ce n'est pas pour rêver à la chute plaintive
Des cascades rongeant leurs sonores gradins ;
Si son pied va foulant la mousse des jardins,
Si dans le bois douteux sans duëgne elle s'expose,
Ce n'est pas, croyez-moi, pour la brise ou la rose.
Tremblante, son oreille écoute... Oh ! ce n'est pas
La voix du rossignol : c'est le bruit sourd d'un pas
Qui rapidement glisse au limbe de l'allée.
D'un nuage d'amour sa paupière est voilée :
Elle appuie, au sommet d'un talus de gazon,
Sa tête langoureuse où s'éteint la raison.
Tout-à-coup, traversant le hallier qui palpite,
A ses pieds adorés l'amant se précipite.

LE JEUNE HOMME.

Laisse, fée aux yeux noirs, laisse mon corps jaloux,
Comme un serpent lascif, s'étendre à tes genoux !

Lorsque ta vénusté de son éclat m'obombré,
 Dieu seul de mes bonheurs pourrait dire le nombre.
 Laisse ma tête en feu se serrant contre toi,
 Caresser follement ta robe ; laisse-moi
 Sous l'amour de tes yeux qui me trempent de flamme,
 Respirer comme un vague et saisissant dictame.
 Que je boive à pleins bords l'oubli des mauvais jours !
 Ma reine, dis-moi bien que tu seras toujours,
 Dans les sables brûlans de ma vie agitée,
 Mon ombreuse oasis et ma coupe enchantée !

LA DAME.

Est-ce qu'il m'est possible, amour ! d'être un moment
 Sans parfumer ton sort de mon saint dévoûment ?
 Oh ! puis-je sur tes pas répandre assez de myrrhe,
 Toi qu'avec passion je vénère et j'admire,
 Toi qui parles si bien des femmes et du ciel,
 Toi dont l'organe aimant réalise Ariel ?
 Puis-je assez te chérir, mon ange, mon idole !
 Toi qui, lorsque le soir, nous allons en gondole,
 Chantes pour moi des vers dans les parfums du vent :
 Toi qui sais m'adorer en poète fervent,
 Comme aux jours du passé Pétrarque adorait Laure,
 Le Dante Béatrix, le Tasse Éléonore ;
 Toi dont le cœur est vierge et dont la vie enfin
 Est un hymne d'amour sans lacune et sans fin ?...

LE JEUNE HOMME.

Oh ! laisse mes deux bras te faire une ceinture !
 Viens ! De tous les bonheurs épars dans la nature,

Au centre d'un baiser, chère amante, essayons,
De confondre et d'unir les multiples rayons.
Mets tes yeux sur mes yeux. Donne à ma lèvre, donne
Ta lèvre séraphique, ô ma blanche madone ! —

Dieux ! le beau, le divin, le sublime baiser
Qu'à ce propos galant, vous l'eussiez vu poser
Sur la bouche de miel de sa pâle marquise,
Qui se mourait d'amour dans une pose exquise !...

— Oh ! pourquoi les grelots d'un maudit muletier ¹
Sonnèrent-ils alors, dans le voisin sentier ?...

— Ho ! pourquoi, tout auprès du couple qui s'effare,
Passa-t-il une chasse entonnant sa fanfare ?...

1831.

2. *Les grelots d'un maudit muletier* ; ce détail, ainsi que la duègne dont il est question plus haut semblent rappeler l'Espagne. Mais la dame parle de *gondole*, évoquant ainsi Venise. Le lieu de la scène reste incertain : les raisons sont les mêmes que dans les pièces antérieures : ceci est une confession voilée. Mais quel sens faut-il attribuer au brusque contraste de la fin ? Le poète désigne-t-il le monde et son mouvement qui trouble les extases des amours secrètes ?

CORRESPONDANCE
DE THÉOPHILE DONDEY
ET D'ERNEST HAVET

Les lettres qui nous sont parvenues de Dondéy à son ami d'enfance Ernest Havet et celles de Havet à Dondéy ne commencent pas avant 1835. Il y en a 48 du premier, 79 du second (lettres ou billets). Nous ne les donnons pas toutes ; nous ne les donnons pas non plus toujours entières. Une discréction nécessaire doit borner notre choix à ce qui peut être d'intérêt vraiment littéraire et général.

Parmi les lettres de Dondéy que nous avons eues entre les mains, trois seulement ont été publiées dans les fragments de Correspondance qui terminent le volume posthume des *Œuvres en prose*. Toutes celles d'Ernest Havet sont inédites.

Cette correspondance comprend d'abord les lettres échangées en 1835-36, alors qu'Ernest Havet venait d'être envoyé comme professeur de rhétorique à Dijon. La vie de province au moment où le romantisme est encore discuté, les goûts opposés du jeune maître formé par l'étude des classiques et du poète qui avait débuté dans la vie à la bataille d'*Hernani*, voilà ce qu'on y peut suivre avec intérêt.

La seconde partie de la correspondance commence en 1853 ; elle s'étend jusqu'aux dernières années de la vie de Dondéy. La dernière lettre qui lui est adressée est de 1872. Après cette date il n'était en état ni d'en recevoir ni d'en écrire. L'écriture même de celles qui datent de la Commune sont d'une main tremblante, et la dernière fut dictée par lui à sa sœur.

Beaucoup de billets ne sont que des invitations ou des excuses : il n'était pas utile de les donner en général. Ils sont toutefois un témoignage de l'intimité qui existait entre les deux écrivains : amitié de jeunesse, qui dure sans nuage jusqu'à la mort, qui permet de tout se dire, parce qu'aucun n'a de secret pour l'autre. Je vais trop loin : l'érudit parle franchement de tout : sa famille et ses travaux. Dondéy n'est pas moins franc sur ses proches et ses maladies fréquentes : il ne dit rien de ses travaux littéraires. Ce n'est que très tard qu'il consent à les révéler par morceaux. Mais il ne cache rien de ses admirations romantiques, ni de ses ardeurs républicaines. Sur ce dernier point il n'y a point de désaccord entre lui et le fonctionnaire de l'Empire. Au point de vue religieux, celui-ci même irait peut-être plus loin : Dondéy se contente d'être voltaïrien.

Le tempérament de Dondéy surtout se révèle en entier : sa tristesse profonde, qui va jusqu'au complet découragement, traversée parfois de quelques élans de gaîté, ses convictions enflammées qui donnent dans ses lettres un reflet de ses conversations, où il se livrait jusqu'à s'épuiser, sont bien en accord avec les feux et les flammes qu'il avait jetés dans son premier recueil. Ainsi nous avons la preuve que ces vers ne sont pas la fantaisie d'un poète qui veut seulement étonner. En face, l'homme calme, guidé par la raison, est souvent, quoique plus jeune de deux ans, le conseiller qui donne courage : il y a quelque chose de touchant dans les délicates remarques qu'il lui prodigue.

Par ce que tous deux écrivent, nous avons sous les yeux, pendant tout le cours du second Empire, les sentiments et les idées de deux hommes très intelligents, lettrés attentifs aux publications nouvelles, esprits libres qui jugent ce qui se passe sur la scène politique et attendent les jours où luira la Liberté.

I

Dijon, vendredi 13 novembre 1835.

MON CHER THÉOPHILE,

Je voulois toujours attendre pour t'écrire, que je connusse Dijon, mais j'attendrois trop longtemps : je vis à Dijon à peu près aussi isolé qu'à Paris, et aussi peu au courant des choses et des hommes. On me l'a dit ; et je m'aperçois que cela est vrai, Dijon a cet agrément qu'on y vit comme on veut ; ce n'est pas une *petite ville*, et on ne s'y figure pas que l'univers ait les yeux attachés sur chaque habitant. J'ai à peine vu le Recteur, je ne connois ni le préfet, ni l'évêque, ni le procureur du roi, ni les journalistes, ni le théâtre, ni rien enfin qui soit quelqu'un ou qui tienne à quelque chose. J'excepte le conservateur des hypothèques, oncle d'un de mes professeurs de l'École, qui m'a recommandé à lui : c'est un excellent homme, un bon vivant, qui touche à la soixantaine, veuf et consolant son veuvage avec de fort bons vins de la Côte-d'Or, dont j'ai ma part. C'est un fin gourmet, qui a le culte du beau en cuisine, et qui met son amour-propre à faire des prosélytes : son baptême n'est pas un baptême d'eau. Son gendre est le propriétaire du clos unique qui donne le Chambertin ; j'ai foulé ce sol avec la même vénération que si c'eût été la terre de Marathon ou de

Platée ; j'ai dit : *Salve, magna parens vini, Chambertina tellus* ; j'ai descendu dans les caves, j'ai essayé de chaque tonneau, chantant toujours : « J'en veux goûter encore », etc., comme dans le Nouveau Seigneur. Ne va pas croire cependant qu'on en soit encore au Nouveau Seigneur chez les Dijonnais : la civilisation à Dijon est très avancée, on est fou du drame moderne et du grand opéra, et trois fois par semaine, *par permission de M. le maire*, la troupe de Dijon *a l'honneur de donner* « Angelo » ou quelque autre chose de même force. Mais je n'ai pas encore eu l'honneur d'aller voir cela, parce qu'on n'a fait que chanter depuis que je suis arrivé : le drame n'a pas encore paru. L'héroïne du drame, la Marie Tudor, la Lucrèce Borgia (et non pas Lucrèce tout court), la Marguerite, etc., etc., est une mad. Thénard, mère du Thénard de Feydeau : je me propose d'aller l'entendre hurler quelque soir.

Pour te donner des détails plus sérieux, et dont je te prie de faire part à ta mère, si elle veut bien s'y intéresser, je te dirai que je suis aussi content que je puis l'être loin des miens : *excepto quod non simul essent, cetera laetus*. M. Lebas ne m'a pas seulement bien accueilli, il m'a aidé de ses conseils et de ses démarches, il m'a logé, il m'a présenté, il m'a promené, il me dit où me fournir et comment : j'ai trouvé enfin chez lui et chez ses enfants une nouvelle famille. Mes supérieurs m'ont fort bien reçu, et j'ai eu près d'eux, d'en haut, des recommandations très flatteuses et de fort bon effet pour l'avenir. Mes élèves me goûtent, et sont fort bien disciplinés, ma classe est la plus attrayante à faire,

je prêche les saines doctrines à mon aise, et j'anathématise *ex cathedra* les novateurs. Les jeunes têtes de Dijon sont très ardent, mais neuves et souples, et le vrai, devenu neuf aujourd'hui par l'abus du faux, ne laisse pas que de faire quelque impression. Puis quand je rentre chez moi, car je suis chez moi, et j'ai enfin mon petit ménage, j'y trouve Catherine toute pleine d'affection pour moi, toujours aux petits soins, et ne s'étudiant qu'à me rendre la vie douce : je travaille paisiblement près de mon feu, qui me revient à meilleur marché qu'à Paris, et j'attends sans trop d'impatience que les années se passent, et qu'on me rappelle d'un exil qui n'aura pas été pour moi sans consolations ni sans charme. Un nouveau bonheur vient de me l'adoucir encore, c'est la nomination de Cartellier, mon ami d'école, à la troisième du collège de Dijon. Cartellier a vécu trois ans avec moi dans une intimité qui nous rendoit la séparation d'autant plus pénible, qu'à la sympathie des caractères et des idées, condition première de toute amitié, se joignoit la communauté des travaux. Il a si vivement insisté pour être réuni à moi, qu'il a fini par l'obtenir ; et depuis trois jours nous sommes ensemble. Tu vois que quoique ce soit un malheur pour moi d'avoir été relégué en province, bien des heureux envieroient encore ces malheurs-là !

Écris-moi, je te prie, une longue lettre, plus longue que celle-ci, que je suis obligé d'abréger pour la mettre à la poste aujourd'hui, et ne pas trop faire attendre mon frère, car je lui dois depuis deux jours une réponse que je lui adresse sous la même enveloppe que ceci.

Il te renverra par la petite poste ma missive. Parle-moi littérature, dis-moi ce que c'est que *Don Juan*, ce que c'est que ces *Chants du Crénuscle* qui me font dire que le jour de Victor Hugo a bien baissé : conte moi ce que tu lis, et, si tu fais quelque chose, ce que tu fais. Envoie-moi, si tu peux, un poème ou quelque petit sonnet, pour le moins.

Adieu, je t'en écrirai une autre fois davantage, je n'ai pas voulu retarder plus longtemps, de peur que ta bonne mère ne m'accusât de négligence. Exprime-lui combien je suis reconnoissant de l'affection qu'elle m'a toujours témoignée. Présente à ta sœur tous mes respects, je dirois mes amitiés, si cela étoit permis, de loin, au camarade de ton enfance. Je lui souhaite bien des élèves, à ta mère une bonne santé, et à toi que quelque trou se fasse quelque part, où tu puisses te loger enfin. Adieu, mon ami, je t'embrasse.

E. HAVET.¹

II.

Paris, 30 mars 1836.

MON CHER ERNEST,

Tu dois m'accuser de triple paresse, d'oubli, d'indifférence, etc..., eh ! bien, tu as tort. Tu es, comme tant

1. La réponse à cette lettre, du 8 décembre 1835, a été publiée dans les *Oeuvres en prose*, p. 333 : elle contient en particulier un jugement intéressant sur les *Chants du Crénuscle* de V. Hugo.

de gens d'esprit, la dupe des apparences. Je te dirai que depuis le 8 février jusques au 8 mars, je n'ai pas bougé du lit et de la chambre, tout entier en proie aux délices d'une affection de poitrine. Je vais mieux depuis trois semaines ; mais les forces ont une peine incroyable à revenir, je me sens étiolé, usé, énervé ; la moindre chose me met à bas ; pour comble de volupté, j'ai la jambe gauche malade, je ne marche qu'avec peine et en boitant et ne puis faire une course un peu longue qu'en omnibus. Je n'ai pas besoin de te dire que ma mère m'a soigné admirablement ; ma foi ! sans elle, j'aurais peut-être risqué d'aller prendre connaissance du grand secret (du grand Arcane, aurais-je dû dire, c'est plus romantique !...) Les soins qu'elle m'a donnés et ses inquiétudes pour moi l'ont tellement fatiguée, qu'à son tour elle a été retenue à la maison par une indisposition de huit jours. Je serais bien heureux si elle pouvait me soigner l'âme comme elle me soigne le corps.

Je ne suis pas encore revenu au Ministère, et quand j'y rentrerai, ce sera pour m'installer dans un nouveau bureau. On m'a fait savoir cela dernièrement. Il m'ennuie fort d'aborder de nouveaux collègues et un nouveau travail. Encore si l'on m'augmentait. Mais non.

Puisque tu ne veux pas que nous usions nos bottes en pèlerinages aux bureaux d'affranch^t, ne les usons pas. Là-dessus je m'incline, encore tout foudroyé de ta Catilinaire sur ce grand sujet, et je te promets obéissance absolue. Je suis aussi l'esclave de ton aimable désir relativement au portrait de l'ignivore

O'Neddy ; je te le garderai fidèlement, bien que mon ancienne affection pour le héros soit un peu écorni-flée...

J'espère, mon cher ami, que tu as toujours les sujets de bien-être et de bon contentement que tu manifestais il y a deux mois, dans la lettre adressée à ma mère. Courage, mon philosophe ! la vie s'ouvre belle pour toi. Te voilà arrivé dans une sphère où tu n'as rien à craindre des mouvements révolutionnaires du siècle ; le Progrès seul, jamais le Désordre, pourra venir troubler ta confrérie ; mais je me rassure, car je sais qu'il ne sera jamais un trouble pour toi.

Je te remercie des vœux que tu fais pour l'amélioration de ma destinée. Elle a besoin en effet de s'améliorer ; elle est malade, plus malade que mon enveloppe terrestre (tiens, je fais du style académique !) On dit qu'on ne va jamais plus loin que quand on ne sait où l'on va : — en ce cas, j'irai loin, car le diable m'emporte si je sais où je vais.

Quand tu auras le temps, écris-moi donc quelque chose de drôle sur les spectacles et la société de Dijon. Car enfin, cet hiver, tu as dû nécessairement aller au spectacle et en société. A propos de spectacle, vous avez eu dernièrement à votre tribunal une bien terrible affaire ! ce damné Delacolonge ! mais c'est fabuleux comme le Minotaure. J'ai lu cela dans nos feuilles, et ma foi, sérieusement... *j'en tremble encor d'horreur !*

Te souvient-il de ce plaisant quatrain que produisit autrefois la muse écolière de mon camarade Félix :

Depuis longtemps ma cithare plaintive,
N'a plus chanté ni forêts ni ruisseaux ;
Elle dort... et moi, sur la rive,
Je vis comme les animaux !...

Eh ! bien, mon cher, j'en suis là. Je vis comme un animal. C'est-à-dire que je ne fais rien, que je ne lis rien. J'ai le cerveau tout affaibli ; je ne saurais rien en tirer, pas même un petit sonnet. Ensuite, une lecture un peu chaude nuirait à ma santé. Je parcours bien quelques journaux, mais je n'appelle pas ça lire.

Adieu, mon ami, n'oublie pas que tu as dans ma peau un camarade dévoué et qui sympathise vivement avec les satisfactions que tu éprouves au seuil de ton avenir. Je ne te parle pas du plaisir que j'aurai à te voir aux vacances prochaines. Fais-moi prendre patience en m'écrivant dans tes moments perdus. Adieu, philosophe, adieu, épicurien, adieu, racinien. *Vale et me ama.*

THÉOPHILE D.

III.

Dijon, 24 avril 1836.

Je t'ai cru en effet bien paresseux, mon cher Théophile, tandis que tu n'étais que souffrant : je ne t'en voulais pas¹, car je suis fort paresseux moi-même à

1. On remarquera que dans sa première lettre, datée de 1835, Ernest Havet, fidèle à l'ancienne tradition, écrit les imparfaits et les

écrire, mais je commençais à m'inquiéter. J'allais prier mon ami de collège, Yvert, de passer chez toi, pour obtenir du moins à défaut de lettre quelques paroles, et pour me donner des nouvelles de ta santé. Tu m'en donnes toi-même qui m'affligen beaucoup ; je ne m'accoutume pas à te voir si souvent malade. Je suis content du moins d'apprendre en même temps que le mal la guérison ; elle ne saurait jamais tarder beaucoup au milieu des soins qui t'entourent ; une mère comme la tienne est le meilleur des médecins. Mais il est bien cruel que tu la condamnes ainsi à être toujours garde-malade, ou malade elle-même des inquiétudes que tu lui causes : cela n'est pas bien, et c'est la dernière fois, je l'espère, que tu la tourmentes ainsi. Te voilà arrivé, je crois, à vingt-cinq ans ; lorsqu'on en est là, le temps des crises et des ardeurs du sang est passé d'ordinaire ; qu'il ne revienne donc plus pour toi. Les maladies ne sont permises qu'à une vieillesse avancée, ou bien encore aux tout jeunes gens que cela rend intéressants à leurs risques et périls. Aujourd'hui tu es homme, et rien n'a plus mauvaise grâce qu'un homme malade. Je souffre de te croire dans cet état de faiblesse et d'épuisement qui contraste d'une manière si triste avec l'âge de la vigueur et de la force, Mais tandis que je te plains de tes maux d'il y a un

conditionnels avec un *o*. A partir de 1836, il y substitue régulièrement l'*a*. La réforme préconisée avec ténacité par Voltaire, n'avait été officiellement admise que dans l'édition de 1835 du *Dictionnaire de l'Académie*. Le professeur, soucieux de régularité, se range à cette orthographe au jour où elle est légale. (Cf. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 212-213).

mois, je songe avec plaisir que depuis ce temps les jours ont chassé les jours, *truditur dies die*, que la belle saison est venue, et que le printemps a tout renouvelé. Je compte que ces fâcheux restes du mal, que tu gardais encore, ont disparu, et que tu jouis à ton aise et gaîment du soleil des Tuilleries. Écris-moi, je te prie, un mot pour me confirmer dans cette pensée ; c'est bien assez, n'est-ce pas, d'être employé, sans qu'il faille encore être malade.

Dis-moi encore si tes nouveaux confrères et ton nouveau travail te conviennent, et si dans cet autre bureau tu peux espérer d'avancer plus facilement. Puisque tu ne lis pas et que tu n'as rien à faire que de songer, songes-tu quelquefois à te faire journaliste en même temps que commis, et à cumuler ainsi avec les occupations, les ressources ? Ne vois-tu pas quelque moyen de te pousser par le monde avec l'aide de ton cousin ? Dans un siècle où l'on barbouille tant de papier, un imprimeur de réputation doit être une puissance. Ce n'est pas tout de se laisser aller en pestant à la destinée ; la destinée n'est autre chose, selon moi, que le cheval qui nous porte dans ce voyage de la vie ; et ce n'est pas le cheval qui doit mener le cavalier, mais bien le cavalier qui doit mener le cheval.

Mon cheval va pour le moment un pas assez doux et je ne m'y trouve pas trop mal à l'aise. Mais à ce propos, j'ai à te recommander de ne plus m'appeler du nom de philosophe : j'ai cru jadis un moment que je serais philosophe, mais je suis bien déchu, et me voilà simplement rhétoricien. Je ne me mêle plus de penser,

mais seulement d'arranger des phrases et des mots à l'usage de ceux qui pensent ; je ne songe plus à guérir les vices et les préjugés du genre humain, mais je prépare les drogues de l'éloquence pour les sages qui essaient cette cure incurable : en un mot, je ne suis pas médecin, mais apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir. Je m'acquitte passablement de mon état, et on est content de moi au collège. Les examens de ma classe, à Pâques, ont été satisfaisants. Enfin c'est une bonne rhétorique, dit-on, quoique rhétorique de province. J'en voudrais pouvoir dire autant du théâtre de Dijon, mais si je juge de toutes les villes par celle-ci, une troupe de département est quelque chose de bien misérable. Nous avons une fort belle salle, que plus d'un directeur de Paris nous envierait ; mais il faut voir comme on y joue. Je voulais un drame, et j'ai revu la *Tour de Nesle* ; mais arrivé au quatrième tableau, je n'ai pu y tenir davantage, et je suis sorti à 9 heures ; le spectacle a fini à minuit. Nous déclamions cent fois mieux notre Racine chez M. Lemasson, de poétique mémoire, que ces pantins ne font ronfler leur Gaillardet ou leur Dumas. J'ai vu cependant ici avec plaisir le *Cheval de Bronze* ; nous avions de jolies décos, un orchestre tel quel, et quelques chanteurs raisonnables, mais qu'aussi on payait assez cher. On ne les paie plus et Dijon n'a plus d'opéra. Notre Conseil municipal a supprimé tout d'un coup la subvention de quinze mille francs qu'on avait donnée jusqu'alors à la musique du théâtre. Quand O'Neddy annonçait le *règne de l'art* dans *Feu et*

Flamme, il oubliait certainement les conseillers municipaux.

Dijon est donc réduit à présent aux acteurs du drame : quel drame, grand Dieu ! et quels acteurs ! Il m'a fallu encore essuyer, le jour du *Cheval de Bronze*, avant que l'opéra commençât, un acte de *la Vénitienne*. C'est une justice de la Providence, qui a livré un pareil genre à de pareils comédiens.

Je ne te parlerai pas de la société de Dijon, faute de la connaître ; je n'ai vu jusqu'ici de société que celle du Recteur et du Proviseur, savoir mes collègues et leurs femmes. Je te conterai seulement que je suis admis tous les samedis soir, dans la maison d'un riche amateur dijonnais, M. Joliet, à des conférences ayant pour but de servir la cause de la religion et des bons principes. Je suis censé coopérer à cette œuvre sainte, quoique je n'aie contribué encore à l'édification commune que par ma présence et mon silence. Je me suis trouvé jeté là-dedans par le maître de la maison, père d'un élève de Cartellier, mon ami d'école, qui est ici avec moi. Il nous a invités tous deux à ces réunions, qu'il appelait littéraires, sans nous dire qu'on y faisait le catéchisme, et sans se mettre en peine de savoir quelles étaient nos idées là-dessus. Cela tient à ce qu'il est lui-même peu fervent ; c'est un homme plein de bon sens, qui n'est carliste et religieux que par son aristocratique, et qui a voulu avoir chez lui des conférences, comme il a une bibliothèque et un cabinet curieux. Il réunit à ces conférences quelques notabilités du pays, et jouit paisiblement de leur éloquence,

sans déclamer lui-même avec eux, comme il jouit de ses livres, de ses gravures et de ses autographes. La parole est toujours à un M. Nau, ancien procureur général, démissionnaire par refus de serment en 1830 ; on y voit aussi M. le Chevalier de Berbis, ancien vice-président de la Chambre des Députés, et on y voyait M. Riambourg, ancien président à notre Cour Royale, qui vient de mourir. Ajoute à ces respectables et vieilles têtes quelques jeunes gens tout dévoués au parti, mais carlistes et catholiques à la nouvelle mode ; et enfin Cartellier et moi qui n'ouvrions la bouche que pour parler de romantisme et de classicisme, de Racine et de Lamartine, de Bossuet et de Chateaubriand. Ces Messieurs ont d'ailleurs la réserve de ne point parler politique ; on ne sort jamais dans ce cercle de ce que prescrivent les convenances. M. Joliet ne donne pas seulement des conférences, il donne aussi d'excellents dîners et du meilleur goût. De ses habitudes aristocratiques, c'est là sans contredit la meilleure.

Je bavarde tant que me voici au bout du papier et j'ai à peine assez de place pour dire à madame Dondey combien je lui suis reconnaissant de l'intérêt qu'elle prend à moi. Catherine lui présente avec moi ses respects, et la remercie des souvenirs obligeants qu'elle lui adresse. Je te souhaite de tout mon cœur une bonne santé, ainsi qu'à ta bonne mère et à ta sœur. Je ne doute pas que la leur ne soit attachée à la tienne. Catherine fait les mêmes vœux que moi. Je t'embrasse.

E. HAVET.

Post-Scriptum. — Cartellier veut aussi que je te souhaite de sa part bonne santé et bonne vie. Il dit que les amis de nos amis sont nos amis.

IV.

Paris, 6 juin 1836.

MON CHER ERNEST,

Cette fois, je n'ai d'autre excuse à t'alléguer pour le retard mis à te répondre qu'une effroyable paresse. Je sais qu'auprès de toi l'excuse est des plus valables ; je n'hésite donc pas à te l'exhiber toute nue, sans préliminaire, sans circonlocution. Reçois-la avec le sourire débonnaire que tu lui a promis d'avance, et que je te retournerai en pareille occasion.

Ah ! mon vieux collègue de l'Académie Lemasson, es-tu heureux d'avoir pu te persuader que la destinée humaine n'est qu'un cheval et que l'homme doit toujours être assez bon cavalier pour la mener au lieu de se laisser mener par elle !... Que de choses je pourrais riposter à cela, moi, romantique, moi, jeune-France, moi, mauvais employé ! Que de choses belles, fortes, irrécusables, irréfutables !... Mais, bah ! pour les écrire et les coordonner je suis trop paresseux ; et puis j'ai aussi un peu pitié de toi qui, par amitié, te croirais obligé d'avaler tout ça... donc, je t'en fais grâce ; et

je souhaite de grand cœur que, si cheval il y a, le tien
aille toujours le pas d'amble.

Tu m'as bien réjoui avec le récit que tu m'as fait
de l'infirmité des acteurs de ton endroit ; ah ! les mal-
heureux sont plus mauvais déclamateurs que nous ne
l'étions jadis chez M. Lemasson !... C'est amusant.
Ma foi ! tu as dû rire ! J'aurais voulu être avec toi.
Si j'avais gardé quelques relations avec le divin Lemas-
son, je serais allé chez lui ta lettre en main pour lui
insinuer qu'il y a de l'argent à gagner dans ta ville
comme professeur de déclamation et qu'il est assez
fort, lui, pour y remplir cet office. — C'était très bien
de te gaudir aux dépens des acteurs ; mais il fallait
t'en tenir là, et ne pas insulter le drame moderne.
Quousque tandem... inexorable Racinien !

Je te fais compliment de ta société légitimiste,
si urbaine, si tolérante, si distinguée ; cela doit t'aller
à toi qui a le bonheur de priser beaucoup ces qualités
et de les posséder à un degré fort estimable. En pro-
vince, c'est vraiment une trouvaille qu'une pareille
réunion. Et puis, il paraît qu'on y officie bien, culi-
nairement parlant ; cela ne gâte rien, mais cela fera
que tu nous reviendras aux vacances gastronome
émérite et fin contempteur des ordinaires bourgeois.

Fais-moi le plaisir d'examiner individuellement le
col des conseillers municipaux de ta ville pour voir
s'ils sont pourvus d'un goître ; car il ne leur manque
plus que cela pour être à mes yeux de parfaits crétins.
Comment ! ils ont refusé 15.000 malheureux francs
pour l'opéra ! — oh ! certes, le règne de l'art est encore

loin ; et on ne le verra pas tant que les hommes de lard feront leur tête impunément, et me forceront, moi homme grave et digne à piller Monsieur Odry ; pour les caractériser nettement.

Je suis rétabli comme bien tu penses ; mais pas totalement. J'ai toujours le cœur obstrué (physiquement parlant) et la respiration courte. Ah ! si ma sacrée monture voulait aller aussi le pas d'amble !... je me porterais mieux.

Je ne te dis rien de la part de ma famille parce que je t'écris au bureau. Mais je n'ai pas besoin de te dire que ses sentiments pour toi sont toujours les mêmes.

Je remercie beaucoup M. Cartellier¹ de son aimable proverbe et je te prie à mon tour de le lui citer de ma part en lui souhaitant aussi bonne vie et bonne santé.

Adieu, mon cher ami. Bien des amitiés à ta bonne gouvernante.

THÉOPHILE D.

V.

Dijon, 10 juillet 1836.

Tu m'accuses d'optimisme, mon cher Théophile ; je dis tu m'accuses parce que l'optimisme a toujours été à tes yeux un grand tort ; mais ne me prête pas, je te prie, de système absolu ; je n'en ai plus depuis

1. Cartellier resta toujours l'ami de Havet ; il mourut après une longue maladie au début d'octobre 1855.

que j'ai renoncé à faire mon métier de la philosophie. Je suis bien loin de croire qu'on fasse tout ce qu'on veut de sa destinée ; je sais qu'il peut arriver au meilleur cavalier d'être jeté à bas par son cheval. Les maladies, les pertes, les accidents de tout genre ne se préviennent point, et c'en est bien assez, n'est-ce pas, pour rendre la vie passablement triste. Mais enfin, on peut faire quelque chose pour soi, et il faut faire tout ce qu'on peut ; quelquefois plier les choses à son gré, d'autres fois se plier soi-même au gré des choses : voilà tout mon système, qui n'est ni bien savant ni bien nouveau. C'était celui d'Horace, qui le dit partout dans ses vers, et ce fut sans doute, avant et après Horace, celui de beaucoup d'honnêtes gens qui n'en ont rien dit.

Non, mon ami, je ne suis pas optimiste ; je ne te prêche pas, quand tu souffres, de trouver que tout est bien, et de dire tes grâces, comme on fait au collège, après un mauvais dîner. Je serais heureux seulement de voir dans tes lettres, que tu ne te laisses point abattre ; je voudrais apprendre que tu as trouvé quelque distraction à l'ennui du bureau, dans quelque occupation plus attrayante, qui amusât ton activité sans la fatiguer, que tu es devenu par exemple journaliste dans le grand ou dans le petit format, que tu t'es jeté tout doucement au milieu des colères politiques ou des fureurs littéraires. Si la chair est malade, ne reste-t-il pas à l'esprit le plaisir de la lecture et de la critique, celui d'une composition légère, qu'on quitte et qu'on reprend comme un passe-temps, enfin celui d'une

bonne causerie avec un ami, de vive voix quand cela se peut, ou par lettre ? Il m'est pardonnable de ne pas t'écrire de longues épîtres, à moi qui suis de profession un homme d'étude, et qui ai des examens à préparer. Mais toi qui n'as d'autre travail qu'un travail de bureau, qui laisse l'intelligence très libre et très désœuvrée, n'as-tu pas honte de m'envoyer sous enveloppe deux petites pages dans lesquelles il n'y a rien ? Tu ne me parles ni de drame, ni de roman, ni de revues, ni du moindre petit sonnet. Je ne te demande pas de ces sonnets classiques dont un seul vaut un long poème, mais un léger sonnet romantique ne se refuse pas.

Ce sera donc moi qui te parlerai littérature du fond de ma province, et qui te dirai que j'ai lu *D. Juan de Marana*. Nous autres Dijonnais, gens fort simples, nous avons eu la bonhomie de croire, quand ce mystère en cinq actes a paru, qu'il y avait en effet quelque mystère là-dessous, et que nous allions trouver une œuvre étrange, originale, ne ressemblant à rien de ce qu'on a vu jusqu'ici. Mais il est bien reconnu maintenant que *D. Juan de Marana* ressemble à tout, et que la pièce est aussi commune et aussi insignifiante qu'elle est absurde. J'imaginais encore qu'il y aurait deux sortes de personnages ; des créatures terrestres qui parleraient en prose humaine, et des natures idéales qui déployeraient dans leur langage tout ce que la poésie a d'images et d'harmonie. Mais est-il rien de plus plat que ces vers, et rien de plus extravagant que cette prose ? Je suis certain que les faiseurs de Passion au xv^e siècle s'exprimaient plus poétiquement

que les anges de Dumas, et qu'il n'y a jamais eu un homme sur la terre qui parlât comme un personnage de drame moderne, bien que les personnages romantiques se flattent de parler comme tout le monde et naturellement. Il n'y a que dans *Feu et Flamme* qu'on parle ainsi et alors c'est autre chose ; l'imagination des démons de la rue de l'Ouest doit être libre dans ses caprices : mais de bonne foi, ces messieurs et ces dames d'il y a trois cents ans ou davantage peuvent-ils être à la hauteur de notre très moderne O'Neddy ? Au reste, je suis persuadé que tu es le premier à trouver *Don Juan de Marana* misérable, si toutefois tu l'as lu, car on dit que cela n'a pas fait à Paris le tapage que Dumas voulait faire. Il y a donc une justice, même dans ce temps d'anarchie et de bouleversement général !

J'étais ce dernier mois en plein drame, car on a donné à Dijon le *Tyran de Padoe*, et mad. Dorval nous a joué la Thisbé. Ne me dis pas qu'*Angelo* est bien, quoique le Hugo vaille mieux encore que le Dumas : je te répondrais comme le marquis de Molière, Détestable, morbleu, détestable, du dernier détestable ! Le marquis avait sur le cœur *Tarte à la crème* ; j'ai bien d'autres choses qui me pèsent, comme par exemple : Savez-vous ce que c'est qu'une mère, comme les hommes dans les murs, comme Je reviens pour te dire une chose, je t'aime ; ce qui est indiciblement niais ; comme encore : La première porte, et la seconde, et la troisième, et après la troisième —, ou : Voyez-vous cela, ou Mettez qu'il interrompt, ou enfin : Est-ce que tu crois que

tu es ici dans une chambre comme une autre, et mille autres traits délicieux que je ne me rappelle plus. Je m'arrête aux mots, parce que ce sont les mots qui font les beautés, et qui électrisent les claqueurs. Ce n'est pas la peine de parler des caractères qui sont des caricatures, des situations qui seraient repoussantes si elles n'étaient pas si drôles, des pensées semées dans la pièce qui sont tout ce qu'il y a de plus bouffon, et de l'ensemble du style qui est plus fort encore que les pensées. Il n'y a qu'une conception dramatique dans tout cela, celle d'une femme qui sacrifie son amour à celui de sa rivale, pour payer à cette rivale la vie de sa mère qu'elle lui doit. Qu'est-ce que cela dans une composition ? et cependant cela est tout. L'exécution est absurde, et pourquoi ? parce que l'auteur n'a voulu faire de cela ni une tragédie ni une pièce bourgeoise, et qu'il n'y a pas de milieu. Dans une pièce bourgeoise, il eût acheté le naturel par le trivial et l'insignifiant : dans une tragédie il aurait trouvé la dignité de caractère et la puissance des effets, mais il aurait fallu un merveilleux travail du génie pour atteindre le beau et le noble sans cesser d'être vif et neuf. Je crois même que cela aujourd'hui est impossible, et que le règne de l'art est passé. Cependant on pouvait descendre moins bas ; il ne faut pas tout rejeter sur la faute du siècle. *L'Ecole des Vieillards* est encore un bon ouvrage après Molière, mais qu'est-ce qu'*Angelo* après Corneille et Racine et tant de chefs-d'œuvre qu'on ne sait plus juger, que dis-je ? qu'on ne sait plus lire, tant on est loin de les égaler.

Le nom de Corneille me rappelle que tu m'as vu apprécier peu ses ouvrages ; je suis revenu de mes torts pendant ma dernière année d'école, où je l'ai étudié avec soin. Je ne suis pas encore un Cornélien romantique ; je n'affecte pas de dire Corneille pour ne pas dire Racine, je trouve que Corneille est rarement beau longtemps et d'ensemble, mais j'avoue qu'il n'y a rien de plus beau que *Don Diègue*, que *Rodrigue*, quand il est avec son père, que le vieil *Horace*, que le récit de *Cinna*, que le rôle sublime de *Polyeucte* qui n'a que *Don Diègue* d'égal, enfin que certaines tirades prises ça et là dans cet immense théâtre. Le vers de Corneille est toujours nerveux, et ses belles conceptions sont d'une hauteur et d'une originalité qui font de lui un poète de premier ordre. Je ne dirai pas qu'il est au-dessus ni au-dessous de Racine ; il y a une certaine limite du génie au delà de laquelle on ne mesure plus. On peut accabler Corneille de certaines créations de Racine qui le tiennent à une immense distance ; *Joad*, *Phèdre*, *Clytemnestre*, *Roxane*, *Mardochée* et *Esther*, en fait de grandeur poétique, *Esther* encore et *Bérénice* et Racine tout entier en fait de grâce, sont tout à fait hors de sa portée. Mais Racine n'a rien d'entraînant, comme l'enthousiasme de l'honneur dans le *Cid*, du patriotisme dans le vieil *Horace*, de la révolte dans le récit de *Cinna*, de la foi dans *Polyeucte*. Il n'y a qu'une seule et même admiration pour ces beautés si différentes, par lesquelles deux esprits se sont mis à côté l'un de l'autre, sans jamais se ressembler.

J'ajouterais que je n'ai pas encore pu prendre sur

moi d'admirer Nicomède, qui me paraît vif et amusant, mais où je ne vois rien de plus.

Ainsi donc, mon ami, vive Jean et vive Pierre ! Il ne faut pas séparer ces deux noms ; aussi bien la fête de Pierre et celle de Jean dans l'almanach, ne sont pas loin l'une de l'autre. Mais ne leur compare pas Alexandre et Victor ; ces prénoms-ci ont beau être plus ronflants, ils ne valent pas Jean et Pierre. Ils font très bien cependant d'écrire, et de nous amuser autant qu'il est en eux, puisque Pierre et Jean ayant vieilli ne nous amusent plus. Ce qui est nouveau est toujours piquant et vaut mieux pour passer le temps et se distraire. J'aime mieux voir jouer *Angelo* qu'*Horace*, et je crois, en dépit de M. Fulchiron, qu'il ne faut pas subventionner *Horace*, mais *Angelo*. — Mme Dorval me paraît une excellente actrice pour ce genre, qui ne demande chez l'acteur comme chez l'auteur que du feu et de l'entraînement. La littérature facile et le jeu facile se conviennent.

Il y a longtemps qu'en voilà trop d'écrit ; je finis en faisant mille et mille souhaits pour ta santé, car si la santé n'est pas le souverain bien, elle en est du moins la principale pièce. J'espère que la chaleur de juillet, qui m'accable et me tue, convient à ton sang africain ; prouve moi que tu es ranimé, en m'écrivant une longue lettre. Présente tous mes respects, je te prie, à ta mère et à ta sœur.

Je te dirai que pour le moment je ne suis pas seulement professeur de rhétorique, mais orateur. Je vais prononcer le discours officiel à la distribution des prix.

J'ai enseigné toute l'année à être éloquent, il faut maintenant que je le sois ; cela est plus difficile. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

E. HAVET. ¹

VI.

La Correspondance, interrompue pendant seize ans (au moins telle qu'elle nous est parvenue), ne reprend qu'en avril 1853, à l'occasion de la naissance du second fils d'Ernest Havet. Après lui avoir adressé ses félicitations et ses vœux de santé, Dondey termine sa lettre (24 avril 1853) par ces souhaits particuliers : « Conservez-vous tous longtemps les uns pour les autres. Gardez-vous de tout votre possible contre ces pertes qu'on ne répare pas. Vis surtout pour toi, pour toutes sortes de bonheurs et pour certains beaux devoirs, entr'autres l'éclaircissement de *certaines origines*, et l'obligation absolue de faire deux bons petits philosophes des citoyens Louis et Julien. »

A ces exhortations inspirées par l'amitié et les convictions de Dondey, Havet répond le 27 avril :

... Je suis bien touché des souhaits que tu fais pour moi avec un accent si cordial, mais ce serait une assez mince raison de vivre qu'un livre à faire. Quand on réussirait à faire un bon livre, ce qui est si difficile, qu'est-ce qu'un bon livre de plus ou de moins

1. La réponse à cette lettre, datée dn 1^{er} août 1836, figure dans les *Oeuvres en prose*, p. 337: Dondey y donne à son tour son opinion sur *Don Juan de Marana*, *Nicomède*, *Corneille* et *Racine*.

quand on voit comme va le monde après tant de grands livres et de grands esprits ! Ne prends pas pourtant ces paroles pour du découragement et du désespoir ; non, je t'assure, je ne manque ni de foi ni de zèle. Je crois que quand on est de métier et de loisir à faire un livre, il faut le faire, et employer la vie à cela par conscience, mais la souhaiter pour cela, ce n'est pas la peine. On la souhaite pour jouir des siens et pour les faire jouir de soi, pour sa femme et ses enfants, pour sa mère et sa sœur, ce sont là les bonnes raisons de vivre, qu'on se trouve d'ailleurs en ce monde plus ou moins passablement ou plus ou moins mal...

ERNEST HAVET.

VII.

Dondey s'autorise de sa liaison très franche et si ancienne avec Havet pour lui recommander à plusieurs reprises un candidat à la licence : il le fait d'ailleurs sans insister et sans vanter en aucune façon le jeune homme, déjà refusé pour « quelque latin à la Sganarelle ». (6 avril 1854). « Je ne veux pas gaspiller, dit-il, le crédit que j'ai auprès de toi. Il m'est trop précieux. Je le veux réserver pour de meilleures occasions et pour des gens qui me tiennent plus au cœur. » (1^{er} novembre 1854).

Entre temps, Havet avait dû se plaindre de son silence, et Dondey s'en excuse sur sa santé, déjà peu solide malgré les apparences :

Parce que je ne te donne pas signe de vie, tu crois peut-être que je suis un ingrat, et que je ne pense guère à toi. Je t'assure bien qu'il n'en est rien.

Mais (ceci n'est nullement pour les besoins de la cause) ma santé n'est pas très bonne. Outre mes fréquents maux de tête, j'ai souvent des rhumatismes : j'ai eu dernièrement des maux de gorge, assez mal guéris ; et puis, le plus laid de mon affaire, c'est que je suis repris de sueurs nocturnes qui m'épuisent. Avec tout cela, je garde, je crois, l'aspect que tu me connais, c'est-à-dire l'hypocrisie de la santé¹. En dernier lieu, je donne, plus que je ne devrais, audience aux tristesses de l'âge : ce qui m'achève.

Pardonne-moi ces détails qui sentent le vieux. Je tâcherai de n'y plus revenir. Parler de ses bobos personnels, ce n'est déjà pas heureux ; mais, en écrire, c'est plus qu'impardonnable...

(15 mai 1854).

VIII.

A la fin de cette année 1854, Ernest Havet était en même temps que Sainte-Beuve, nommé professeur au Collège de France. Dondéy en éprouva une joie aussi vive que pour un bonheur qui lui eût été personnel.

1. Dans le sonnet *Pathologie* (qui appartient à une série composée de 1834 à 1846 (*Poésies posthumes*, p. 188), Dondéy avait écrit :

J'ai le col d'un taureau, la carrure athlétique,
Toute l'hypocrisie, hélas ! de la santé.

Paris, samedi 6 décembre 1854.

MON CHER HAVET,

Je comptais, jeudi soir, venir te dire dans un serrement de main combien j'avais trouvé à mon gré le *Moniteur* du jour. Mais j'ai dû renoncer, en apprenant, au moment de partir, à sept heures, que par une fâcheuse exception, il n'y avait pas, ce jeudi-là, de voiture de retour pour dix heures¹. Je serai sans doute plus heureux la semaine prochaine. J'espère que je vous trouverai tous en bonne santé. Quant à moi, j'ai repris des forces, ayant de bien meilleures nuits ; mais l'estomac laisse à désirer. Je ne le gouverne un peu qu'à l'aide de certaines poudres chimiques...

Je désire infiniment assister à ta première leçon : sois assez bon pour m'en faire savoir la date très à l'avance. Adieu, félicitations et amitiés.

DONDEY.

Je t'écris à la fin du jour, sans y voir. Pardonne-moi ce petit fouillis.

Mes respects à ces dames.

1. Ernest Havet habitait à Vitry-sur-Seine.

IX.

La misanthropie intermittente de Dondey dut retarder cette visite promise ; à Vitry l'on s'en montra inquiet, et cette fois (cette fois-là seulement), ce n'est pas son ami qui le convia, mais M^{me} Havet qui, avec une bonne grâce charmante, évoque un délicieux tableau d'intérieur auquel ne put rester insensible celui qui se qualifie lui-même de sauvage.

23 décembre (1854).

Nous comptons si bien sur le dévouement de votre bonne amitié, Monsieur, que je viens vous prier de venir recevoir la pluie et la neige à Vitry jeudi prochain, pour nous donner le plaisir de dîner et de passer quelques heures avec vous. C'est un plaisir bien rare à présent et ce n'est pas une des moindres raisons qui nous font désirer de rentrer l'hiver prochain à Paris. Je compte sur le temps où nous y serons pour achever une tapisserie que j'avais commencée rue de Vaugirard en écoutant vos conversations avec mon mari et mon cousin Roullion. Ces soirées me sont toujours présentes à l'esprit et il faudra que vous nous les rendiez et que vous me fassiez achever mon ouvrage avec le même agrément que j'ai eu pour l'entreprendre.

En attendant, il sera bien aimable à vous de venir à Vitry le plus souvent que vous le permettront votre santé et vos occupations, à commencer par jeudi.

Veuillez présenter mes respects à M^{me} votre mère qui, j'espère, est guérie de son rhume et recevoir pour vous, cher Monsieur, et pour M^{lle} Clémentine, l'assurance de ma vive et sincère amitié.

LUCILE HAVET.

X.

28 décembre 1854.

MADAME,

Je m'aperçois qu'il y a bénéfice à être sauvage : assurément, c'est un peu à cela que je suis redévable de votre bien aimable lettre. Mais soyez bien persuadée qu'il n'était pas besoin de votre intervention directe pour me faire venir jeudi prochain ; deux lignes de mon ami Havet auraient suffi, comme naguère et à toujours.

Ne soupçonnez pas pourtant ma sauvagerie de malice : c'est chez moi un défaut déplorablement naturel. Je l'avais dans ma jeunesse, avant tout ce qui aurait pu le justifier. Jugez maintenant.

Mais si les tristesses de l'âge et souvent la mauvaise santé me font persévérer dans mes habitudes d'isolement, je ne deviens pour cela ni oublié ni ingrat ; je n'en suis pas moins touché des sentiments d'amitié que l'on veut bien avoir pour moi. J'aime mes amis autant de loin que de près. Ernest vous le dira. Je crois qu'il en est sûr.

Je serai bien content si vous revenez à Paris. Je désire fort que cela puisse se concilier avec le maintien de vos santés (celles de vos enfants surtout). Je viendrai alors vous voir souvent, bien souvent, autant que possible les jours de petit comité. Je serai charmé, en effet, de rencontrer quelquefois M. Roullion, qui est un homme, et qui serait parfait s'il était un peu de la suite de Monseigneur Don Quichotte.

Veuillez serrer la main de ma part à M. le Professeur du Collège de France à qui je renouvelle mes félicitations. Dites-lui d'embrasser ses garçons pour moi.

Mille respects à Madame votre mère et à vous.

DONDEY.

P.-S. — Ma mère et ma sœur vous embrassent bien affectueusement.

Dites à Havet que je serai exact jeudi.

XI.

La correspondance, à partir de 1855, nous montre chaque année la famille Havet séjournant en vacances dans un endroit nouveau. Les lettres alors se font plus fréquentes et plus longues. Havet décrit les lieux où il se trouve, demande des nouvelles ; les préoccupations politiques se font jour ; les deux caractères, avec leurs tendances souvent identiques au point de vue philosophique ou religieux, se dessinent. Cette année-là, Havet, d'Étretat, plage récente lancée par

Alphonse Karr, s'amuse à rechercher les sentiments religieux et politiques de ses hôtes d'après la décoration de leur demeure.

Dondey lui répond :

Paris, 18 août 1855.

MON CHER HAVET,

Merci de tes deux lettres de bon ami. Elles me sont venues à propos. J'étais un peu mécontent de moi de n'avoir pu t'aller visiter à Vitry avant ton départ, comme je t'en avais témoigné le désir.

Bien que tu ne sois pas paysagiste, je trouve dans les quelques traits de nette topographie que tu me donnes, une impression de satisfaction qui suffit pour me faire entrevoir un beau lieu, et pour me prouver que le digne romancier n'a pas été fallacieux aux bons Parisiens. Vivez donc un beau mois dans cette *voie gaie*, baignez-vous bien, reposez-vous bien, amassez là tous quatre un ample capital de bonne santé dont la rente soit pour bien longtemps à l'abri de toute réduction...

Je te sais bien bon gré des détails que tu me donnes sur le 15 août à Étretat. Que voilà un honnête pays ! Pour mieux te remercier je t'apprendrai que Paris, en dehors de la chose officielle, bien entendu, s'est montré généralement pudique. On ne voyait guère que les hôtels garnis, les débits de consolation et les maisons de tolérance qui osassent rayonner. Allons, nous n'avons pas encore tout à fait mérité le feu du ciel.

Tu es un brave. Tu parles comme il faut de la Révo-

lution. Mais vraiment, vois donc combien c'est méritoire pour Fécamp de ne plus compter aujourd'hui que deux églises après en avoir eu sept ou huit en 89 ! C'est presque dans la proportion de Paris lui-même qui en avait trois cents sous l'ancien régime, et qui maintenant n'en a plus guère que cinquante !

Pour ce qui est de l'*image auguste*¹, « *imago augusta* » (*angusta* ?), je repousse tes premières suppositions, et j'admetts à peine la dernière, à savoir que c'est un objet de pur ornement, à l'instar d'*Estelle et Némorin*, etc., etc. Je me demande si *Toinette* lui aurait fait le même honneur qu'à la thèse de Thomas Diafoirus, et en aurait voulu pour *parer sa chambre*. Je crois que non. Moi, je verrais là tout simplement un signe de terreur. La chose n'est-elle pas estampillée X^{bre} ?

Aucune nouvelle des *Contemplations*, aucune. La Police jugerait-elle comme l'Église ? Tiendrait-elle pour dangereuse la lecture d'un livre innocent émané d'un auteur qui en a fait de condamnables par la raison qu'on y peut prendre la curiosité, le désir de connaître, de lire toutes les œuvres du scélérat ? Toute gentille astuce est vraisemblable chez les agents de l'élu du Dieu de ces Messieurs.

TH. DONDEY.

1. Le portrait de l'Empereur.

XII.

Pendant ces vacances, la reine Victoria vint à Paris. Dondey rapporte l'impression qu'il a eue de la réception qui lui fut faite.

Paris, 11 septembre 1855.

Je te dirai que je n'ai pas été content du tout de nos chers Welches pendant le séjour de la reine d'Angleterre. Il n'y a pas eu de véritable enthousiasme, c'est vrai. Pas d'hommage, non. Mais tu ne saurais t'imaginer quelle ardeur, quelle rage de curiosité avait saisi la population. Pour en donner une idée, les pluriels les plus excessifs ne sont pas de trop : c'étaient des masses, des foules, des multitudes. Que signifiait tant d'importance accordée à une brave femme dont la biographie n'offre aucun trait saillant, qui n'est renommée ni d'esprit ni de caractère, qui, dit-on, n'est pas même belle. Ce serait seulement parce qu'elle est reine ? On en est encore là ? Enfin, la chose a paru être un grand divertissement pour toute la ville, et pour la province, accourue à flots. Ma foi, des gens qui s'amusent avec cette facilité, au milieu de ce que tu sais, cela pousserait à rengainer bien des espérances. J'en ai été plus triste que de beaucoup d'autres incidents d'une apparence plus grave. Le mot de Champfort, — combien faut-il de sots pour composer un public, — je l'aurais volontiers étendu ainsi : Combien

faut-il de tas de brutes pour former une grande nation ?

Cà, voilà bien des événements coup sur coup : un nouvel attentat samedi soir, — un horrible accident de chemin de fer dimanche soir, — et puis hier l'annonce du grand succès de Sébastopol. Tu devines de reste les divers commentaires de ton serviteur.

La reine Victoria aurait donné 25 mille fr. de secours aux pauvres de Paris ; et *60 mille* aux sergents de ville. C'est amusant. Quelle flatterie à un ancien policeman surnuméraire !

... Adieu, mon cher ami... Songe à certaines *Origines*,

DONDEY.

Ma mère a été indisposée, en partie par suite d'une chute qu'elle a faite à la porte de notre logement. Grâce aux soins de ma sœur, elle est à peu près rétablie. Ma sœur ne va pas mal. Moi, je ne suis pas mort ; mais, pour toutes sortes de bonnes raisons, je dis souvent avec le poète :

Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.

XIII.

Étretat, mercredi 12 septembre 1855.

Ta lettre est fort triste, mon cher Dondéy, et malheureusement je ne vois pas de bonnes raisons à te donner pour que tu sois gai. Je comprends que tu t'inquiètes

de l'âge de ta mère, car je pense que ce n'est qu'à cause de son âge que ses indispositions vous alarment. Dis-lui, je te prie, que nous avons appris avec peine son accident, et que nous sommes bien contents d'apprendre en même temps qu'elle est remise. Je conçois encore que tu sois bien las de l'état de souffrance et de langueur dont tu te plains depuis longtemps. Mais quand on est mécontent de son appartement, comme dit Trissotin, il faudrait au moins avoir une jolie vue quand on regarde par la fenêtre, et je conviens que la vue n'est pas belle en ce temps-ci. Enfin il est triste de se trouver tellement engrené dans les rouages de ce monde, qu'on ne puisse y faire pour les autres ni pour soi-même ce dont on se sent capable, et qu'on y use stérilement dans un coin des facultés auxquelles l'espace manque. Je ne donne donc que trop raison à tes tristesses. Cependant, si j'en juge par moi-même, un peu de santé, même en passant, quand on n'en a pas tous les jours, fait oublier bien des chagrins. C'est donc là ce que je te souhaite d'abord ; quelques bons moments pendant lesquels tu puisses végéter assez doucement pour ne pas trop penser, ou pas trop amèrement du moins, à tout ce qu'il faudrait avoir pour véritablement vivre.

Je suis fâché que les nouvelles de Sébastopol ne soient pas pour toi ce qu'elles me sont, une consolation et une espérance ; car cette force du sang français, c'est bien notre force. En apprenant cela avant hier soir sur la plage, je chantonnais entre mes dents la *Marseillaise* au bord de la mer.

Mais puisque me voilà dans la politique, s'il est vrai qu'on désespère alors qu'on espère toujours, il est vrai aussi que tu désespères trop, pour avoir peut-être trop espéré. On a couru voir la reine d'Angleterre, d'abord parce que tous les hommes aiment les spectacles, excepté peut-être les myopes comme toi et moi. Ensuite, si la reine n'est rien, l'Angleterre est quelque chose, l'alliance occidentale est quelque chose aussi, et les esprits excités par ces choses abstraites, et qui ne peuvent aller les voir passer, se rejettent sur l'objet matériel qu'on leur offre, c'est-à-dire la reine, sa robe et son chapeau. Enfin, comme il n'y a pas beaucoup de femmes régnantes dans le monde (surtout sur des peuples qui fassent la figure de celui-là), elle se trouve être la rareté, la curiosité. Je ne me scandalise donc pas autrement. Il n'y a dans tout cela qu'une chose grave, mais pour celle-là j'avoue qu'elle l'est, et qu'il faut en tenir grand compte dans nos pensées, c'est l'indifférence du grand nombre. Non pas que je croie cette indifférence absolue. Je suis au contraire bien persuadé que cette foule, que la seule curiosité soulève, serait bien autrement transportée par une idée comme aux jours de la Fédération. Mais enfin, quand l'idée est absente, et que les statues des dieux sont voilées, il est vrai et il faut reconnaître que la foule s'en passe, et est prête à s'amuser de tout. Cette indifférence est facilitée par l'immensité même de la victoire qu'a remportée la Révolution. Elle a tout d'un coup gagné certaines choses d'une manière si décisive que les réactions n'arrivent pas à causer de l'inquiétude sur

ces choses-là. Ce sont les principes surtout qui souffrent et les principes ne passionnent que le petit nombre de ceux qui sentent et qui pensent. Mais aussi si ce petit nombre d'ardents et de jaloux réussit à se faire justice, la foule laissera passer cette justice, non avec résignation seulement, mais même avec émotion et plaisir, *pourvu qu'on ne l'inquiète pas sur ses intérêts matériels*, ce qui sera le problème difficile peut-être, mais enfin le problème unique à résoudre. J'espère que nous verrons cela, et que le problème sera résolu.

Un mot encore. Qu'importe que X, par exemple, ait été voir sur le boulevard la reine d'Angleterre ? Ce qui importe, c'est qu'il a voté *oui* en décembre, et que la très grande majorité en France (tu sais que j'en suis convaincu) a fait comme lui. Mais comme en faisant ainsi, cette majorité a laissé violer la liberté, la justice, l'honneur, l'humanité même, je proteste avec tous ceux qui tiennent à ces choses contre son vote (tout en croyant à ce vote), contre l'erreur de ceux qui l'ont rendu, et l'attentat de ceux qui l'ont dicté. Je proteste et j'espère, et j'ajoute que j'espérerais moins, si les soldats français n'étaient pas ce qu'ils ont été, et si leur face avait subi les soufflets ou plutôt les coups de poing de la Russie.

Si la piquante histoire des 60.000 fr. était vraie, ce serait bien le cas du vers de Boileau : Le vrai peut quelquefois...

... Quant à faire un livre, est-ce qu'on fait ce qu'on veut en ce monde ? Et en un certain sens, est-ce qu'on fait même ce qu'on peut ? Je te le demande. On a le

pouvoir prochain, comme dans les *Provinciales*, mais c'est un pouvoir qui ne peut pas. Je te dirai cependant, quand je te verrai, l'espèce d'espoir que j'ai d'arriver à me faire un peu de loisir.

Adieu, mon cher Dondey, ne me récris pas, car nous allons partir.

ERNEST HAVET.

L'état de Cartellier est de plus en plus triste d'après ses lettres.

XIV.

Dondey avait de fréquents accès de découragement. Son ami tâchait de le remonter. A la fin d'un billet du 4 avril 1856, il lui dit : « Tu m'as fait de la peine hier soir, non pas tant par le malaise dont tu te plaignais que par ta tristesse. Il est vrai que certains éclats de prospérité sont bien irritants. Tu as remarqué sans doute dans Michelet cette phrase sortie du fond des entrailles, sur l'implacable longueur du temps !

« Le Mendelsohn et le Beethoven sont des calmants, mais il en faudrait beaucoup. Adieu, du courage, et vis pour survivre. »

Dondey lui répond le dimanche 6 :

« J'étais triste, en effet, l'autre soir, comme je le suis souvent. Et je te sais bien bon gré de ne m'en avoir pas voulu. Car, enfin, quand je le suis où tu es, il va

sans dire que je le serais bien plus ailleurs. Certes, le *Beethoven* et le *Mendelsohn* me sont des calmants ; et aussi les choses ou curieuses ou remarquables que des voix amies peuvent aimablement me lire ou me chanter... Mais rien n'est meilleur, pour me rendre la vie moins amère, qu'un de ces traits de ferme amitié, comme celui qui anime ton billet. Et à ce propos, il faut qu'une bonne fois, je te loue en face et tout haut d'un singulier mérite, dont mille fois je t'ai loué tout bas : c'est que chez toi la santé de l'esprit, qui est si belle et si forte, n'ôte rien à l'affectueux discernement du cœur. Cela n'est pas commun dans notre humanité maudite, où toute heureuse qualité est presque toujours doublée d'un envers fâcheux.

« Donc, tâchons de vivre *pour survivre* — comme tu dis si bien, mon cher Havet. Merci et adieu. »

XV.

En 1857, la famille Havet se rend à Aix-les-Bains. Presque aussitôt arrivé, Ernest écrit une longue lettre d'impressions.

Aix-les-Bains, 9 août 1857.

MON CHER DONDEY,

Nous ne savons trop pourquoi nous sommes à Aix, car nous n'y prenons les eaux ni les uns ni les autres,

et de plus, nous ne sommes pas bien chez nous, étant incommodément logés et mal servis, quoique fort chèrement ; c'est ici un lieu d'encombrement, où il n'y a que les banquiers et les marquis qui aient leurs aises, si même ils les ont. Nous restons cependant à Aix, parce que dès que nous sortons de chez nous, nous sommes charmés, et dès que seulement nous mettons la tête à la fenêtre. Les montagnes et le lac sont superbes, et sans parler des promenades qui ont des noms, et qui sont indiquées dans les *guides*, de quelque côté qu'on se mette en route, c'est toujours par des chemins charmants. Nous sommes allés hier même au Bordeau ; c'est le château qui a inspiré *Le Lac* ; c'est une traversée en bateau d'une demi-heure, et puis on se promène sur la terrasse et dans les sentiers qui descendent au lac à travers les *rocs sauvages* qui *pendent sur les eaux*. *La grotte* est maintenant trop arrangée, comme on pouvait s'y attendre ; Lamartine a dû la voir plus vraie. Quant aux *noirs sapins* nous les avons cherchés en vain ; il faut sans doute, pour les voir, entrer dans la partie réservée ; mais le rocher est tapissé de chênes de tous côtés. On voudrait voir cela le soir, et à la lune pour entrer mieux dans les vers, mais c'est bien beau en plein jour. Je n'imaginais pas l'effet de cette belle eau bleue si magnifiquement encadrée. Nous avons de notre fenêtre une bande de ce bleu et des montagnes en face. C'est moins grand que la mer toute seule, mais c'est plein de grâce, et d'une grâce sévère, car il y a à la fois comme dans Lamartine, les *rocs sauvages* et les *riants coteaux*,

et puis il y a l'espace, espace mesurable, sans doute, mais qui ouvre bien assez de champ à l'imagination comme aux yeux...

... Je ne suis allé qu'une fois au Casino et à son salon de lecture (j'ai d'ailleurs ici mes *Débats*). J'y ai lu, dans une espèce d'Univers savoyard, un article sur Béranger, où on le mettait à sa place, et où il y avait ceci entr'autres choses : « Comme poète libertin, il y a beaucoup mieux que Béranger ; beaucoup d'autres sont extrêmement plus délicats (*sic*), plus substantiels, plus piquants, plus artistement 'faisandés. » Ainsi écrivent les Veuillot de Chambéry. Je lisais cela en présence d'une belle affiche qui me recommandait de ne pas porter les journaux hors du salon ou de la galerie attiguë. *Nota bene* que Chambéry est la patrie de Vau-gelas.

Adieu, mon cher Dondey, donne-moi à ton tour de tes nouvelles et s'il se peut de bonnes nouvelles. Parle moi aussi de ta mère et de ta sœur. Parle moi même de la chose publique ; songe que je ne sais rien ici que par les *Débats*, qui même m'ont manqué deux fois...

J'allais oublier de te parler du livre de Musset. La fin ne nous satisfait pas, nous ne nous intéressons plus à ces dernières passions. Mais les deux premières parties sont bien chaudes et bien brillantes. Quand on lit cela, tout admirant et tout frémissant, et qu'on pense aux deux *Entretiens*¹, cela fait peine. On voudrait les noyer dans le *Lac*. Je n'oublie pas tout ce qu'il

1. *Du Cours familier de littérature* par Lamartine.

y a encore de détails charmants dans l'histoire de Mme Pinson, mais enfin, cela n'est pas *contagieux* comme le début. Ce volume a été le principal charme de notre intérieur assez triste. Merci et adieu encore, mon cher Dondéy.

ERNEST HAVET.

XVI.

Aux instances de son ami, Dondéy répond volontiers par une lettre de quatre pages, plus vive et plus gaie que d'ordinaire : il était dans un de ses bons jours : il ne se plaint pas pour une fois de sa santé.

Paris, 12 août 1857.

MON CHER AMI,

Je voudrais bien avoir à ton service le régal de quelque bonne *fausse nouvelle* de premier ordre... *Magnun Jovis excrementum* ! Mais il y a pénurie — dans mon coin, s'entend. Je n'ai que quelques broutilles.

Notre Jupin (on peut bien l'affubler d'un nom de dieu, n'est-ce pas ?) Jupin, dit-on, s'apprête à rendre la Boucherie libre. Le décret doit paraître le 15, en même temps que les spectacles gratis... *carnem et circenses*... Au Conseil d'État, où la chose aurait été élaborée, il y a un mois ou deux, il y aurait eu grande discussion. Michel Chevalier s'y serait montré le meil-

leur champion du projet. Haussmann et Piétri, admis consultativement, auraient lutté des griffes et des dents pour le maintien du *statu quo*, c'est-à-dire de la taxe. Ce qui a achevé de révéler qu'eux et le syndicat de la Boucherie, s'entendent comme larrons en foire. Voir pour commentaire la satyre de Barbier intitulée : *Pot-de-Vin*. Mais on affirme que les valets sont demeurés impuissants, que le maître veut sans retour.

On parle aussi, pour le même jour, d'une grande diminution sur le prix du pain. Il est évident que les élections ont remis en verve le socialisme impéria-lesque.

Tu sais sans doute qu'on vient d'augmenter la solde de tous les capitaines, lieutenants, sous-lieutenants et sous-officiers de notre glorieuse armée. Il serait question de traiter le bourreau de la Kabylie, le général Randon, aussi magnifiquement que le vainqueur de Malakof, c'est-à-dire de lui octroyer une jolie petite dotation de cent mille francs pour entretenir sa gloire. Les gloires de ces messieurs sont d'horribles goules, ne se désaltérant ni de sang, ni d'or.

Le procès des Italiens a fait long feu. Ce qu'on voit encore de Décembristes ose à peine en parler. Tu as pu voir par le compte-rendu que l'on n'est pas richement armé contre Ledru-Rollin et Mazzini. Mais nos magistrats irréprochables sont bons là. Ils ne reculeront pas devant une condamnation. Nous verrons alors comment se comportera la fière et libre Angleterre.

On m'a conté un pugilat de Villemain sur le nez de Le Verrier. Je ne sais si la chose est bien récente.

Enfin, elle est de régime. Voici ce que c'est. Villemain était dans une des chambres de la Bibliothèque de l'Institut, causant avec plusieurs honnêtes gens, et abîmant l'empire de son accent le plus vainqueur, probablement du ton qu'il prenait à une certaine date, pour s'écrier : Ce drôle !... Le Verrier, qui était dans une salle voisine, et qui recevait ça en plein cœur (passe-moi l'antiphrase), n'y peut plus tenir ; il montre sa tête, et dit très impatienté : — Pour Dieu, ne faites donc pas tant de bruit. Il nous est impossible de travailler. Villemain le toise : — Qui estes-vous, Monsieur ? — M. Leverrier. — Je ne vous connais pas. — M. Leverrier, sénateur. — Je ne connais pas de sénateurs. — M. Leverrier, astronome, Directeur de l'Observatoire, Membre de l'Institut. — Ah ! vous êtes astronome ? Dans ma première jeunesse, j'ai eu l'honneur d'être admis auprès de M. de la Place et de M. de La Grange, deux grands astronomes, pleins de génie, qui en outre étaient des hommes de beaucoup d'esprit et du plus parfait savoir-vivre. — Et là-dessus, dos tourné à mon homme. Bien que les traits de cette sortie aient dû s'émousser et s'altérer en passant de bouche en bouche et d'oreille en oreille, ce qui en reste me semble encore assez amusant.

Tu m'as envoyé sans trop y songer peut-être une vive eau-forte de ton lac et de ses encadrements. Enfin tu me l'as presque fait voir sans compliment, cela se joint pour moi à la méditation : *Ainsi, toujours poussés... et à certaines pages du Raphaël.* Il est sûr que tu as été ce qui s'appelle charmé. Seulement il est bien triste,

bien contrariant pour vous, de n'être pas logés à votre gré, de ne pas avoir vos aises dans un si beau lieu. Quel dommage, pourrait dire le pauvre Musset¹, de n'être pas dans un bon *fauteuil* devant un aussi beau *spectacle* !

Tout vieux garçon que je suis, je comprends bien quelque chose à ta satisfaction de jeune père touchant la bonne vie de joie et de santé que mènent tes enfants. Mais il faudrait t'occuper un peu de toi-même à ce propos...

Ma mère me paraît être assez bien. Ma sœur ne va pas mal. Quant à moi, j'ai eu quelques mauvais jours depuis ton départ. Toujours la même antienne. Pour le moment je ne me plains pas.

Tu es bien aimable de m'avoir écrit et avec de charmants détails. Je t'en remercie. Vieille amitié rajeunit l'âme, comme *un bon vieux vin rajeunit les sens*, dirait Voltaire. Continue, je te prie, de me donner de vos nouvelles, bien entendu dans une mesure qui ne gêne ni ta santé ni ton loisir. Présente mes respects, compliments, amitiés. Meilleure chance de confort pour vos autres résidences. Adieu, mon cher Havet.

DONDEY.

1. Musset était mort le 1^{er} mai de cette même année.

XVII.

Si pendant la bonne saison, Dondey ne se plaignait pas, après l'hiver, de nouveau sa santé offre matière à ses lamentations. Après avoir déploré l'état de sa mère le 25 avril 1858, il ajoute :

Je continue d'être assez peu satisfait de ma propre santé. C'est un mal très sournois, mais très réel. Son action date de loin. Quand je pense que cela remonte à l'année où tu étais à Dijon ! Je suis dur à démolir. Mais je ne sens que trop bien le sourd progrès de ce démolissement. Cela ne me rend pas très apte à supporter les choses désagréables de la vie intérieure et extérieure. En fait de plaisir, cela me réduit à peu près *aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique*. J'en voudrais d'autres. — Mais pardon de l'élegie.

Je te rends le *Copperfield* en t'en remerciant beaucoup. Je n'avais pas encore fait la connaissance de Dickens. Maintenant qu'elle est faite à mon grand contentement, je la cultiverai quand l'occasion s'en présentera.

Adieu, mon cher Havet. Envoie-moi une ligne qui me dise que vous allez tous bien.

DONDEY.

XVIII.

Après avoir répondu sur ce dernier point, deux jours après, Havet adresse une légère mercuriale au plaintif malade :

Je ne te dirai pas, par manière d'encouragement, que ce que tu as n'est rien, je vois trop bien que c'est quelque chose. Voici seulement ce que je voudrais dire. Moralement, tu souffres beaucoup de certaines choses, et certes, c'est à bon droit ; et pourtant il y a beaucoup d'âmes, et même de bonnes, qui tout en jugeant le mal comme tu le juges, le ressentent sans doute comme elles le doivent et en sont endolories, mais peut-être pas tant que toi. Michelet, par exemple, comme tu me le disais toi-même, paraît heureux. Eh bien, peut-être aussi, que dans ce qui tient à la santé, ta sensibilité au mal dépasse la mesure du mal lui-même. Je l'espère du moins, et que tu porteras longtemps encore ta maladie, et assez surtout pour voir venir certains événements, quelque tardifs qu'ils puissent être, qui seraient d'un merveilleux secours pour la guérir.

On ne peut prendre plus de précautions délicates pour dire à quelqu'un qu'il s'écoute un peu trop.

XIX.

Après le succès de la guerre d'Italie, on annonçait en 1859 l'amnistie. Plus d'un exilé, désireux de revoir la France, la souhaitait. Deschanel, lié avec Ernest Havet, et qui était alors en vacances à Spa avec lui, était de ceux-là. Mais Dondey se défiait de la mesure projetée, et il s'exprime là-dessus avec une vivacité qui le peint dans ses emportements politiques :

... Ça, parlons de l'amnistie. Voyons, est-ce que tu y crois ? Est-ce que tu n'as pas ricané, comme moi, à la vue du *magnanime* décret ? N'as-tu pas dit : Ceci doit être plein de pièges ? Que diable ! il fallait bien tâcher par quelque semblant d'amoindrir un peu chez le populaire naïf. le vilain effet des calembredaines de Villafranca. D'autre part, l'émigration démocratique était imposante et inquiétante. Libre en Angleterre, en Belgique et en Suisse, elle lançait de là un anathème continu sur les prospérités de nos maîtres. Par ses correspondances, elle relevait le cœur de bon nombre d'entre nous qui ne respirons qu'une atmosphère de police et de prétoire. Il était urgent de désorganiser ça. On va y réussir, je le crains. Ce n'est pas que j'aie la pédanterie de blâmer ceux qui vont rentrer : seulement, je les plains bien. Les pauvres braves ! je comprends leurs émotions, leurs amollissements de toutes sortes. Mais que j'ai grand peur pour eux ! La loi des

suspects persiste : et quand même ! N'avons-nous pas, depuis décembre, pour tout nous permettre, cette rubrique anodine : *Mesure administrative* ? Au moindre prétexte, on harcèlera les rentrés. Et s'il arrive quelqu'énormité, si quelque vénitien de mauvaise humeur s'en vient à trouver

Qu'il est temps de placer Tibère au rang des Dieux !

S'il agit en conséquence, — ne vois-tu pas d'ici la Police, pour compenser son manque de divination, déployant un zèle formidable, arrêtant la ville et les faubourgs, et appréhendant surtout les amnistiés, même les plus placides, même ceux qui ne songeraient qu'à leurs femmes, à leurs mères, leurs enfants et leurs livres ? et celà, aux grands bravos de nos plats bourgeois, poussant des cris d'extermination contre ces monstres d'ingratitude, et reprochant au débonnaire monarque sa clémence ingénue ! A mon avis, il n'y a parmi les proscrits que les déportés qui ne courront pas trop grand risque à revenir. Ce qui peut leur arriver de plus malheureux, c'est d'être de nouveau déportés. Mais les exilés libres ! je le répète : je tremble pour eux. Au lieu de retrouver leur amer, mais libre exil, ils pourraient bien subir la déportation dans toutes ses conditions douloureuses et funèbres, les mauvais traitements, les argousins, les pontons, les prisons, les climats meurtriers, etc., etc. Il n'y a pas que de la passion dans tout ce que je te dis là ; il y a du bon sens et du vrai. Seulement, toi, tu l'exprimerais bien plus sûrement. Fais donc valoir ces choses-là et d'autres bien

meilleures que tu trouveras, auprès de M. Deschanel ; tâche au moins d'obtenir qu'il tarde, qu'il voie venir. Je suis bien content d'apprendre que sa santé se raffermit. Mais qu'il prenne garde : l'air me semble dangereux pour lui dans son cher Paris qu'il regrette avec raison...

DONDEY.

(25 août 1859).

XX.

Toujours sujet à ses maux, Dondey doit souvent décliner les invitations qui lui sont adressées. Il le fait d'un air d'homme qui va mieux, c'est-à-dire assez gaîment, pour le jour de Pâques 1860.

MON CHER HAVET,

Madame Bourdon est bien aimable ; j'aurais été bien charmé de vous voir tous ; mais, je t'en prie, dis-lui, avec mes remerciements et mes respects, tous mes regrets ; je ne puis guère venir. Le lendemain du jour que je t'ai vu, j'ai été pris d'une forte indisposition. Je n'ai gardé le lit et la chambre qu'un seul jour, il est vrai ; j'ai pu, m'efforçant, reparaître sans interruption autre au bureau ; mais ce mot de *bureau*, j'étais parfois bien tenté de le prononcer à l'italienne. Enfin, ce soir vendredi-saint, je vais relativement assez bien. Pourtant, malgré cette visite manifeste de la Grâce d'en-

haut, je ne me sens pas encore assez vaillant, pour prendre part dimanche à des pâques solennelles. Ce sera pour plus tard. *Sancte Voltaire, ora pro nobis!* Vois-tu, avec mon caractère et mon âge, quand je suis au sortir de quelque fâcheux surcroît d'ennui physique ou moral, je me sens pour un temps plus bête, plus sauvage, plus paresseux, plus triste, plus vieux que d'habitude. Il y a bien par ci par là des choses qui semblent naître tout exprès pour ragaillardir les pauvres bonshommes de ma trempe (par exemple la très joviale excommunication). Mais quand j'ai ri un instant, je retombe maussade, disant avec le vieux Sylva *que ce n'est plus assez...*

DONDEY.

(Vendredi soir, 6 avril 1860).

XXI.

Après la mort de Mme Dondéy mère, Havet en vacances au Havre avait écrit à Dondéy, le 31 juillet 1861, cette phrase à propos de sa sœur :

« Vous devez avoir besoin maintenant de sentir entre vous un commerce plus intime, non plus d'affections seulement, mais de pensées. »

Cette réflexion donna occasion à cette réponse émouvante, par laquelle nous pénétrons en outre profondément dans l'âme de notre poète dont les ailes ont été coupées.

Paris, 4 août 1861.

Mon cher Havet, ma paresse (qui va sans aucunes délices, et pour causes) fait que je te réponds trop tard pour t'adresser ceci au Havre. Tu le recevas donc chez toi au moment de ton retour.

Si j'étais mort avant la mère, la sœur aurait très vite glissé avec elle au dernier terme de la misère, et n'aurait pu empêcher même de son vivant, la pauvre mère d'aller finir ses jours lamentablement dans quelque coin abject d'hospice de vieilles femmes indigentes et folles. Cette vision-là m'a tourmenté bien souvent. J'en suis maintenant délivré, il est vrai ; mais l'amère satisfaction d'avoir vu ma mère échapper à un sort aussi horrible, et quitter la vie dans des conditions aussi dignes que possible, ne m'aide pas à supporter stoïquement la disparition de ce qui restait de sa personne. J'y tenais, je m'y sentais attaché, non seulement par ces forts liens de nature communs aux trois quarts des humains, mais par une juste et nette conscience du peu que j'importe aux gens et aux choses, par le poids sans cesse accru de mes vieux et constants chagrins, par l'accord étrange, l'harmonie que je croyais découvrir entre ses misères et les miennes, par égoïsme enfin, ce n'est pas impossible. Donc, sans parler des sentiments naturels, des vifs souvenirs d'enfance, des motifs normaux, je m'étais mis secrètement à l'aimer de toute la violence de mes maux secrets.

Le vide qui s'est fait pour ma sœur et pour moi ne

sera pas comblé. Nous pouvons bien nous donner la main par dessus ; et nous le faisons ; mais c'est tout. La mère n'est plus là pour nous relier étroitement. Elle partie, nous sommes et resterons décontenancés, malgré notre dévoûment et notre affection mutuels. Cet échange de pensées plus intime que tu souhaites entre elle et moi ne saurait avoir lieu. Confiance parfaite, oh ! assurément, pleine estime surtout de ma part ; car je crois pouvoir dire sans forcer la phrase, qu'elle est la vertu même ; — amitié fraternelle, inviolable, sans aucun doute ; mais rien autre. Nul commerce explicite de cœur et d'esprit. Il se mêle et il se mêlera toujours à notre entente et à nos bons rapports, je ne sais quoi de tacite, de neutre et de morne. Le pli est pris, et de très ancienne date. J'y suis pour beaucoup, je dois l'avouer. Dès la première jeunesse, il m'a été facile de prévoir, en avisant le train social, que ma sœur ne se marierait pas. Je me suis résolu dès lors à contribuer de tout mon pouvoir à rendre son célibat calme et digne. Certes, j'y étais fortement aidé par son caractère naturellement sensé et modéré. Non seulement, je m'imposai la loi de n'attirer au logis aucun des fougueux camarades de mes vingt ans, mais, bien que je goûte peu le cloître, tu le sais, je pensais, et je pense encore, qu'il est à propos, pour la dignité et la tranquillité du douloureux état de vieille fille, de maintenir autour de lui quelque chose de claustral. J'y tâchais donc, en ne laissant arriver à elle, dans les discours et dans les livres, que rarement et avec grand choix, les trop magnifiques puissances de la Vie, même les plus

hautes et les plus pures. Je n'avais d'ailleurs que trop de renfort dans l'existence retirée qu'elle menait avec la mère, dans l'abstention catholique de tout spectacle imposée par la mère et conseillée aussi par notre médiocrité peu dorée. C'est seulement quant aux questions politiques et cléricales que j'ai jamais parlé librement et sans flegme, et comme on dit, le cœur sur la main. A cet état négatif prémedité, ajoute l'habitude très involontaire d'une sombre humeur qui a augmenté à mesure que la vie et l'âge m'ont pesé. De son côté, ma sœur, quoique pleine de raison et de courage, n'a pu se défendre contre l'envahissement d'une tristesse qui doit être aussi incurable que la mienne. La mère en disparaissant, a complété tout cela, et a fait que, pour nous, ce qu'il y a de mieux désormais, c'est l'ombre et le silence.

La santé de ma sœur a été mauvaise dans ces derniers temps. Elle a eu de violents maux de dents dont les suites ont été extrêmement douloureuses. Elle s'est remise un peu à la peinture. A quoi bon ? Encore un sujet d'amertume et de misère. Il en est pour elle de la peinture comme il en a été de la littérature pour son pauvre frère, qui disait judicieusement, il y a peu d'années :

Triste Muse, il nous sied, sans plainte ni témoins,
D'attendre la vieillesse et la mort dans mon coin !

Pardon, mon cher Havet, pour toutes ces confidences élégiaques, dont je ne suis guère coutumier, pour mon honneur. Mais vraiment tu les a provoquées

par tes sympathiques interrogations de vieil ami. Je te dirais volontiers pour mon compte le mot de Cartelier : « *Je te remercie de ta persévérance.* » Ce bon Cartelier ! J'espère qu'il dort bien. Je ne serai plus si bête quand je m'aviseraï d'en faire autant. Adieu, mon ami.

DONDEY.

XXII.

Ces pages mélancoliques avaient naturellement ému Havet, et celui-ci avait tâché, avec sa délicatesse d'ami fidèle et pénétrant, de raffermir le courage sans cesse chancelant de Dondéy. A son tour celui-ci fut touché, et en le remerciant, prouve que l'ami a obtenu quelque résultat, en lui parlant surtout de nouvelles littéraires :

15 aôut 1861.

Mon cher Havet, non seulement ces fortes chaleurs qui fatiguent tout le monde, mais encore certains soins que je suis obligé de donner à ma santé, m'ont empêché de t'aller voir l'un de ces deux derniers congés, et m'en empêcheront aussi, je crois, le prochain dimanche. Je ne puis rester tant de temps silencieux avec toi, et il faut que je t'envoie un mot qui soit moins triste et moins personnel que la lettre en question.

Grâce à toi, il ne m'appartiendra jamais de me permettre ce ricanement attribué à je ne sais quel ancien : *O ! mes amis, il n'y a pas d'amis !* Tu es tellement le

mien, que toi, la clairvoyance et la mesure incarnées, tu te laisses aller à me surfaire du tout au tout, et à cultiver pour ainsi dire l'antiphrase en mon honneur, ingénument, sans t'en apercevoir, *Ma force ! mon énergie !* et le reste !... Mais le vieux cul-de-jatte est très ému de ta vive sympathie, et ne saurait t'en vouloir de t'imaginer qu'il lui serait possible de marcher à grands pas et même de monter à cheval.

J'ai bien à te remercier de ces *Débats* si bien choisis que tu m'as apportés deux ou trois jours avant ton départ. Que le Bersot (sur le merveilleux) est charmant ! Comme on est agréablement surpris (moi, du moins), de voir que son spiritualisme un peu trop doctrinal n'ôte rien à la faculté de sa raison et à sa justesse d'appréciation quand il s'agit de la vie réelle et positive ! Je le trouve en cela bien supérieur à M. Taine, qui malgré son dédain des grands objets de la métaphysique, n'a guère, selon moi, sous les prodiges de sa forme, que la somme d'exactitude suffisante pour un poète, mais incomplète et par à peu près pour un philosophe.

Le *Christophe Colomb* de M. Deschanel a certainement du bon. Mais il me semble que ce n'est pas encore là son affaire. Il a l'air par malheur de faire une besogne. Il la fait bien, je ne dis pas. Mais on sent que le cœur est absent de la chose. Je lui souhaite, quant à moi, la bride sur le cou, et un plus large espace que cet élégant manège.

Je n'ai rien à t'apprendre de mon extrême irritation à propos de la diatribe de Lamartine contre mon cher Jean-Jacques (le tien aussi, je pense). Ma foi, c'est

à croire que le déplorable grand poète se sera étourdiment assimilé la sale cuisine brassée par quelque secrétaire qu'il aura recruté parmi les plus ignobles bâlayeurs de sacristie. Le malheureux ! l'imprudent ! Mais qui donc lui restera-t-il pour le défendre, lui, pour jeter sur ses insignes faiblesses le pieux manteau du bon fils de Noé, s'il se met à dos toute la sympathique légion des amis du pauvre Jean-Jacques ? Je crois que je lui en veux presqu'autant que s'il s'était laissé affubler d'une sénatorerie...

XXIII.

En octobre 1862, Dondéy fut assez sérieusement malade. Plusieurs fois, des billets de Havet demandent de ses nouvelles. Il est en état de lui répondre au milieu de novembre, assez longuement :

Lundi, 16 novembre 1862.

MON CHER HAVET,

Tout à l'heure, je vais commencer de sortir. Le mieux continue donc. Mais je n'ose encore le croire bien décidément établi, éprouvé que je viens d'être par une suite de nombreuses petites rechutes. Le sommeil revient pourtant, et un peu l'appétit. La tête se débarrasse, mais si lentement ! (Diable de Sorbonne !) Malheureusement, je n'ai à mon service, en moi et hors de moi, aucun grand souffle ; et c'est là ce qu'il fau-

trait. Point chanceux et vieux, c'est trop de moitié.

L'article de Prévost-Paradol que Madame Havet a eu l'aimable inspiration de me laisser m'a singulièrement plu. La raison et le cœur y trouvent, n'est-ce pas, une égale satisfaction. Je ne sais ; mais je crois qu'il est de nature à avoir une salutaire influence là-bas dans les États-Unis du Nord, sur les esprits flottants. Tu viens de voir comme moi sans doute que de nouvelles élections de *démocrates* ont eu lieu chez les fédéraux. C'est mauvais. Mais tu dois savoir que ces nouveaux élus, n'ayant droit de siéger qu'à la fin de 1863, ne peuvent matériellement entraver l'action du pouvoir de Lincoln. Je me laisse aller à espérer que le Gouvernement fédéral actuel pourrait bien, justement exaspéré de la molle inconsistance des uns et des intrigues et trahisons des autres, se saisir d'une belle et bonne dictature, à l'exemple de notre Convention, qui ne fut jamais si résolue et si forte que quand il lui fallut repousser le quadruple assaut de la faction girondine, de la Vendée, de l'insurrection du Midi et de l'invasion étrangère. Que de gens sages et bien posés riraient de moi, s'ils me voyaient dans mon néant, m'intéresser si fort à ces choses-là ! Vieux fou, qu'est-ce que ça te rapporte, et qu'est-ce que tu y peux ! — Chers bourgeois ! que je vousvoie donc bien *schagner* avant de mourir !

Je compte bien que ton indisposition n'a rien de grave. Tu as sagement fait de la brider au début. Travailles-tu ? Adieu.

DONDEY.

XXIV.

Le fils de Giboyer d'Émile Augier venait de paraître ; Havet le lit et écrit le 17 décembre 1862 pour dire qu'il est charmé, parce que c'est « un acte de libre esprit » et « une œuvre littéraire très originale ». Dondéy lui répond :

Vendredi, 19 décembre 1862.

MON CHER HAVET,

Donc *Le fils du Giboyer* a une valeur propre indépendamment de son bonheur d'à-propos dans la guerre sainte. Tant mieux. Il n'en est que plus fort. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, plus d'une lueur d'espoir ou de consolation relève un peu les dévots de la libre-pensée. Outre la merveilleuse *Sorcière*¹ et cette bonne et brave comédie, et (je te prie de me le laisser dire) certain cours excellent au seuil duquel on a proclamé le *dogmatisme du cœur*, et (dans l'ombre encore, mais dans une ombre qui couve la lumière) certain commentaire évangélique dont la première apparition ne tardera probablement pas, — nous avons les vaillantes

1. Le 6 décembre, Havet avait écrit qu'il avait lu *la Sorcière*. « Le livre deux me paraît faible. Sa narration ne fait pas du tout voir clair dans ces histoires qu'il a d'ailleurs déjà un peu usées. Le premier livre, au contraire, est neuf, et plein d'imagination et de poésie, sans autre défaut que l'amusement des choses indécentes (c'est à lui-même que je prends ces mots, page 217). La pensée générale du livre est excellente, et l'Introduction l'exprime admirablement. Les gens légers ne sauront tout ce que vaut Michelet que quand ils ne l'auront plus. »

funérailles de ce digne M. Verhaègen inaugurant dans la vie pratique, en pleine rue, en pleine Belgique, la négation, la libération des convenances catholiques ; nous avons le message Lincoln, qui me paraît bon pour la cause humanitaire sous son formalisme anglo-saxon, nous avons l'Angleterre, la très habile, renonçant aux îles Ioniennes, au moment où la chevaleresque France marchande peut-être la Sardaigne ; nous avons le Mexique s'apprêtant à ne pas nous épargner des enseignements douloureux, mais salutaires, mais qui nous rendront peut-être bien plus qu'ils n'auront coûté...
(*Dies iræ, Dies illa...*)

Pardon de tous ces mots qui sentent le journal, mais qui viennent de mieux pourtant...

XXV.

Havet avait envoyé un tirage à part du compte-rendu qu'il avait fait dans la *Revue Contemporaine* de la *Vie de Jésus* de Renan. Dondey le remercie :

Paris, 2 septembre 1863,

MON CHER ERNEST,

... Merci mille fois de ta brochure. Je suis bien heureux de posséder enfin cet œuvre, *mole exiguum sed probitate et scientia et eloquentia ingens*. J'en désespérais. J'étais allé il y a une douzaine de jours aux bu-

reaux de la *Revue* pour acheter le n° du 1^{er} août ; et je m'étais cassé le nez. Il n'y en avait plus. Je n'ai pas besoin de te dire que cette nouvelle confirmation du très grand succès de la chose m'avait singulièrement adouci l'amertume de mon désappointement.

Quand la prétendue réfutation d'un *Gratry* ou d'un *Dupanloup* quelconque aura paru, est-ce que ce ne serait pas pour toi une charmante occasion de ressaisir ta plume, et de désarçonner ça bellement dans la *Revue* ? Tous les gens lucides en seraient transportés. Dame Raison, Dame Justice et Dame Liberté te recouronneraient à l'envi. Elles ne sont que trois, mais elles valent bien, que je crois, les *mille beautés* du fils immédiat de David.

Penses-y bien !

DONDEY.

XXVI.

Vitry, 2 septembre 1863.

... Je suis un peu honteux, moi professeur de prose latine, de demander où tu as pris ton latin. C'est d'ailleurs le plus aimable latin du monde, et je ne peux pas demander, comme Mme la comtesse d'Escarbagnas, *du latin plus honnête*.

Mon article a particulièrement réussi dans *Israël* ; plusieurs lettres (une de Crémieux entre autres) me l'ont témoigné.

C'est quelque chose en ce monde que d'avoir pour soi les Juifs. J'ai d'ailleurs aussi des lettres de bons chrétiens comme toi et moi. Ce à quoi tu songes peut se présenter, mais il faut pour cela qu'il y ait une réfutation, et encore que cette réfutation vaille qu'on s'en occupe...

...J'ai vu Renan à presque toutes les montres de libraires dans toutes les villes de la soi-disant chrétienne Normandie. Cela va bien.

ERNEST HAVET.

J'ai reçu de Renan lui-même la lettre la plus aimable.

XXVII.

La correspondance est, semble-t-il, suspendue pendant quelques années. En 1866, la publication des *Apôtres* de Renan provoque un échange de lettres assez vif : Havet, malgré son ami, refuse d'en rendre compte, parce qu'il n'avait rien à dire qu'il n'eût dit déjà à propos de la *Vie de Jésus*. Cette discussion amicale intéresse surtout l'histoire de l'auteur des *Origines*. Puis de nouveau, un silence relatif s'établit, sans que les sentiments soient en rien refroidis.

Dondey fréquentait assidûment la maison de Vitry.

Au cours des vacances de 1869, une crise de découragement de Dondey donne occasion à son fidèle de dessiner au milieu de ses affectueuses objurgations un portrait du romantique resté aussi ardent à 58 ans qu'au temps de sa jeunesse :

Douarnenez, le 5 septembre 1869.

Quoique la dernière partie de ta lettre, mon cher Dondéy, ait un entrain et une gaieté qui semblent témoigner du bon effet des vacances, la première reste assez triste et assez grave pour que je ne puisse la laisser passer tout simplement. Qu'y a-t-il au fond de ta pensée ? Est-ce que tu songerais à demander ta retraite ? Peux-tu l'obtenir avant les soixante ans d'âge ? et en supposant que tu le puisses, es-tu donc assez découragé en ce qui regarde ta santé pour te résigner à un sacrifice comme celui-là et à une gêne si étroite ? Je souhaite bien que tu ne sois pas réduit à cette extrémité, et je l'espère beaucoup ; mais si cela était par malheur, je souhaiterais aussi qu'après t'être bien et dûment consulté, tu prisses ton parti résolument, car pour ta sœur comme pour toi, financièrement parlant, puisqu'il s'agit de finances, la santé passe avant les appoin-tements, puisqu'il faut être d'abord avant d'avoir des appoin-tements et même une retraite. Si ces suggestions n'ont pas le sens commun, ce qui me ferait grand plaisir, accuse-s'en l'amertume du commencement de ta lettre, où tu as l'air d'un homme succombant sous le poids. Plus j'y pense, après tout, plus je me flatte qu'écrivant ainsi, tu as senti plus vivement qu'exactement. Tu t'étonnes par exemple de t'être senti fatigué en sortant d'une conversation animée. Mais je sais ce que c'est, de ta part, qu'une conversation animée. Je sais depuis longtemps que tu y mets un feu, un mouvement d'es-

prit et de parole qui doit causer une déperdition de forces considérable, à laquelle des constitutions moins fortement trempées ne résisteraient pas. Il me serait, quant à moi, bien impossible, non pas seulement moralement, mais physiquement, de me répandre ainsi au dehors. Je comprends donc que tu ne suffises plus aussi aisément que quand tu étais jeune à une si large dépense de toi-même ; le sentiment que tu en as est triste sans doute, comme tout sentiment de déclin, mais il s'en faut beaucoup qu'il soit alarmant. Tu es né poète et orateur, et on n'est plus l'un et l'autre impunément aux approches de la soixantaine.

Merci pour ce que tu me dis de mon travail, j'ai grand besoin d'être encouragé par le contentement des esprits qui sont en sympathie avec moi. Deronnaz m'a fait, dans l'*Avenir* du 26 août, un article qui m'a fait du bien ; ta lettre m'est venue ensuite, M. Sainte-Beuve ni personne ne trouvera certainement de génie dans mon livre ; mais je n'en ai pas eu non plus l'ambition. J'en ai une déjà bien assez haute, celle de mettre dans ma démonstration la lumière et la force qu'il faudrait pour produire l'effet voulu...

ERNEST HAVET.

XXVIII.

La période de la guerre de 1870 n'a pas laissé de trace dans la correspondance ; mais, pendant les désordres de la Commune, Havet, réfugié avec sa famille à Ne-

mours, s'inquiète ce de que devenait son ami, obligé de rester à Paris.

D'une écriture tremblante de vieillard et de malade, Dondéy put répondre quelques lignes.

19 avril (1871).

MON CHER HAVET,

Merci de vos nouvelles. C'est quelque chose de vous savoir en sûreté. Autant que je puis le croire, le moment, non pas de la délivrance, mais du mieux, approche. Des secours ? Oui, j'en ai eu. Un de ces derniers matins, j'ai été pris d'étouffements. Enfin le Docteur est venu à temps. J'ai été saigné et, je crois, sauvé.

Mais je reste très faible.

Adieu, mon ami. Je manque de plumes. Mais qu'im-
porte ?

DONDEY.

XXIX.

Deux fois encore les mêmes demandes de nouvelles ont lieu pendant cette période inquiète ; Dondéy répond par ces billets :

Paris, 5 mai 1871.

MON CHER ERNEST,

Merci bien de votre inquiétude à mon endroit. Mais que de motifs personnels vous avez d'être inquiets !

Je vais mieux. Ce n'est pas superbe. Mais il y a du

mieux. Hélas ! tout est laid, tout est noir. Je suis en harmonie.

Je croyais que l'actuel serait moins durable. Mais c'est long, bien long.

Quelque chose me semblait à l'abri de toute parodie bête. C'est notre sublime et terrible Convention. Eh ! bien, nos communards bobèches (?) ont trouvé moyen de faire du cocasse avec ça. Ah ! les drôles dépassent tout.

Nous sommes malheureux, mon ami. J'espère pourtant que vos santés sont passables.

Ton vieux DONDEY.

Je ne suis pas Voltaire. Mais je suis bon voltairien. Comme tel, je me permets de bénir Louis et Julien. *Dieu* et *Liberté*. Dieu, qu'est-ce ? Tout ce qu'il y a de bon en nous et hors de nous. Tout ce qui n'est pas la Commune.

XXX.

Paris, 1^{er} juin 1871.

MON CHER HAVET¹,

C'est peut-être un peu tard te répondre à ta lettre datée du 29, le 1^{er} du mois suivant. Vous pouvez être encore un jour à Nemours et dans cette prévision je te donne de nos nouvelles ; nous allons relativement bien,

1. Cette lettre, dictée par Dondey à sa sœur, est seulement signée de sa main. C'est la dernière qui reste de lui.

ma sœur et moi, quoique nous ayons passé quatre jours au milieu d'un bombardement qui a été plus cruel que celui des Prussiens. Quant à ma santé personnelle, je n'y vois pas d'amélioration, bien que les personnes qui s'y intéressent m'expriment une opinion plus favorable ; mais je crois qu'elles prennent leur désir pour une réalité. J'ai eu grand plaisir à recevoir plusieurs fois la visite de M. Adolphe Havet et de M^{me} Anna, pensant que chez eux le cœur est de la partie.

M. Roullion aussi qui m'est venu voir deux fois m'a bien touché ; malgré nos dissidences j'ai pu voir à quel point nous étions unis pour ce qui est du sentiment patriotique. Le jeune M. Magnin m'est venu voir aussi et je lui en ai su bien bon gré.

J'espère que vous allez bientôt revenir avec Louis et Julien, qui, grâce à vous, auront échappé au compagnonnage de ces inimaginables gredins.

Adieu, mon cher Ernest, j'ai hâte de vous voir tous en bonne santé. Ma sœur, qui est mon secrétaire, embrasse M^{me} Havet et la félicite d'être hors de ce hideux cauchemar.

DONDEY.

Atteint par la paralysie, Dondey ne pouvait plus écrire. Une de ses dernières joies fut sans doute la lettre du 20 octobre 1872 qu'il reçut de son ami après lui avoir communiqué le manuscrit de son drame *Miranda*, jusque-là jalousement tenu sous clef. La bonté pieuse de Havet lui permettait d'y trouver des vers à la Corneille et à la Hugo : cette flatterie était une ultime consolation pour le vieillard mourant.

TABLE DES GRAVURES

PORTRAIT DE PHILOTHÉE O'NEDDY. (Théophile Dondey).

REPRODUCTION DU TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE
Feu et Flamme, dessiné par Célestin Nauteuil.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION : O'Neddy poète Jeune-France.....	XI
 FEU ET FLAMME	
AVANT-PROPOS.....	3
NUITS.....	7
MOSAÏQUE.....	69
 CORRESPONDANCE DE THÉOPHILE DONDEY ET D'ERNEST HAVET.....	
	91

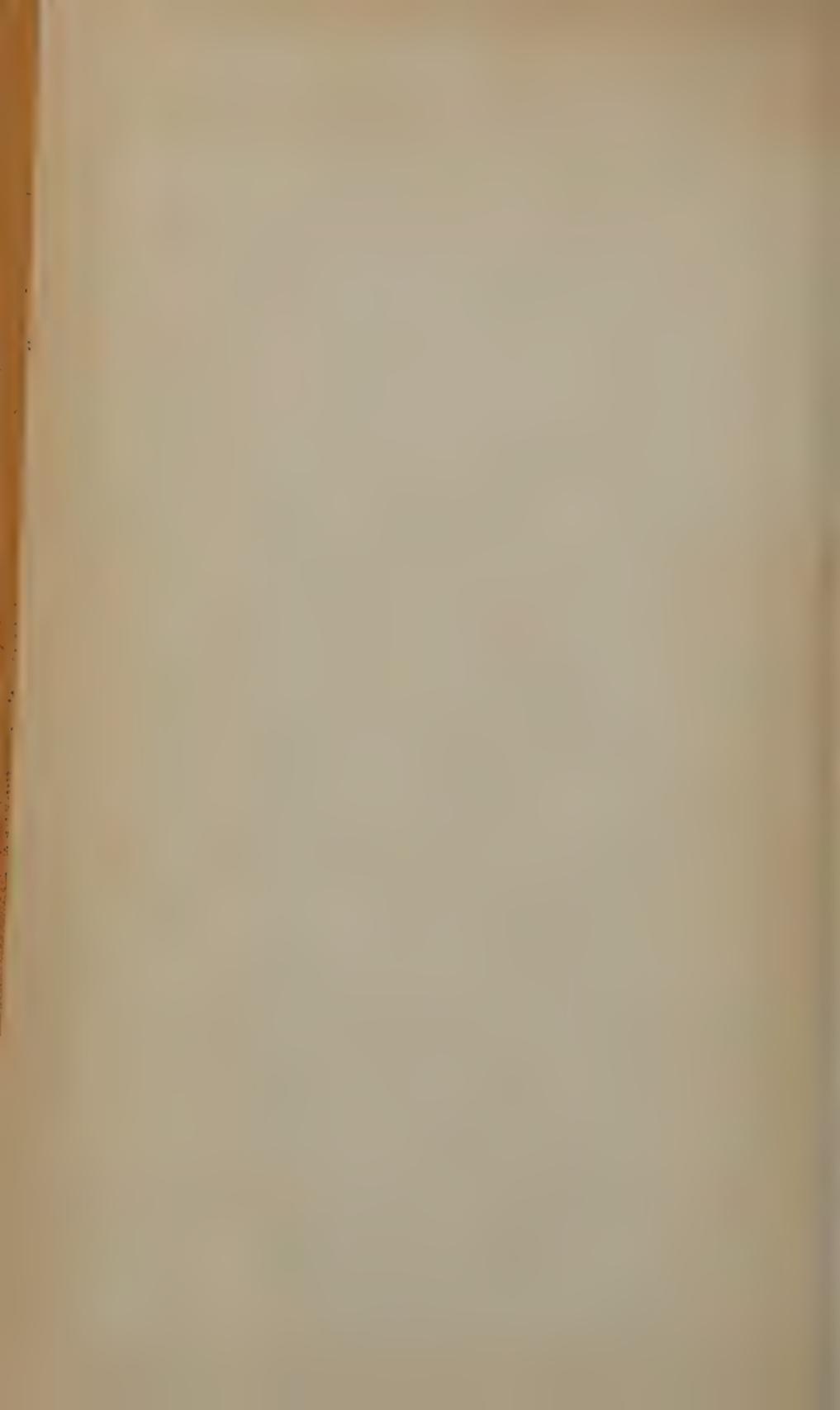


ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 11 JANVIER 1926
PAR F. PAILLART, A
ABBEVILLE (SOMME)

ÉTUDES ROMANTIQUES

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE HENRI GIRARD

SENSIBILITÉ MUSICALE ET ROMANTISME, par FERNAND BALDENSPERGER.	8 fr.
LE CENTENAIRE DU PREMIER CÉVACLE ROMANTIQUE ET DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1824), par HENRI GIRARD.	8 fr.
LE ROMANTISME DÉFINI PAR « LE GLOBE », par PIERRE TRAHARD.	8 fr. 50
LE MYSTICISME SOCIAL DE SAINT-SIMON, par GEORGES BRUNET.	8 fr.
VIES PRÉROMANTIQUES, par ANDRÉ MONGLOND.	12 fr.



OVERDUE FINE - .25¢ a day

DATE DUE

2

WEEKS USE
SEMAINES D'USAGE

NOR MAR 11 '86

CONCORDIA UNIVERSITY LIBRARIES

9-020-3032

PQ 2220 D27F4

DONDEY, T

FEU ET FLAMME

89A-38F

A

LIBRARY

SIR GEORGE WILLIAMS

UNIVERSITY

Montreal, Canada

